8 JUILLET
1961
BIMENSUEL
20 CENTS

LE SAMEDI

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

DORÉA
VILLAGE D'ENFANTS
JACQUES COULON

•

GUERRE AUX MITES
J. GAUVAIN

•

RYTHMES DE DANSE
GABRIEL LANGLAIS

•

ACIDOSE ET THROMBOSE
PAUL GIRARD

•

SUR TOUTES LES SCENES
FRANCINE POIRIER



Roman sentimental :
AMOUR, CRUEL ET DOUX
par MARCELLE DAVET

Roman policier :
QUI VA MOURIR ?
par YVES DERMEZE



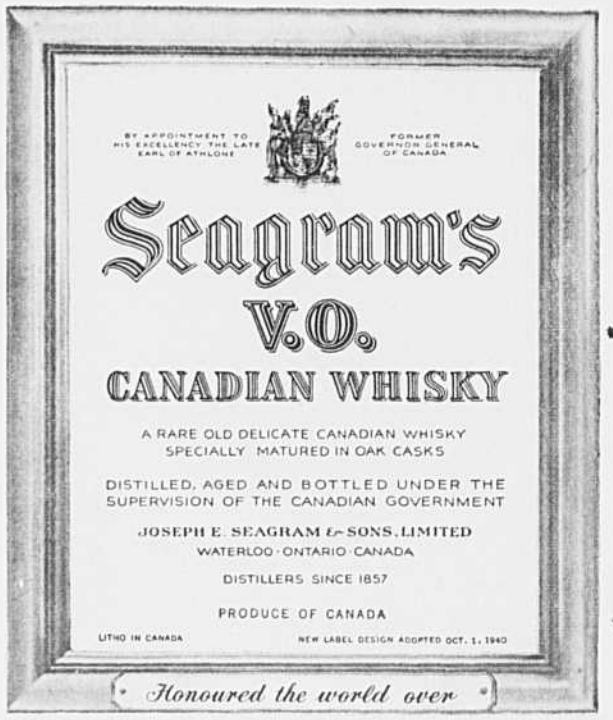
Peint pour la Collection Seagram par Franklin Arbuckle, P.R.C.A., O.S.A.

UNE GRANDE RÉALISATION CANADIENNE

LE NORSEMAN, LE PREMIER AÉRONEF DE BROUSSE VÉRITABLE AU MONDE: dessiné et construit en 1935 par Robert Noorduyn de Montréal. Le Norseman est apprécié par les aviateurs du monde entier pour son excellent comportement en région accidentée.

Le Seagram's V.O. est une grande réalisation canadienne. Renommé pour sa douceur et son bouquet, le Seagram's V.O. est le whisky le plus léger que vous ayez jamais dégusté. Voilà pourquoi, *à travers le monde, on achète plus de Seagram's V.O. que de toute autre marque de whisky exporté par n'importe quel pays.*

Servez **Seagram** *en toute* **confiance**



VOS YEUX

VISION ET ASTIGMATISME

L'astigmatisme est une difficulté visuelle qui affecte aussi bien la vision de loin que la vision de près. Il se rencontre sous les formes les plus diverses.

Sa cause principale est le fait des milieux réfringents de l'oeil, tels la cornée et le cristallin, qui n'ont pas la même puissance dans leurs différents méridiens. Aussi un oeil peut être normal dans le méridien horizontal mais être beaucoup trop fort ou beaucoup trop faible dans le méridien vertical. Ceci entraîne du tiraillement dans les yeux. Car les yeux et le cerveau qui commande l'activité des yeux, sont obligés de fournir un effort supplémentaire pour compenser cette difficulté. Il s'en suit de l'embrouillement plus ou moins élevé selon le cas, des maux de tête, des douleurs aux yeux, des déformations de lettres et de chiffres. Plus une personne doit faire un travail d'attention prolongée, plus les effets néfastes de l'astigmatisme se font sentir sur son rendement à l'ouvrage.

La science optométrique considère que ce défaut doit être corrigé par des lunettes appropriées. Sans quoi l'enfant en classe se plaindra de difficultés de lecture, l'homme de bureau ne pourra pas exécuter convenablement son travail. L'ouvrier se plaindra de douleurs visuelles persistantes à son travail.

. Comme l'astigmatisme d'un certain degré peut être acquis, l'optométriste recommande de surveiller la posture des enfants. En effet une posture défectueuse à la lecture, à la télévision, à tout travail visuel prolongé produit des tensions visuelles qui favorisent l'introduction de l'astigmatisme dans les yeux des enfants. C'est là une forme d'adaptation visuelle à des conditions de travail inadéquates.

VISION ET MYOPIE

La principale caractéristique de la myopie, c'est l'embrouillement de la vision de loin. Cependant cet embrouillement varie en fonction du degré de myopie. Il est petit dans une faible myopie mais il devient de plus en plus grand à mesure que le degré de myopie s'élève. Aussi certaines personnes finissent par perdre toute clarté de vision de loin. Il ne leur reste sans lunettes moins de 1% de vision de loin.

Parmi les difficultés visuelles que l'on rencontre aujourd'hui. La myopie est vraiment propre à notre monde moderne. Car il nous faut faire beaucoup de travail visuel rapproché et prolongé. C'est là la principale cause de la myopie.

La science optométrique nous apprend que la myopie est rarement congénitale. Ce qui arrive, c'est qu'elle est acquise. Au tout début, c'est une affaire de sur-contraction des yeux ; elle est alors purement fonctionnelle. Puis graduellement elle augmente. Ceci entraîne des changements dans les yeux. L'oeil devient trop long ; les milieux réfringents des yeux, tels la cornée et le cristallin, deviennent trop forts ; la tonicité nerveuse et musculaire des yeux s'élève.

L'optométriste connaît fort bien cette évolution de la myopie. Aussi dès l'apparition de ce défaut dans les yeux, l'optométriste prend les mesures qui s'imposent pour réduire et contrôler la myopie. Aussi il prescrira de l'entraînement visuel et le port de bilentilles afin de redonner aux patients concernés les latitudes visuelles qu'ils ont perdues.

Mais lorsque la myopie est trop élevée et stabilisée, l'optométriste prescrira le port de lunettes qui redonnent aux patients une vision normale de loin et souvent il conseillera une sous-correction pour le travail rapproché et prolongé.

(Publié sous les auspices de la Ligue du Bien-Etre Visuel, Incorporée, de la Province de Québec.)





Comment j'économise?

Vous voulez économiser? Faites comme moi! Evitez de tirer des chèques sur votre Compte d'Epargne. Difficile? Il y a moyen!





Ouvrez un Compte de Chèques à la Banque Royale pour payer vos factures, et gardez votre Compte d'Epargne pour économiser.

C'est ce que la banque appelle la *"méthode 2-comptes"*... un moyen sûr, pratique, rationnel et simple d'épargner. Essayez; vous verrez!

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

La banque aux 1,000 succursales

Voici une illustration de la pierre servant de calendrier qu'employaient les anciens Aztèques du Mexique.



Comment jouir sans danger des plaisirs de la belle saison...

POUR VOUS AIDER à jouir en toute sécurité des plaisirs de la belle saison, nous vous offrons les conseils suivants que vous feriez bien de retenir.

Obtenez votre teint bronzé graduellement. Cet été, de nombreux jours de travail seront perdus et de nombreuses vacances seront gâchées, parce qu'on s'est exposé trop longtemps au soleil. Ne restez pas plus de quelques minutes au soleil au début. Augmentez votre insolation de cinq minutes par jour par la suite.

Même après avoir obtenu un teint hâlé, votre peau peut encore brûler, si vous restez exposé au soleil sans protection pendant de longues périodes de temps. Employez une crème ou une lotion protectrice. Si vous subissez de graves brûlures formant des cloques, faites soigner ces brûlures par votre médecin.

Allez-y doucement. Si vous vous lancez subitement dans des activités exténuantes, vous le regretterez probablement. Habituez-vous graduellement. Vous éviterez ainsi les douleurs musculaires indues et éviterez peut-être d'imposer une tension à votre coeur. Entrainez-vous. Arrêtez-vous quand vous commencez à sentir la fatigue.

Soyez un campeur prudent. Si vous avez l'intention d'aller faire du camping à quelque endroit éloigné, apportez une bonne trousse de premiers secours, plus quelques remèdes d'usage courant.

Si vous allumez un feu à l'extérieur, faites-le peu considérable, surveillez-le constamment et gardez des seaux d'eau ou du sable à portée de la main. N'abandonnez pas un feu avant de l'avoir éteint complètement.

Faites preuve de prudence à l'eau. Les noyades accidentelles entraineront quelque 1000 pertes de vie au Canada cet été. Observez toujours la règle très importante de sécurité sur l'eau suivante, soit de ne jamais nager seul. Quand de jeunes enfants jouent au bord de l'eau, veillez sur eux constamment. Même si vous vous croyez nageur expert, soyez très prudent dans des eaux que vous ne connaissez pas.

Apprenez la technique de sauvetage décrite et illustrée sur la carte de premiers secours offerte ci-dessous.

Ne courez pas de risques en bateau —Apprenez à connaitre les règles de sécurité sur l'eau et observez-les. Assurez-vous d'avoir en tout temps un gilet de sauvetage pour chaque passager à bord. Si possible, demeurez près des petites embarcations qui chavirent, et appelez à l'aide.

Tenez-vous loin des nageurs et ralentissez quand vous vous trouvez près des quais et lorsque de nombreuses embarcations naviguent en même temps. Surveillez la température. Ne vous aventurez pas sur l'eau quand le ciel est menaçant.

COLLEZ LE COUPON SUR UNE CARTE POSTALE

Metropolitan Life

INSURANCE COMPANY

COMPAGNIE À FORME MUTUELLE

Metropolitan Life Insurance Company,
Direction Générale au Canada,
Ottawa 4, Canada

Veuillez m'envoyer un exemplaire gratuit de la "*Carte de Premiers Secours*," 70-S



Nom_____

EN MOULÉ S.V.P.

Rue_____

Ville & Zone_____ Prov._____

LE SAMEDI LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

73e année, No 5 Montréal, 8 juillet 1961

SOMMAIRE

Carnet Editorial 5

Articles

Doréa, là où les enfants handicapés intellectuellement sont éduqués avec succès, par *Jacques Coulon* 6
Max Conrad, « le grand-père volant », par *Philippe Melchior* 10
Colombium, métal à réacteur 20
Carrare, capitale du marbre, . . par *B. Savigny* 22
Guerre aux mites, ... par *J. Gauvain* 23
Rythmes de danse, . . . par *Gabriel Langlais* 24
Les Américains vivent dans la hantise de grossir . 27
A la recherche du bonheur 28
Acidose et thrombose, deux redoutables ennemis du système sanguin, .. par *Paul Girard* 32

Chroniques

Vos yeux 3
Mon enfant a des dons, par *Marthe Desbuissons* 5
Les astres vous révèlent, . par *Yvan Chastagnes* 13
Chronique judiciaire, ... par *Robert Millet* 15
Sur toutes les scènes, . . . par *Francine Poirier* 17
Conseils pratiques préparés spécialement pour vous, Madame 26
Album-Souvenir de vos vedettes 30
Cette semaine, LE SAMEDI a écouté pour vous . 31
Pour un roulement de tout repos 33
La cuisine des fins gourmets, par Lucille Dufresne 34
Vos rêves et vous 39
L'horoscope du SAMEDI 43
Conseils aux automobilistes 50
A vos outils, Monsieur le Bricoleur 51

Romans

Un roman sentimental complet : « Amour, cruel et doux », par *Marcelle Davet* 11
Un roman policier complet : « Qui va mourir ? » par *Yves Dermèze* 47

Cinéma

Le voeu secret de Sophia Loren, par *Max Hamel* 36
Léopold Massiéra vous présente : Danielle Gaubert 38

Divertissements

Originalités de nos lecteurs 27
Les contes illustrés du SAMEDI :
L'Oncle Paul raconte, « L'Ile mystérieuse » . 53
« Sylvie » 54
Les mots croisés géants du SAMEDI 55

Rédacteur en chef : GERARD GODDU

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE

Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : UN - 1 - 5757*

GEORGES POIRIER, *Président*
GEORGES POIRIER, fils, *Vice-président*
ODILON RIENDEAU, *Chef du tirage*
CHARLES SAURIOL, *Chef de la publicité*

Pour tarifs d'abonnements, voir notre coupon dans ce numéro.
Published Bi-weekly at 975 De Bullion St., Montreal, P. Q.
73rd year, No 5

Second-class postage paid at St. Albans, Vermont.
Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Votre enfant et vous

MON ENFANT A DES DONS

par Marthe Desbuissons

Mais ils en ont tous, des dons, les chers petits ! (« Quand ce ne serait que le don de mal faire ») bougonne entre ses dents le célibataire-endurci-qui-n'aime-pas-les-enfants.

Fermons la porte au nez de cet intrus, et voyons un peu ce que c'est qu'un enfant qui a des dons, quel parti l'on en peut tirer dans son intérêt.

Nous évoquons « des dons » plutôt qu'un don ; il y a en effet des chances pour qu'un seul don soit plus authentique qu'une multiplicité d'aptitudes présumées.

Il ne faut pas en vouloir aux parents qui voient dans tous les faits et gestes de leur enfant la manifestation de talents exceptionnels. C'est si humain . . .

A entendre ces observateurs indulgents, les « dons » les plus répandus seraient le don de répartie, signe d'un esprit délié, le don des arts plastiques : dessin, sculpture, et, plus particulièrement chez les petites filles, le don du chant et de la danse.

Mais chacun sait bien que les « mots d'enfants » (des enfants des autres) perdent souvent les trois-quarts de leur saveur à la transmission. Une grosse naïveté, ou une petite impertinence, même assorties d'une mimique drôlette, ne garantissent pas, pour l'avenir de leur auteur, une brillante carrière d'orateur ou d'hôte choyé des salons. D'autre part, s'il est certain qu'une grande quantité d'enfants, pour ne pas dire presque tous, témoignent très jeunes de qualités artistiques certaines, qu'il s'agisse de coloriages ou de modelage, ces qualités chez la plupart s'évaporent mystérieusement au cours de leur croissance. Et tel dont l'oeuvre charmante, exécutée entre six et dix ans, fut à bon droit jugée digne d'une exposition où elle soutint la comparaison avec celles des primitifs, des non-figuratifs ou des « naïfs », à quinze ans ou vingt ans tombe dans la médiocrité, ou plus souvent encore n'a plus envie de dessiner, de peindre ou de malaxer la glaise.

Quant aux mérites exceptionnels des futures cantatrices et des ballerines en herbe, il faut avoir, comme moi, vu *auditionner* les petites candidates à un emploi dans la troupe d'un théâtre enfantin, il faut avoir assisté à leurs timides esquisses d'entrechats et à leurs balbutiements de quelque ronde populaire, pour se rendre compte que neuf sur dix d'entre elles, énergiquement propulsées par des mamans résolues, n'ont que bien peu de chances d'accéder au rang d'étoiles.

Tout ceci n'aurait que peu d'importance et illustrerait même de façon assez touchante les illusions familiales, si dans quelques cas l'avenir des enfants ne risquait de s'en trouver compromis. L'exploitation obstinée d'un don imaginaire peut avoir des conséquences aussi fâcheuses, pour l'orientation vers une carrière donnée, que la poursuite d'une fausse vocation.

Comme, d'autre part, chaque génération voit naître et grandir son contingent d'artistes, de savants et de spécialistes en tous genres, ce qui démontre l'existence d'enfants réellement doués, il importe, pour les parents et pour les éducateurs appelés à les conseiller, de distinguer impartialement entre les véritables dons — et les autres. A quoi les premiers se reconnaissent-ils ?

Un don véritable, c'est, a dit une éducatrice très estimée, « une aptitude tellement haute et tellement forte qu'elle oriente irrésistiblement la personnalité vers un genre d'activité, un genre de réalisations précises ». Il se manifeste de très bonne heure : il est absorbant, voire tyrannique. Un enfant qui dessine bien quand à l'école on lui dit de dessiner, mais qui ne dessine pas ou dessine peu en dehors de ces moments scolaires, qui abandonne le dessin sans trop de regret lorsque cette discipline n'est plus au programme, n'est pas spécialement doué pour cette activité ; il n'en a pas à proprement parler la vocation ; tout au plus dispose-t-il d'un art d'agrément qui pourra meubler ses loisirs.

Mais celui-ci dessine sans trêve, y met une passion exclusive ?

Encore faut-il que les résultats de cette activité prédominante soient jugés satisfaisants, et là il est bon de s'entourer de plusieurs avis désintéressés. Un seul peut être faussé par l'attachement de l'appréciateur à des méthodes, à une « école » donnée ; l'histoire des hommes célèbres abonde en exemples de grandes réussites accomplies en dépit de la prophétie de quelque augure, affirmant que l'enfant d'hier ne ferait jamais rien de bon dans le domaine où justement l'homme (ou la femme) d'aujourd'hui s'illustre . . .

Etre parents d'un enfant « doué » n'est pas, on le voit, affaire de tout repos. Elle n'en mérite que plus d'attention. Car il y a deux cas tristes : celui de l'adulte que l'on a « poussé » naguère dans une voie pour laquelle on le croyait doué alors qu'il ne l'était pas, et celui de l'adulte qui traîne avec lui la difficulté, quand ce n'est pas le stérile regret, d'un don étouffé par l'incompréhension, voire l'hostilité de son entourage, au temps où ce don aurait dû pouvoir s'affirmer, s'épanouir librement. ◆

Carnet Editorial

par Gérard Laberge

Une correspondante qui doit être d'ailleurs charmante — et même charmeuse— si l'on éprouve à la regarder la moitié seulement du plaisir que j'ai eu à lire sa lettre, m'écrit ceci : « Vous qui avez tant de fois parlé du coeur humain, de l'amour en général et des femmes en particulier, que pensez-vous en réalité des femmes, et quelle est la définition qui, à votre idée, leur conviendrait le mieux ? »

Voilà une terrible question, et je crois bien qu'il est nécessaire, ainsi que le recommande le sage, de tremper sept fois sa plume dans l'encrier avant de répondre afin de se donner le temps de réfléchir et ne pas écrire une bêtise.

C'est ce que j'ai fait, puis j'ai reconnu que ce septuple geste ne mettrait nullement à l'abri de dire une banalité, une exagération ou bien un mensonge. Je me suis dit aussi que pas un homme et, probablement pas une femme non plus, n'étaient capables de répondre à cette question d'une manière satisfaisante.

Le poète anglais Milton a, par exemple, dit que la femme est un joli *défaut de la nature ; le mot* joli *agit heureusement comme correctif, mais c'est tout de même un peu difficile à digérer. C'est une pilule amère enrobée de sucre. Je préfère le mot de Calderon : « La femme est un mets digne des dieux quand le diable ne l'assaisonne pas ». C'est un jugement conditionnel que chaque femme est toujours libre d'interpréter en sa faveur.*

Molière a été plus flatteur, mais aussi plus vague : « La femme, a-t-il dit, est un délicieux instrument dont l'amour doit être l'archet et l'homme l'artiste ». Hélas ! on fait si peu et si souvent ce qu'on doit ; et puis, les artistes sont si rares . . .

Lord Byron était, lui, de la classe des gens qui savent tellement ce qu'ils veulent, qu'ils finissent par ne plus le savoir du tout ; il disait, avec un peu de mélancolie : « Ce qu'il y a de terrible avec les femmes c'est qu'on ne peut vivre ni avec elles, ni sans elles . . . ».

Socrate avait moins d'indécision, il affirmait carrément : « Il vaut mieux vivre avec un dragon qu'avec une femme » ; le philosophe grec était rude, mais Salomon le fut davantage encore, lui qui passe pourtant pour le roi de la sagesse. « La grâce de la femme est trompeuse, a-t-il dit dans ses proverbes, et sa bonté n'est que vice ». Je crois préférable de m'arrêter dans les citations célèbres, parce qu'après avoir donné l'opinion du roi de la sagesse, je craindrais d'en trouver l'empereur, et ce serait plus drôle du tout !

Les opinions, réflexions, définitions et autres estimations qu'ont suggérées les femmes dans l'esprit des hommes ne pourraient s'exprimer que par des chiffres de la catégorie dite astronomique, et cela se conçoit doublement ; d'une part ces chiffres sont très élevés et, de l'autre, comparativement aux hommes, les femmes sont des étoiles influant sur leur destinée. C'est ce qu'on admet parfois en avouant qu'on doit son bonheur à sa bonne étoile.

L'impossibilité d'émettre une opinion générale sur les femmes découlant du trop grand nombre qui existe et du trop petit que l'on connaît individuellement, on ne peut porter que des jugements de détail entachés de l'erreur qu'en logique on appelle le dénombrement parfait. On raisonne à la manière du légendaire anglais débarqué en France et forcé de reprendre immédiatement le bateau ; il avait eu le temps de voir qu'une seule française, laquelle était rousse, et il écrivit, sans sourciller, sur son carnet de notes : « Toutes les françaises sont rousses ».

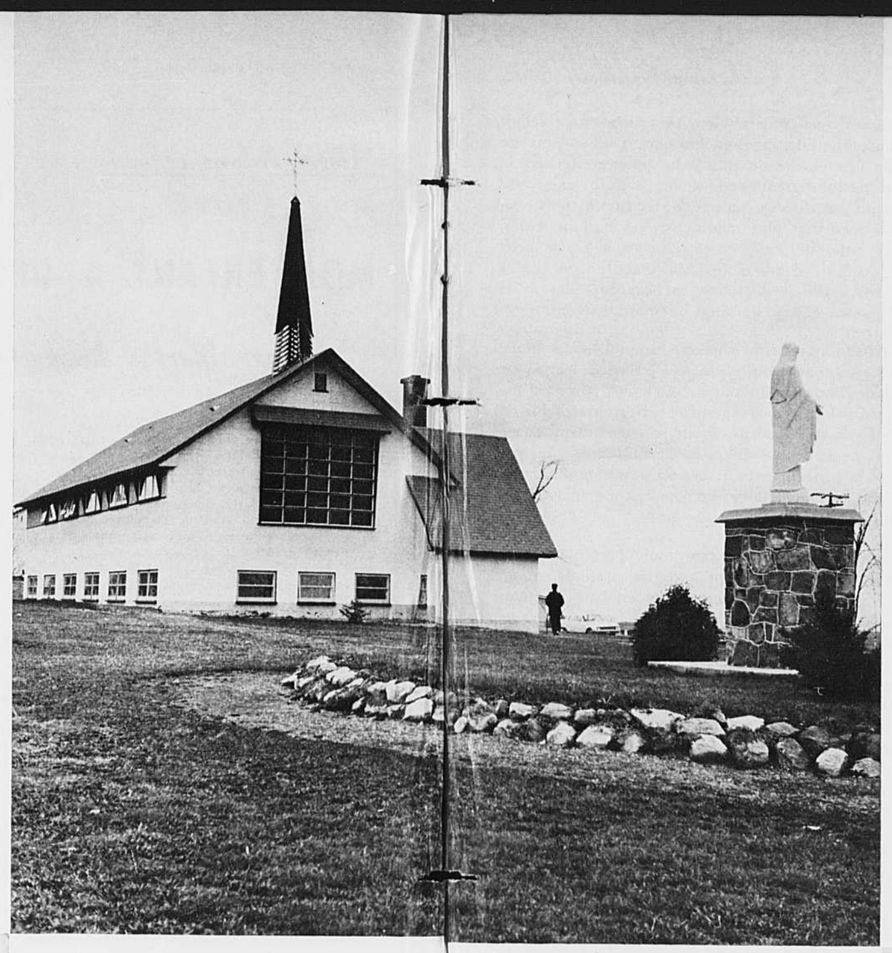
Vouloir définir les femmes, en général, d'après quelques centaines au plus que l'on peut connaître sur un milliard au moins, ce n'est pas agir autrement. L'avis du plus modeste paysan, confiné dans son village, est aussi valable, en la circonstance, que la pensée plus ou moins profonde des philosophes, moralistes, analystes, même et surtout des superpédants intellectuels qui ont la prétention de disséquer à leur gré l'âme féminine et de la connaître comme une pièce anatomique. Les uns comme les autres basant leur jugement sur une impression personnelle et restreinte, mais l'intellectuel fait emploi supplémentaire des ressources de la déduction aidée par l'imagination. Cela lui donne quelques bonnes chances de plus de se tromper. N'en déplaise donc à ma gracieuse correspondante, la meilleure réponse que je puisse lui faire, comme définition de la femme est celle-ci: L'Indéfinissable.

J'ai dit, toutefois, que c'est une étoile, et je le maintiens ; j'ajoute même très volontiers, que je crois très sincèrement à la bonne étoile.

DORÉA,

OÙ LES ENFANTS HANDICAPÉS INTELLECTUELLEMENT SONT ÉDUQUÉS AVEC SUCCÈS

par JACQUES COULON



La gracieuse chapelle du village d'enfants de Doréa peut accueillir 200 jeunes.

Ma première visite au village d'enfants de Doréa remontait à deux ou trois ans. Aussi ma surprise fut-elle grande en y retournant tout dernièrement, de constater l'ampleur des améliorations, la transformation de toute l'institution tant sur le plan des locaux et de l'aménagement domiciliaire que sur celui de l'organisation interne de l'oeuvre. Le nouveau directeur, l'abbé Albini Girouard, un religieux qui s'occupe depuis de longues années des enfants déficients physiques et mentaux, et qui a remplacé le premier directeur, le R. P. Gabriel Lussier, a redonné à Doréa une nouvelle orientation et un dynamisme nouveau, en même temps que l'oeuvre cessait d'être une entreprise privée vivant en partie de dons, pour être solidement financée par le ministère du Bien-Etre et de la Famille. Doréa fonctionne à présent sur des bases bien établies. Le personnel d'éducateurs compétents recrutés parmi des spécialistes est en train de transformer radicalement les vieilles méthodes de rééducation des sous-doués mentaux, des enfants souffrant d'un handicap physique, des enfants retardés sur le plan scolaire, des orphelins et de ceux qui ont grandi dans diverses institutions, depuis les crèches montréalaises, avec tout ce que cela comporte de néfaste pour le dévelopement affectif et mental, le bon équilibre émotionnel et l'adaptation sociale.

Le domaine de Doréa s'étend sur plus de 650 acres de champs et de terres boisées. La ferme qui fonctionnait il y a deux ans avec l'aide des enfants, a toutefois été abandonnée de même que l'exploitation d'un vaste potager. Doréa acquiert la grande majorité des produits alimentaires consommés par les enfants et le personnel dans les fermes environnantes.

Il y a plusieurs années, le changement d'orientation du Mont-Providence avait produit une véritable consternation dans le monde des oeuvres pour enfants et adolescents. Ce problème de la réadaptation des sous-doués éducables, qu'on croyait en bonne voie de solution,



L'abbé ALBINI GIROUARD, directeur de Doréa, entouré de quelques enfants de sa nombreuse famille.

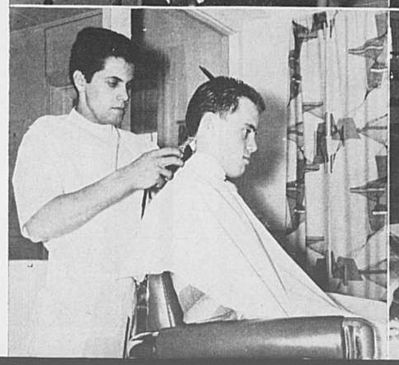
Doréa, situé à Franklin Centre, au sud de Valleyfield et en bordure de la frontière canado-américaine, est installé sur le versant d'une petite colline, au coeur d'une région agricole et boisée particulièrement saine et bien aérée. Détail curieux, les enfants doivent passer fréquemment la frontière pour se rendre, durant l'été, dans les chalets et près de la piscine en plein air qui ont été aménagés pour leur agrément.





A gauche, le travail manuel tient une grande place afin d'éveiller l'habileté et l'esprit d'observation des enfants.

A droite, l'apprentissage des travaux manuels, surtout la menuiserie, emporte l'adhésion de beaucoup d'élèves.





A gauche, le coiffeur du village connaît son métier... En tout cas, les enfants ne s'en plaignent pas. A droite, la classe de dessin et peinture ; application du travail bien fait.

reprenait de nouveau la vedette. Une équipe d'éducateurs de Notre-Dame-de-la-Santé, de Sherbrooke, se mettait résolument à l'oeuvre pour prouver l'efficacité d'une éducation spéciale et grandement souhaitable pour les sous-doués éducables. A la suite d'un relevé et d'une enquête sur les besoins de l'enfance mésadaptée, le Conseil des Oeuvres de Montréal constatait de son côté l'urgente nécessité d'une institution pour ces enfants, du moins dans la région de Montréal et des environs. Entretemps, le village d'enfants de Doréa, fondé en 1950 par le R. P. Gabriel Lussier et reconnu par le ministère du Bien-Etre social, se développait à un rythme intéressant. En janvier 1959, Doréa abritait une soixantaine d'enfants et une centaine étaient placés en foyers nourriciers, par ses soins, c'est-à-dire chez des parents adoptifs temporaires. La Clinique d'Aide à l'Enfance, de Montréal, fit passer des tests psychologiques à la majorité des enfants du village, et l'on constata que plus du quart étaient des sous-doués éducables et parfaitement adaptables à la société. Doréa changea dans son orientation et se consacra désormais à l'éducation de ce groupe d'handicapés. Les enfants qui y sont actuellement appartiennent à diverses catégories d'handicapés : retardés scolaires, enfants caractériels, délinquants aisément rééducables, déficients mentaux, enfants naturels élevés en institution, etc. Ils sont placés là en partie par la Société d'Adoption et de Protection de l'Enfance, le Bien-Etre social, des organismes diocésains, des institutions de rééducation et des orphelinats tels que le Mont-Providence, l'orphelinat italien St-Joseph, l'école de la Côte de Liesse, etc. Certains d'entre eux ont des parents et ne sont l'objet que d'un placement temporaire, soit qu'ils soient issus d'un milieu familial néfaste ou inadapté à l'enfant ou qu'ils aient subi un retard considérable au point de vue scolaire éducatif.

Doréa abrite actuellement 148 enfants. Sa capacité est toujours largement au-dessous des besoins, car les cas urgents sont nombreux. Malgré les travaux d'agrandissement considérables exécutés depuis deux ans, le village est encore trop petit. Soixante-quinze enfants qui ont été acceptés depuis déjà plusieurs mois ne peuvent y être hébergés faute de place. Dans un avenir plus ou moins rapproché, on tâchera de porter les disponibilités d'accueil du village à 200 ou 225 enfants, ce chiffre étant une limite à ne pas dépasser si l'on veut conserver la qualité du travail fait auprès des jeunes pensionnaires.

Afin de faciliter le travail des éducateurs et améliorer leur rendement, on a morcelé autant que possible le nombre total des enfants, selon l'âge et le niveau intellectuel. Ainsi, il est rare qu'un éducateur enseignant une discipline quelconque réunisse plus de dix élèves dans une même salle de classe. Le petit groupe est la clef de tout travail rééducatif convenablement conduit, mais cette formule a des conséquences directes : entretien des enfants plus onéreux, nécessité d'un personnel plus nombreux, locaux plus vastes, matériel éducatif et salles de loisirs mieux conçus, etc. Le petit groupe permet aux enfants d'être moins facilement distraits, plus attentifs et travailleurs, enfin la discipline est beaucoup plus facile à maintenir que dans une équipe de vingt ou trente garçons.

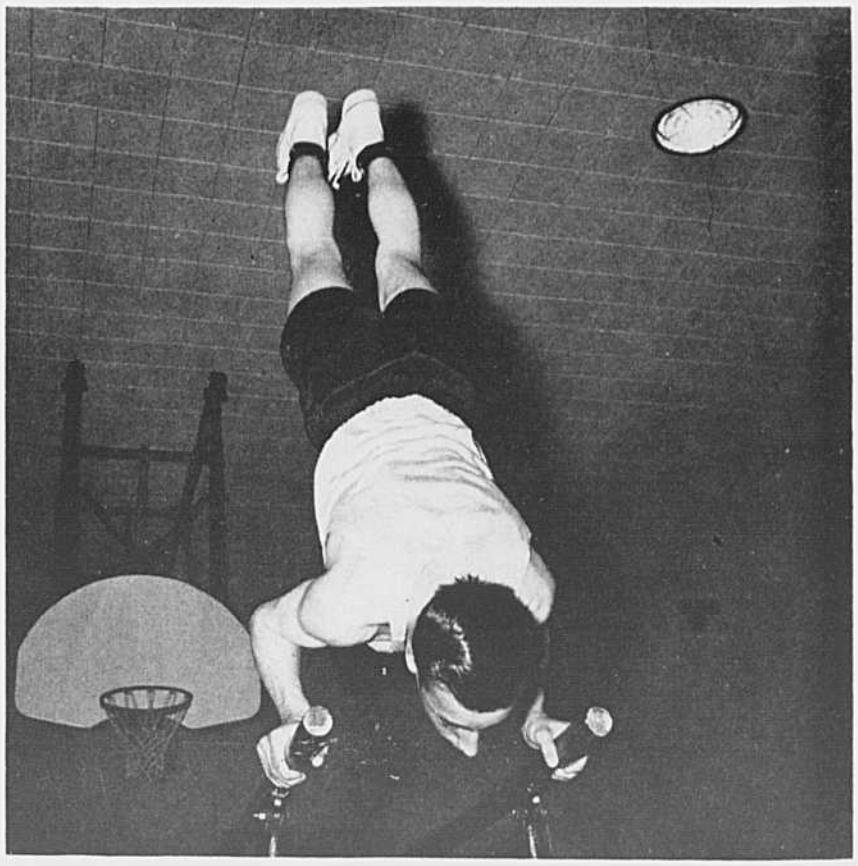
,Ce système de petit groupe vivant dans une atmosphère familiale, bénéficiant d'une éducation active, personnaliste en même temps que communautaire, donne d'excellents résultats. Et l'abbé Girouard me citait un cas typique : « L'un de nos gars, le petit Johnny, qui en arrivant ici était un garçon taciturne, fermé, ne répondant même pas à l'appel de son nom, devint en quelques mois une frimousse enjouée, s'exprimant avec facilité, et il entretient aujourd'hui des rapports amicaux non seulement avec ses compagnons, mais également avec les adultes »

Doréa est un village authentique dans toute l'acceptation du mot. Les enfants participent activement à la vie pratique, quotidienne, de toute la communauté. L'enseignement est basé lui-même sur une conception concrète et facile des choses. Tout à tour, les enfants qui le désirent servent la messe à la chapelle. D'autres parmi les plus vieux, administrent un petit restaurant et un centre d'accueil aux visiteurs ainsi qu'un salon de coiffeur. Cet été, quelques-uns d'entre eux vont entreprendre, avec des jardiniers qualifiés, un aménagement des chemins, pelouses, parterres fleuris que renferme le vaste domaine. A tour de rôle également, certains adolescents de Doréa se familiarisent avec le travail ordinaire des cuisines, du cafétéria, de la buanderie, etc. A la grande majorité d'entre eux, il n'est guère possible d'enseigner un métier compliqué ou strictement intellectuel. Par contre, certains magasins à chaîne, des brasseries ont fait savoir qu'ils seraient prêts à employer des jeunes gens de cette institution à des tâches simples comme par exemple l'empaquetage, le travail de tri au tapis roulant. A Doréa même, ils peuvent acquérir une bonne expérience de ce qu'ils auront à faire ensuite. Le programme éducationnel étant basé entièrement sur une appréciation concrète, réelle des choses, chaque enfant reçoit un montant d'argent de poche correspondant à son comportement durant la semaine et à un nombre de points obtenus. S'il a brisé une

A Doréa, on passe la frontière sans passeport . . .



Si l'on éduque l'esprit, le corps n'en est pas pour autant négligé.



vitre, une assiette, une poignée de porte par négligence, il devra verser 20 ou 40 cents selon le dommage. « Il fallait voir le repentir d'un de nos enfants », me disait l'abbé Girouard, « lorsqu'il remit 15 cents à un petit camarade pour soigner la blessure qu'il lui avait faite en le frappant avec un porte-manteau . . . »

Les enfants sont logés dans des pavillons séparés aménagés pour accommoder 16 garçons. Le dortoir est lui-même cloisonné, dans chaque pavillon, en petites chambres où dorment quatre enfants dans des lits superposés. Les pièces sont vastes et comprennent une salle de bains et douches, une salle à manger pourvue d'un poste de télévision, des salles de jeu au sous-sol. Les enfants prennent leurs repas dans leur pavillon respectif, en compagnie d'un moniteur. La nourriture, préparée aux cuisines centrales, est distribuée dans les pavillons par une « roulotte » comme disent les enfants. Elle est ensuite répartie dans des assiettes chaudes par deux ou trois garçons qui, dans chaque pavillon, préparent également les verres de lait, tranchent le pain, etc. Par cette manière de faire, l'enfant acquiert une expérience directe des aliments, de la façon dont ils sont préparés, en même temps qu'il apprécie ce qu'on lui donne.

Depuis un an ou deux, le village de Doréa a fait construire un vaste bâtiment abritant plusieurs salles de classe et un gymnase qui compte sans doute parmi les mieux équipés de la région. Une piscine est en cours de réalisation et sera sans doute terminée bientôt. La clinique médico-pédagogique et l'infirmerie moderne et d'agencement agréable, sont aussi une innovation toute récente, mais le village de Doréa représente un investissement financier considérable et les améliorations ne se sont pas faites d'un seul coup. Sur place, les enfants bénificient des soins d'un médecin, d'un psychiatre, d'une psychologue et d'un dentiste. Une salle spéciale a été aménagée et permet de faire sur les enfants des tests de psychologie, de comportement social alors qu'ils sont réunis en petit groupe et laissés libres de jouer. Le médecin les observe sans qu'ils s'en rendent compte. Bien des anomalies ont été corrigées de cette manière et les enfants de Doréa sont généralement ouverts et très sociables.

L'enseignement au village d'enfants du Mont Hemmingford va de la 1ère à la 10e année inclusivement. Pour ne pas rompre avec la notion de concret qui est comme le crédo de toute l'oeuvre, chaque classe est baptisée d'une manière originale : la Rûche, la Famille, l'Atelier, le Monde du Travail où l'on apprend un métier manuel, etc. La classe de dessin, de modelage et de peinture est peut-être la plus assidûment fréquentée bien que la présence aux cours y soit libre. Les enfants y passent chacun plusieurs heures par semaine, en particulier le samedi et le dimanche. Le samedi soir est aussi réservé au cinéma et au chant en groupe et l'assistance est toujours nombreuse. Le meneur de jeu, qui dirige aussi la classe de dessin, est un professeur attaché au Service des Parcs de Montréal où il s'occupe du théâtre de marionnettes de la *Roulotte*. C'est par le dessin libre, la peinture aussi que les enfants expriment le mieux leur caractère et leur imagination, s'extériorisent le plus aisément. La grande majorité d'entre eux apportent à l'exécution d'un dessin, d'une peinture, une application particulière et se montrent très sensibles à l'appréciation du professeur.

Ce tableau de la vie quotidienne à Doréa pourrait laisser croire qu'il s'agit là d'un paradis pour enfants, d'une formule idéale. Matériellement parlant, nombreux sont les enfants vivant dans une famille ordinaire qui n'ont pas à leur disposition tant de soins, de distractions. Mais pour eux, comme pour tous les enfants de toutes les institutions, crèches, orphelinats et maisons d'éducation spécialisée, le problème n'est pas là. Ils manquent, à l'exception de ceux qui ont des parents ou un foyer nourricier qui les accueille régulièrement, de ce qui est le plus utile au développement harmonieux de tout enfant : la sécurité, la chaleur d'un foyer, l'affection de parents aimants et compréhensifs. « Vous sentez le papa », disait à un professeur de Doréa un enfant qui est là depuis plusieurs années, et l'abbé Girouard me confiait que plusieurs de ses pensionnaires lui posent la question rituelle maintes fois par jour : « Quand allez-vous me trouver un foyer ? . . . » L'abbé Hurteau, directeur de la Société d'Adoption et de Protection de l'Enfance, me disait que les crèches « sont un mal nécessaire ». On ne peut en dire autant de Doréa qui accomplit un travail éducatif et rééducatif hautement méritoire, mais en dehors de cet aspect technique du problème des sous-doués, des déficients, des orphelins, il faut songer au drame que constitue, pour un enfant, le fait de vivre en communauté et de s'endormir chaque soir sans l'affection de ses parents. Mais nous touchons là un autre problème qui en est un de civilisation, de morale, et dont la société entière est plus ou moins responsable.

◆

Par le dessin, la peinture, le modelage, l'enfant s'extériorise et laisse paraître sa personnalité.



17 à table, avec le moniteur. Les enfants prennent leurs repas dans leur chalet respectif.



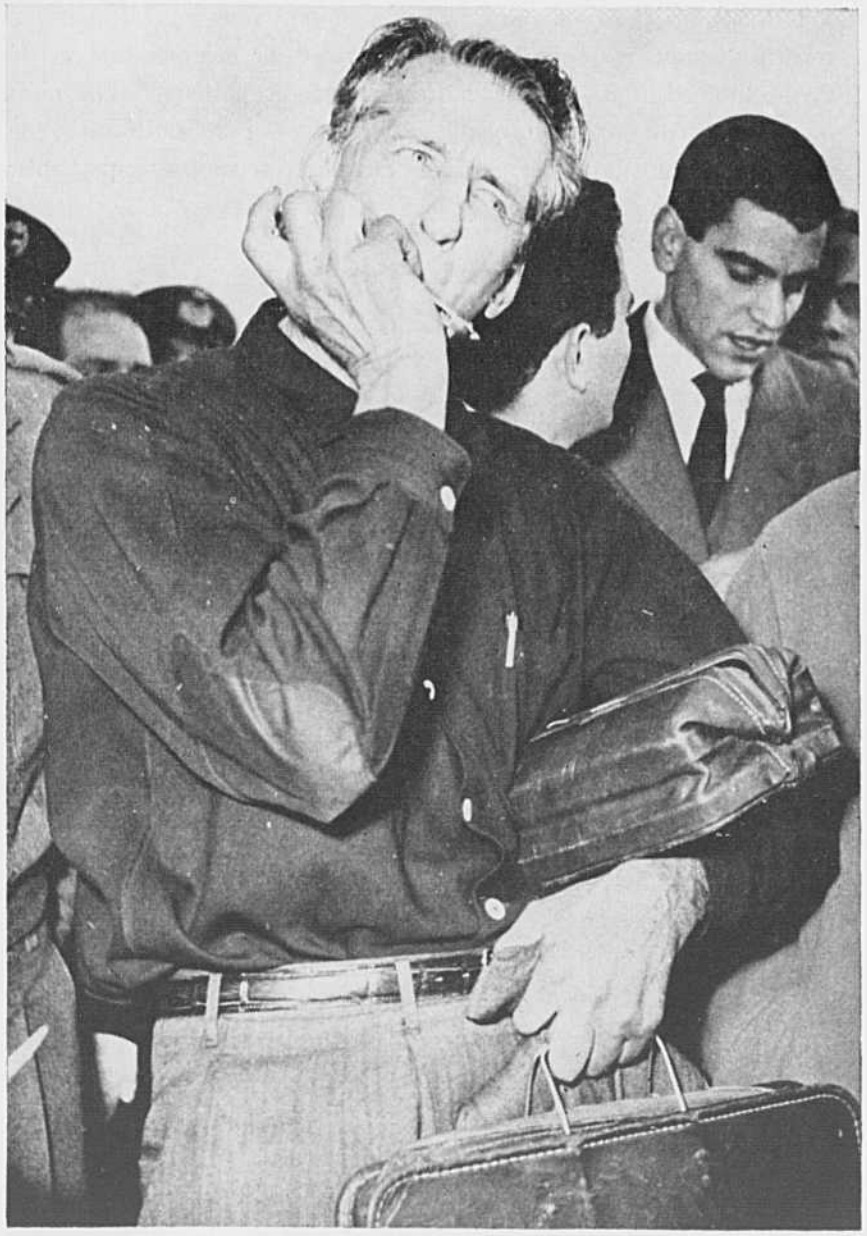
MAX CONRAD

LE "GRAND-PÈRE VOLANT":

UN TEMPÉRAMENT EXCEPTIONNEL

par **PHILIPPE MELCHIOR**

MAX CONRAD, lors d'un passage à Rome, en 1960. Il y fut reçu par le Pape qui lui remit douze chapelets pour lui, sa femme et ses dix enfants.



Grand, le visage cuit par le soleil et le grand vent, deux yeux bleus brillant d'un éclat intense, le « grand-père volant », d'un geste large, le sourire aux lèvres, salua Paris.

Max Conrad est en vacances, et quoi faire en vacances, sinon de l'aviation, voler, toujours voler, telle semble être sa devise. En Europe, pour quelques jours, il se posa à Paris pour repartir presque aussitôt vers l'Italie, la Belgique, la Suisse, la Hollande, l'Irlande, sautant d'une ville à l'autre aux commandes de son « Piper Astec », petit avion de tourisme semblable à celui avec lequel il fit récemment le Tour du Monde.

Max Conrad a cinquante-huit ans. Depuis près de trente-cinq ans, il pilote. Il totalise près de 40,000 heures de vol. Il fit carrière dans l'aviation civile et survola mers et continents sans relâche, tant il était possédé par ce métier. Lorsqu'il fut obligé de la quitter, il ne put se résoudre à prendre une retraite pourtant bien gagnée et il entreprit de s'isoler, dans l'immensité du ciel, non par bravade mais par goût de la solitude et des espaces infinis.

LE TOUR DU MONDE EN 8 JOURS

Son dernier exploit en date fut le Tour du Monde, qu'il boucla entre le 27 février dernier et le 8 mars, c'est-à-dire 24,900 milles en 8 jours 18 heures 36 minutes. Parti de Miami, il y revint après s'être posé treize fois. Son Piper « Astec » est un bimoteur de tourisme courant, d'une longueur de 27 pieds 6 pouces et de 37 pieds 6 pouces d'envergure. Il peut transporter cinq personnes à son bord à une vitesse moyenne de 192 milles-heure. Chacun des moteurs est d'une puissance de 250 cv.

Bien entendu, Max Conrad n'a pas pris de passagers superflus, mais, comme il s'agissait là d'une tentative de record du monde, il dut accepter la compagnie d'un « contrôleur », en quelque sorte, chargé d'enregistrer et de valider le record.

Cet incroyable « Grand-Père Volant » a non seulement réussi dans son entreprise, mais il a pulvérisé l'ancien record qui avait été établi en 1959 par Peter Gruckman, qui, lui, avait mis 29 jours pour faire le Tour du globe.

Max Conrad vient donc de couronner son palmarès d'une performance absolument sensationnelle, surtout si l'on tient compte de l'âge du nouveau recordman. Un tel exploit exige une condition physique d'une perfection absolue et une résistance peu commune. Il est vrai que pendant trente-cinq ans, il fut pratiquement toujours aux commandes d'un avion, ce qui lui permit de traverser l'Atlantique plus de 80 fois et le Pacifique près de 10 fois. Ce fut donc tout au long de sa vie un entraînement permanent, mais quand même ! . . .

LE TEMPS DE MENER UNE VIE DE FAMILLE

Le « Grand-Père Volant » a eu le temps, malgré tout, de vivre parmi les siens. Ce solitaire est marié et père de dix enfants, sept filles et trois garçons. Il est déjà cinq ou six fois grand-père et comme il l'a déclaré récemment : « J'espère bien en avoir beaucoup d'autres. »

« Pas de régime particulier » a dit encore Max Conrad. « En vol ma principale préoccupation est de ne pas m'endormir. Pour lutter contre le sommeil je prie, je compose des chansons et je garde mon estomac le plus vide possible. Un estomac qui a faim tient son homme éveillé. » ◆

LE SAMEDI

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

Notre roman sentimental complet

Amour, cruel et doux

Roman inédit

par Marcelle DAVET

Les sentiments humains s'émoussent avec le temps et la plupart disparaissent quand aucune nourriture sentimentale ne les nourrit.

Tout ne meurt pas parce qu'un rêve se brise.

I

Sur le sable fin de la plage, l'Atlantique s'étirait mollement. Quelques petites vagues ridaient la surface de l'eau ; au loin l'immense étendue mouvante se confondait avec le ciel.

Le jour d'été n'en finissait plus de mourir. Cependant, les heures dévidaient leur quenouille, et l'ombre, peu à peu, tombait, comme la poussière grise de cendres doucement remuées. Par delà les crêtes neigeuses de l'onde, le soleil sombra tout entier, et presque aussitôt, le disque blême de la lune surgit, au milieu d'un amas de nuages.

D'une main impérieuse, tirant sur les rênes, Françoise arrêta l'élan de Bijou. La noble bête hennit, tenta de se rebeller, mais, la volonté de la femme dominant l'instinct animal, il s'immobilisa, dans une pose si fière, si élégante, qu'un statuaire en eût frémi d'admiration.

Quelques secondes, soudés l'un à l'autre, la femme et le cheval parurent contempler le magnifique spectacle que la nature offrait à leurs yeux. Puis Françoise tourna un peu la tête et regarda, derrière elle, la chaîne de villas étagées le long de la dune. Ainsi que des paupières se referment sur l'éclat des yeux, les fenêtres se replièrent, dérobant les lumières qui, tout à l'heure, s'éteindraient.

Françoise était seule sur la plage, mais elle n'avait pas peur. Peur ? ce mot ne convenait guère, ni à sa nature indomptable ni à son terrible orgueil. Fille et petits-fille de marins, et ne disait-on pas que dans cette vieille famille des Kermorel il y avait eu des corsaires ?, elle se flattait de ne trembler devant rien.

Caressant du bout de la cravache l'encolure de Bijou, elle dit impérieusement :

— Va ! allons, va !

Et sa main le guidait vers les flots. Sans hésiter, il y entra. Les vagues caressèrent ses jarrets nerveux, mouillèrent le fin poitrail. Sur la culotte blanche de Françoise, l'écume sema une traînée d'argent. Bientôt elle fut mouillée jusqu'à la taille. Cependant, docile, Bijou continuait à avancer.

— Françoise ! où vas-tu ? es-tu devenue folle ?

A cette voix qui, derrière elle, criait avec épouvante, la jeune fille se retourna.

— C'est bien possible, dit-elle paisiblement.

— Retourne, Françoise !

— Pourquoi ?

L'accent se fit plus dur pour répondre :

— Parce que je le veux.

Elle railla :

— De quel droit me dictes-tu des ordres ?

— Du droit que me donne ma tendresse pour toi.

— Ta tendresse !

Et elle se mit à rire, d'un rire chargé de rancune et de mépris.

Cependant, d'un mouvement impérieux de la main qui tenait les rênes, elle fit se retourner Bijou.

Max se rangea tout près d'elle, et, côte à côte, les deux chevaux redescendirent vers la plage. Quand ils furent au bord de la grève, le jeune homme demanda :

— Veux-tu que nous fassions un temps de galop ?

— Jusqu'à l'Amélie ? j'accepte. Hop ! Bijou !

D'un souple mouvement elle enlève son cheval.

Le vent du large leur fouettait le visage ; le goût du sel imprégnait leurs lèvres ; l'air des pins montait à leurs narines. Grisés de vitesse, ivres de la beauté de la nature, et peut-être d'eux-mêmes, ils savouraient le plaisir du moment.

La petite plage de l'Amélie était déserte ; les rares villas du minuscule village encore fermées, car on n'était qu'à la fin de juin et les estivants n'ont coûtume de s'y rendre qu'en la stricte période des vacances.

— Reposons-nous, veux-tu ?

Il sautait de cheval, s'avançait vers elle et lui tendait les bras. Elle s'y laissa glisser avec une espèce d'ardeur sauvage, et, bien qu'elle eut mis pied à terre, quelques secondes elle demeura blottie contre l'homme, dont, autrefois, en des minutes heureuses, elle avait pu croire qu'elle possédait le coeur. Comme c'était loin tout cela ! comme c'était loin ce passé romanesque et charmant, ce passé dans lequel il n'y avait pas encore Gisèle ! Prononcé dans le mystère de son âme, le nom détesté la fit frémir tout entière, et, brusquement, elle trembla. Max se méprit, et dit avec sollicitude :

— As-tu froid ? tes vêtements sont mouillés et tu es si peu couverte.

Quittant sa vareuse de flanelle, d'autorité, il la lui tendit.

Dans le mouvement qu'elle fit pour y glisser ses bras, de nouveau elle se coula contre lui. Il eut près de son visage, sous ses lèvres, la douce chevelure blonde qu'au temps de leur enfance commune il aimait à tresser en une longue natte.

Le parfum d'oeillet, les oeillets sauvages des dunes dont Françoise raffolait, durant quelques secondes l'enivra. Son coeur le rappela à l'ordre en murmurant « Gisèle » ; mais un désir brutal, remonté d'un passé lointain, brusquement cria « Françoise ». La belle tête renversée sur son épaule offrait ses yeux magnifiques qui semblaient dire : « Te souviens-tu ? » et sa bouche tentatrice prête à jeter cette imploration passionnée : « Si tu voulais.. »

Alors, d'un baiser violent, il arrêta sur les lèvres de Françoise les mots qui ne devaient pas être prononcés.

Mécontent de lui, honteux, dégrisé, il s'écarta de la jeune fille et il murmura :

— Pardon.

Elle jeta, violente :

— Autrefois, tu ne demandais pas pardon.

Il riposta, durement :

— Autrefois j'étais libre.

— Evidemment, railla-t-elle, il n'y avait pas Gisèle !

Il approuva :

— En effet, il n'y avait pas Gisèle.

Elle gronda, entre ses dents :

— Je la hais. Ah ! comme je la hais !

Il se mit à rire :

— Voilà bien l'illogisme des femmes ! Ce n'est pas elle que tu devrais haïr, c'est moi. Car s'il y a un coupable dans toute cette histoire, reconnais que ce n'est pas Gisèle !

— Je ne reconnais rien du tout. Elle a un tort à mes yeux ; un seul, mais de taille : tu l'aimes.

Il soupira :

— Crois bien que je ne l'ai pas fait exprès. On n'est pas le maître de son coeur, et comment pourrait-on voir Gisèle sans l'aimer ?

Elle railla :

— Tant de joliesse fragile, et de grâce ! Un petit Greuze. Et en même temps, une candeur, une pureté !... Ah ! je gage que malgré vos fiançailles officielles, un baiser comme celui que tu viens de me donner, elle n'en connaît pas encore le goût.

Elle riait, et il sembla à Max que ce rire insultait Gisèle.

— Tais-toi, dit-il brutalement.

Plus rien ne subsistait du trouble que l'instant d'avant il avait ressenti. Une ombre légère s'était interposée entre le désir et lui. Il lui sembla qu'il détestait Françoise ; mais soudain elle parla ; et ce fut d'une voix si douce, si humble, et en même temps empreinte d'une si grande sincérité, que son âme, à nouveau, s'amollit.

— Je viens d'être injuste et mauvaise, reconnut-elle. Et la haine n'est pas belle quand on la regarde en face. Mais je t'aime ; toujours je t'ai aimé ; et je

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms des personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

crois bien que mon amour ne finira point.

— Mais si, mais si, fit-il, persuasif ; il n'y a d'éternel que ce qui vient d'essence divine. Les sentiments humains s'émoussent avec le temps ; la plupart disparaissent quand aucune nourriture sentimentale ne les nourrit. Nos vies vont se disjoindre, Françoise, et tu m'oublieras.

Elle eut un soupir, si profond, si poignant, que malgré lui le jeune homme en fut bouleversé.

— Ah ! Max, te souviens-tu de notre enfance commune ? te souviens-tu du premier jour où nous nous sommes trouvés l'un devant l'autre ?

— Mais oui, naturellement ; ma mère te tenait par la main, et elle te conduisit près de moi : « Voici Françoise, me dit-elle. A partir de ce soir, elle est ta petite soeur. Le bon Dieu a repris dans son ciel son papa et sa maman. Tu les connaissais ; ils étaient nos meilleurs amis. Désormais elle sera notre fille. » Tu avais l'air épouvanté d'un petit oiseau tombé du nid. « Embrasse-la, me dit ma mère ». Et, gauchement, je mis deux baisers sur tes joues.

— Frère et soeur... oui, ainsi en avait décidé ta famille. Mais quand nous avons eu quinze et dix-sept ans, déjà ce n'était plus cela.

— Tu étais si belle, soupira-t-il, et je n'étais qu'un enfant ! Aucune robe n'avait passé dans ma vie ; rien n'était encore perverti ni dans mon imagination ni dans mes sens. Je t'aimais avec le coeur de Chérubin.

— Nous venions chaque année, aux vacances, sur cette plage de Soulac. Nous courions à cheval le long des dunes... comme ce soir. Il faisait beau... il faisait doux... et je t'aimais... ah ! comme je t'aimais !

— Moi aussi ; mais je n'osais pas te le dire.

— Et puis un jour... Nous avions dix-huit et vingt ans... te souviens-tu ?

— Oui, j'étais un homme. Ou, du moins, ayant connu des aventures vulgaires, je croyais l'être... et je fus brutal, comme un homme.

— Au fond de mon coeur, je n'attendais que cela.

— Tu m'opposas cependant une résistance farouche.

— J'étais si jeune !... la pudeur, l'éducation, que sais-je encore ! Je t'aimais, Max ; mais, comme toute jeune fille, je ne séparais pas l'amour du mariage.

— Et c'est ainsi que nous nous sommes fiancés.

Elle reprit, amèrement :

— Secrètement fiancés ; tu n'osais pas avertir ta mère.

— Je m'étais confié à elle, je dois dire qu'elle n'avait pas pris notre projet au sérieux. « Françoise est ta soeur ; on n'épouse pas sa soeur. » Enfin, conciliante, elle avait dit : « On verra plus tard, quand tu auras terminé tes études. » Sorti d'une grande Ecole dans un rang honorable, je pensais que plus rien ne s'opposerait à notre mariage. « Fais d'abord ton service militaire », m'entendis-je ordonner.

Françoise soupira :

— Et ce furent nos dernières vacances heureuses. Nos vacances dans ce vieux et cher Soulac. En avons-nous fait des promenades sur les dunes, dans les forêts, et le long des routes ! A Bordeaux, trop de choses nous séparaient : les convenances, les obligations mondaines, mon souci d'aider ta mère dans ses oeuvres charitables, tes camarades et mes amies. Mais à Soulac ! ah ! qu'on était bien, tous les deux. Aucune surveillance autour de nous. La pensée n'en serait même pas venue à ta mère. Surveille-t-on un frère et une soeur ? à ses yeux nous n'étions que cela, et nous devions l'être à tout jamais. L'avenir lui a donné raison, acheva-t-elle avec amertume.

— Il était écrit que l'un de nous devait être infidèle, dit Max, pensif. Le destin a voulu que ce soit moi. Qu'y puis-je ? Dans cette ville de garnison où je faisais mon service militaire, un jour j'ai rencontré Gisèle. Tu aurais pu aussi bien, toi, rencontrer un homme pour lequel tu m'aurais oublié.

Elle corrigea durement :

— Oui, seulement, je ne l'ai pas fait.

— Sans doute es-tu plus droite et meilleure que moi.

Elle ne parut pas l'entendre, et rêva doucement :

— Des nuits entières, nous restions sur la plage. Ta mère ne savait jamais à quelle heure nous rentrions ; on se déchaussait quand on passait devant sa chambre. Il faisait si bon sous le regard des étoiles ; il faisait si doux dans le lit profond des dunes ! Nous nous serrions l'un contre l'autre ; je mettais ma tête sur ta poitrine et j'écoutais battre ton coeur. Tu me prenais dans tes bras ; et l'on s'embrassait... mon Dieu, comme l'on s'embrassait ! A en perdre le souffle. Mais j'étais ta fiancée ; et nous n'avons été que des amants enfants.

Il dit gravement :

— Cela a mieux valu.

Elle secoua doucement sa tête brune.

— Je ne le pense pas. Le don total qu'une femme fait à un homme enchaîne souvent cet homme.

— Par devoir ?... ou par instinct ?... Crois-tu que ce soit enviable et beau ?

— Ah ! je ne sais plus... je ne sais pas. Ma raison n'a que faire dans tout ce drame. Ma raison ne souffre pas. Seul, mon coeur est déchiré du regret de te perdre. L'amour est un maître cruel, et, sans nul doute, le mal le plus affreux que Dieu ait réservé aux femmes en punition du péché que commit Eve.

Max ne put s'empêcher de rire :

— Oh ! si nous nous mettons à philosopher, jusqu'où descendrons-nous, Seigneur ! Viens, Françoise ; il est horriblement tard ; et, si peu soucieuse que soit ma mère de nos randonnées, elle doit se demander avec inquiétude si nous ne nous sommes pas noyés.

Françoise revit en un éclair sa marche vers l'océan, Bijou s'enfonçant peu à peu dans les vagues, et elle eut un cri :

— Pourquoi m'as-tu arrêtée tout-à-l'heure ?

Il répondit avec douceur :

— Parce que je t'aime. Peut-être pas tout à fait comme tu le désires, mais très sincèrement et très profondément, Françoise.

Et, avec sollicitude, il l'aida à se mettre en selle.

II

MADAME Merval se leva. Une fois de plus, elle marcha de long en large dans la pièce, visiblement énervée. Puis elle alla vers la pendule, constata qu'elle marquait la même heure que sa montre-bracelet, et dans le silence de la pièce, elle dit tout haut :

— C'est inconcevable !

Son mécontentement se changeait en inquiétude.

Que pouvaient faire Françoise et Max, si tard, sur la plage ? Son imagination fit surgir devant elle de possibles catastrophes.

— La marée les aura surpris. A moins que...

Sa bouche se refuse à préciser sa pensée. Une pensée trop laide d'ailleurs pour pouvoir être exprimée. Max et Françoise, élevés en frère et soeur, ne pouvaient pas être amoureux l'un de l'autre. Non, en vérité, c'était impossible ; l'idée seule en était ridicule.

— Ridicule ? soupira Jane Merval. Peut-être, après tout, pas tant que ça. Car, soudain, la mère de Max se rappelait avoir surpris certains regards, certains frôlements de mains, dont on n'eût pu affirmer qu'ils étaient purement fraternels. Mais cela datait de loin déjà ; et, dans tous les cas, c'était avant qu'il y eut Gisèle. Supposer qu'entre Max et Françoise il put y avoir un sentiment équivoque, une intrigue plus ou moins poussée, c'était faire injure à l'honnêteté foncière du jeune homme. Mais il était temps de mettre un terme à des fiançailles, déjà trop longues, et de couper court aux illusions qui habitaient peut-être l'esprit de Françoise, en faisant célébrer au plus tôt un mariage qui, pour de multiples raisons, comblait les voeux des deux familles.

Jane était si absorbée dans ses pensées qu'elle n'entendit pas la porte s'ouvrir, livrant passage à son frère.

— Décidément, jeta-t-elle avec un peu d'ironie, c'est le jour des sorties nocturnes.

— Qui vises-tu, par dessus ma personne ? interrogea Etienne Berger.

— Max et Françoise. Où sont-ils ?

— Si tu me le disais...

— Mais il est près de onze heures, c'est pourquoi je m'inquiète. Nous ne sommes pas en pleine saison ; Soulac est encore à peu près désert ; les grands cafés, les salons de thé ne sont pas ouverts ; où donc ces enfants ont-ils bien pu se rendre ?

— Oh ! tu sais, à cheval, on va quand même un peu loin.

— A cheval ! fit-elle, vraiment stupéfaite ; à cheval ! en pleine nuit ! tu divagues, mon pauvre Etienne.

Il dit, d'un ton placide :

— Permets-moi de te faire remarquer que l'écurie est vide ; j'ai vu la porte grande ouverte, au moment même où je rentrais.

Madame Merval haussa les épaules :

— Encore une fantaisie de Françoise, j'en jurerais ; une fantaisie que Max n'a pas eu le bon sens de repousser.

— Ils ont dû aller vers l'Amélie, suggéra Etienne Berger. Par la plage, au clair de lune, c'est une promenade agréable.. et poétique à souhait. Une vraie promenade d'amoureux.

— Max et Françoise ne sont pas amoureux, se hâta de protester Jane. Du moins, pas l'un de l'autre.

— En es-tu bien sûre ?

Jane regarda son frère avec une sorte de stupeur.

— Comment ! si j'en suis bien sûre ? as-tu perdu l'esprit ? Max est fiancé à Gisèle, me semble-t-il.

— Il ne s'agit pas de Max. Mais de Françoise. Es-tu à ce point devenue sa mère, que, comme toutes les mères, tu sois aveugle devant la vérité ?

— Quelle vérité ?

Etienne ne répondit pas directement, mais il dit :

— Françoise et Max se sont aimés, quand ils n'étaient encore qu'au stage de l'adolescence. Chez Max, c'est fini. Chez Françoise, ça continue.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Madame Merval s'était brusquement retournée et faisait face à son frère.

— Une histoire comme tant d'autres, soupira le vieux monsieur. Un roman qui finit mal ; et qui eût pu être si beau cependant !

— Beau ? tu aurais appelé « beau » un mariage entre Max et Françoise ? reprocha d'un ton sec Jane Merval.

— Mais oui. Il eût été beau, puisqu'il était l'Amour !

— Tu divagues. Et ce mot « amour » prend, sur tes lèvres, un drôle de sens. Célibataire endurci, c'est bien à toi qu'il convient de le célébrer !

Etienne dit gravement :

— T'es-tu jamais demandé pourquoi, en définitive, je ne m'étais point marié ?

— J'ai pensé, comme tout le monde autour de toi, que tu avais préféré ta liberté à une vie remplie de soucis, et de responsabilités.

— Non, fit-il en secouant la tête. Il y a eu une autre raison à cela.

— Laquelle ?

— Mais... justement, l'amour.

— Je ne comprends pas.

— J'ai aimé, reprit-il. On m'a aimé. Puis un autre est venu ; le coeur fragile de celle que j'avais élue, tel un papillon, s'est posé ailleurs. Et voilà. Ayant perdu la foi dans la tendresse et les promesses féminines, je me suis réfugié dans le célibat.

Jane murmura :

— Mon pauvre Etienne !

Et tout aussitôt, la curiosité la poussant, elle demanda :

— Qui était donc cette jeune fille ? car je suppose qu'il s'agissait d'une jeune fille, dont tu t'étais ainsi épris ?

Il répondit simplement :

— La mère de Françoise.

Il ajouta, avec une soudaine ardeur :

— C'est pour cela que j'ai souhaité le bonheur de cette petite.

Jane haussa les épaules.

— Et qui te dit que Max le lui eût donné, ce bonheur ?

— Evidemment, rien ne le prouve. Mais elle l'aime. Et j'eus voulu lui éviter une déception, une souffrance, semblable à celle que j'ai moi-même éprouvée.

Madame Merval répliqua sèchement :

— Il ne faut pas m'en demander plus que je n'en puis faire. J'ai conscience d'avoir accompli envers Françoise, tout mon devoir. Quand j'ai pris cette petite orpheline par la main et lui ai ouvert mon foyer, j'ai accepté d'être pour elle une Mère ; comme je l'étais pour Max. Je lui ai tout donné : le pain quotidien, l'instruction, le nécessaire et même le superflu. J'ai pour elle une très grande et très profonde affection. Mais elle a une nature difficile, une volonté de fer, et, cela va peut-être t'étonner, très peu de sensibilité. Max, à une certaine époque, et avec l'inexpérience de l'extrême jeunesse, a peut-être été troublé par sa beauté. Car elle est très belle. Et je pense que c'est le désir, beaucoup plus que l'amour, qu'elle doit susciter. Mais il n'eût pas été heureux avec elle ; et, en aucun cas, je n'eusse approuvé ce mariage.

— Françoise est sans fortune, jeta ironiquement Etienne Berger. Et tu souhaitais ta belle-fille riche, naturellement ?

— Naturellement, approuva Madame Merval. Je suis dans mon rôle, et personne ne peut me le reprocher.

— Oh ! fit-il avec un geste laissé, je ne te reproche rien.

— D'ailleurs, reprit Jane en s'animant, tu dois convenir que je suis pour rien dans le brusque changement qui s'est opéré dans le coeur de Max ; si, du moins, comme tu le crois, il a été un tant soit peu épris de Françoise, ce n'est pas moi qui ai suscité Gisèle et l'ai placée sur le chemin de mon fils ?

— Tu as raison, reconnut le vieillard, avec lassitude.

Et le silence tomba entre eux.

III

« FRANÇOISE, reste, j'ai à te parler... » Il était trois heures de l'après-midi ; la jeune fille s'apprêtait à sortir ; l'injonction péremptoire de Madame Merval la cloua sur place ; résolument elle lui fit face et demanda d'un ton sec :

— Qu'avez-vous à me dire ?

— Assieds-toi. Te voilà toute pâle, et nettement sur la défensive. Pourquoi. ? J'ai remplacé ta mère, autant du moins que je l'ai pu, j'ai tâché d'être

pour toi bonne et juste. Je t'aime bien, Françoise.

— Je sais : je vous dois tout.

Elle avait parlé durement, et elle s'animait à mesure que des mots lui montaient aux lèvres.

— Du moins, cela ne durera plus longtemps. Je vais enfin cesser d'être à votre charge.

Jane rectifia avec douceur :

— Tu ne m'as jamais été à charge ; ce que j'ai fait pour toi, même si j'avais été pauvre, je l'eusse fait. On ne compte pas avec ceux que l'on aime. Ma fortune me permettait d'être généreuse...

— Et vous l'avez été, coupa la jeune fille. Ai-je besoin de vous dire que ma reconnaissance vous est acquise ?

— Ta reconnaissance ! railla Madame Merval.

— Et aussi mon affection.

Jane regarda longuement le beau visage qui lui faisait face, et elle dit :

— Comme tu es froide ! et peu sensible ! Ta mère était la tendresse même. Ah, tu lui ressembles bien peu !

— Je n'y puis rien, mais je m'en excuse.

Madame Merval haussa les épaules d'un geste qui paraissait rejeter bien loin des pensées importunes et elle dit :

— Laissons cela, et venons-en au fait pour lequel je t'ai demandé de m'accorder quelques instants d'entretien.

Et sans transition :

— Françoise, que dirais-tu d'un voyage ?

— Un voyage ? fit la jeune fille interdite. Un voyage en cette époque de l'année ?

— Le printemps n'est-il pas le plus beau moment pour visiter l'Italie, par exemple. Oui, l'Italie. Ça ne te tenterait pas d'allller voir Rome, Naples, Venise ?

— Non.

La réponse était tombée, nette et brutale. Si décidée qu'elle fût à la patience et à la douceur, le ton de Madame Merval s'éleva quand elle dit :

— Peux-tu me donner les raisons de ton refus ?

— Pourquoi pas ? Je me plais beaucoup en France ; particulièrement à Bordeaux...

— Et encore plus à, Soulac, ironisa Jane.

— Et encore plus à Soulac ; c'est vai. Alors, qu'irais-je chercher ailleurs ?

— Des distractions ; et... peut-être l'oubli.

Les grands yeux de Françoise, ces yeux verts aux reflets d'émeraude, s'allumèrent d'une brusque flamme.

— Et s'il ne me plaît pas d'oublier ? jeta-t-elle, bravant la femme en noir, qui, derrière ses lunettes d'écaille, l'observait.

— Libre à toi, évidemment. Mais mon devoir est de te dire que tu t'engages sur une route où tu ne trouveras que la douleur ; et peut-être les dangers.

— Des dangers ? pour moi ou pour les autres ?

— Pour tout le monde, hélas ! et peut-être pour celui que tu crois aimer.

— J'en accepte les risques.

— Prends garde, Françoise.

— A quoi ? ou à qui ?

Madame Merval passa une main sur son front avec lassitude.

— Ah ! dit-elle, tu es bien toujours la même ! indomptable, pénible en un mot. Quand tu étais enfant, alors que Max, un garçon pourtant, était si facile à élever, avec toi, je devais toujours lutter. Et nous voilà, dressées en face l'une de l'autre, comme deux ennemies.

— Ennemies ? ne le sommes-nous pas ?

— Françoise ! comme tu me parles ! est-ce possible que nous en arrivions là !

— A qui la faute ?

— Pas à moi, je te le jure. Sans doute, si Max avait manifesté la volonté de t'épouser, aurais-je tout fait pour combattre cette volonté ; mais tu sais bien que si elle avait été irréductible je me serais inclinée.

— Je n'en suis pas très sûre.

— Qu'aurais-je pu faire d'autre ?... Crois-tu que mon désir le plus cher ne soit pas le bonheur de mon fils ? Mais ce bonheur, Françoise, ce n'est pas toi qui peux le lui donner.

— Evidemment, je suis pauvre !

— Ne me prête pas des sentiments mesquins.

— Gisèle est riche, elle !

— Ce n'est pas cela que j'apprécie surtout. Elle a des qualités que te font totalement défaut.

— Lesquelles, par exemple ?

— La douceur, la soumission, la tendresse.

— Elle sera une de ces femmes esclaves, comme notre génération n'en connaît plus guère.

— Et c'est dommage. La race des Amazones n'a rien à faire dans le simple bonheur conjugal. Tu es intelligente et belle, Françoise ; mais pour rendre heureux l'homme qu'on aime, il n'est point nécessaire d'avoir du génie, et encore moins de postuler pour des concours de beauté. Max s'en est rendu compte à temps. Dieu soit loué. La jeune fille qu'il s'apprête à épouser n'est fort heureusement point dépourvue de qualités physiques, et, quand au moral, je ne pourrais désirer mieux.

— Alors, une fois encore, Dieu soit loué ! ironisa la jeune fille.

— Cesse de persifler, et revenons-en à ma proposition.

— Votre voyage autour du monde ?

— Un peu plus court, si tu veux bien. Je tiens à ce que tu assistes au mariage de Max.

— En raison du « qu'en dira-t-on » ?

— Parfaitement, je veux qu'on te voie, souriante, tout à fait à l'aise dans ton rôle de demoiselle d'honneur, et non dans celui d'une « laissée pour compte ». J'ai le devoir de sauvegarder ta dignité et ton orgueil.

— Dois-je vous en remercier ? jeta-t-elle, hautaine.

— A ton aise. Ceci n'a aucune importance ; mon projet en a beaucoup plus. Mettons les choses au point. Gisèle arrive ce soir. Demain, nous fêterons les fiançailles officielles ; nous séjournerons à Soulac, encore quelques jours. Puis, Gisèle reviendra chez elle.

— En Tarn-et-Garonne ?

— Au Château de Ravaille, chez sa grand-mère. Max, sans nul doute, y fera de fréquentes visites, mais ne pourra pas, décemment, s'y installer jusqu'à la date du mariage.

— Et vous voudriez qu'à Bordeaux, dans votre appartement, je fasse table nette, afin qu'il ne m'y retrouvât pas ?

Contrairement à ce qu'elle avait pensé, Madame Merval n'éleva aucune protestation. Au contraire, elle dit avec une grande franchise :

— Exactement.

Et elle reprit, après quelques secondes de silence :

— Une longue expérience de la vie m'a appris la faiblesse de la nature humaine, et que, dans cette lutte éternelle entre l'homme et la femme, c'est rarement l'homme qui est le vainqueur. Tu as été pour Max le premier trouble du coeur et le premier éveil des sens. Je ne veux rien savoir de cette amitié amoureuse que vous avez cultivée, un certain temps, et qui a subi le sort destiné aux sentiments éprouvés dans l'extrême jeunesse. Max a quitté Bordeaux ; il a vécu en contact avec des garçons de son âge, et, bien que Montauban n'offre guère de ressources d'un certain genre, j'imagine qu'il y aura connu de ces passagères aventures, bien

Les Astres vous révèlent

par YVAN CHASTAGNES

Prévisions astrologiques générales pour la quinzaine du 24 juin au 8 juillet 1961 pour vous qui êtes nés sous le signe :

DU BELIER (21 mars - 20 avril)



Vous aurez besoin de faire des efforts constants, peut-être pénibles, car les difficultés seront assez nombreuses. Vous aurez autant besoin de patience et de persévérance que de force.

DU TAUREAU (21 avril - 20 mai)



Pour être tout à fait vous-même en ce moment, il faut vous entourer d'une ambiance calme et artistique, ce sera le meilleur moyen de trouver votre équilibre et votre paix intérieure.

DES GEMEAUX (21 mai - 21 juin)



Votre force nerveuse est le meilleur atout de votre santé en ce moment et comme elle est soutenue par un grand courage moral, vous n'avez pas grand'chose à craindre.

DU CANCER (22 juin - 23 juillet)



Dans le domaine du coeur, les influences du moment pourraient vous incliner à vous passionner pour l'inconnu et vous pourriez être prêt à tout pour connaître ce que vous n'avez pu encore atteindre.

DU LION (24 juillet - 23 août)



Vous n'avez pas trop de soucis à vous faire car vous êtes capable de tirer parti de tout, des gens et des événements. Mais n'abandonnez pas pour autant votre esprit réaliste.

DE LA VIERGE (24 août - 23 septembre)



Des soucis familiaux peuvent être la cause de difficultés capables d'avoir des répercussions sur votre situation et dans vos affaires. Evitez les crises ouvertes, laissez agir le temps.

DE LA BALANCE (24 septembre - 22 octobre)



Il se peut que vous soyez victime d'un amour tyrannique, et il y a de grandes chances pour que votre vie affective soit traversée par des nuages. Méfiez-vous des 27 et 30.

DU SCORPION (23 octobre - 22 novembre)



Il vous arrive peut-être en ce moment de regretter de vous être orienté dans une voie différente de celle que vous souhaitiez. Chassez tout cela de votre esprit. De beaux jours pointent à l'horizon.

DU SAGITTAIRE (23 novembre - 21 décembre)



Votre gestion financière pourrait laisser à désirer, ce qui provoquerait des conflits d'intérêt. Vous risquez d'être entraîné à des dépenses à cause de décisions trop hâtives.

DU CAPRICORNE (22 décembre - 20 janvier)



Méfiez-vous des enthousiasmes exagérés qui seraient de courte durée. Il est possible qu'un besoin de plaire vous incite à obtenir des succès amoureux. Vous en souffririez le premier.

DU VERSEAU (21 janvier - 19 février)



Votre vie sociale et professionnelle est influencée par des événements extérieurs. L'essentiel pour vous est de rechercher la meilleure position de repli en cas de difficultés sérieuses.

DES POISSONS (20 février - 20 mars)



Vous éprouverez durant cette quinzaine un besoin intense de solitude et de méditation. Vos conceptions risquent d'être trop utopiques et irréalisables. Evitez les combinaisons.

difficile à éviter. Tout cela l'a marqué. Tout cela a terni le souvenir qu'il gardait de toi. La vision de Gisèle a fait le reste. N'accuse que la vie, ma pauvre fille. On t'a aimée ; on ne t'aime plus... c'est l'éternelle histoire. Elle n'est pas très belle ; mais elle ne comporte rien qui soit irréductible. Plus tard, tu rencontreras l'homme qui fixera ton destin.

— Et c'est pourquoi vous voulez me l'envoyer découvrir, sur les routes du monde ?

— Pourquoi pas ?

IV

Madame de Bréveil regarda Gisèle, et, sûre pourtant de la réponse, elle demanda :

— Contente, ma petite fille ?

— Contente ? oh ! grand-mère, ce n'est pas assez dire ! je suis heureuse !... heureuse !...

La vieille dame sourit :

— J'avais à peu près le même état d'âme que toi quand je me suis fiancée à ton grand-père. Dieu me pardonne, j'en étais éprise au point d'en perdre la tête .

— Et... il ne vous a pas déçue ?

— Le cher homme ! comment l'aurait-il pu ? il était la bonté, la droiture même. Jamais il ne m'a causé la moindre peine, et fait, j'en jurerais, la plus petite infidélité.

Elle ajouta, soucieuse d'être juste :

— Il est vrai de dire qu'à Ravaille il n'en a pas eu souvent l'occasion.

— Mais vous sortiez ? vous alliez en ville ?

— A Touolouse ; deux fois l'an. A Montauban, sans doute un peu plus. Mais nous nous déplacions toujours ensemble. Ce qui fait que, l'aurait-il voulu...

— Je suis certaine qu'il ne l'a jamais voulu ! coupa Gisèle, véhémente.

— Moi aussi, approuva Germaine de Bréveil.

— Ce sera tout pareil pour Max, prophétisa Gisèle.

— Je ne sais ce que j'ai fait au Seigneur pour qu'il me comble de ses bontés. Car, enfin, tu aurais pu porter ton choix sur un garçon qui t'eût entraînée je ne sais où... dans un autre continent peut-être, comme ton père. Au lieu de cela, je te garde. Je te garde dans la maison. Avec ton Max. Une fille et un fils. Vraiment, c'est si beau que j'ai peine à y croire.

— Moi aussi, approuva Gisèle, j'aurais eu beaucoup de peine si j'avais dû vous quitter... quitter mon pays... ma maison...

Madame de Bréveil jeta avec malice :

— Mais tu l'aurais fait tout de même ?

— Je... je crois que oui...

— Bien sûr, mon petit, bien sûr. Tu n'es pas de celles qui résistent à l'appel de l'amour.

Gisèle ferma les yeux, et, les mains jointes sur ses genoux, rêve tout haut :

— Je ne sais pas comment cela s'est fait. Le jour où, pour la première fois, j'ai rencontré Max, c'était un jour qui avait commencé comme les autres. Pouvais-je prévoir que lorsqu'il s'achèverait, tout aurait changé dans mon coeur ?

— Ah, évidemment. Si tu n'étais pas allée à Montauban au mariage de ton amie Claude...

— Et si le fiancé de Claude n'avait pas eu un ami qui s'appelait Max. Et si... et si...

Elles se mirent à rire toutes deux.

Puis, Madame de Bréveil jeta un coup d'oeil à la pendule et s'écria :

— Gisèle ! où avons-nous la tête toutes deux ? nous bavardons, nous bavardons, et l'heure passe. Tu as juste le temps de te préparer pour partir.

— Mais je suis prête, grand-mère !

— Prête ? dans cette petite robe de quatre sous ?

— Oh ! pour voyager, c'est bien suffisant.

— Tu as pris de jolies toilettes tout de même ?

Gisèle sourit :

— Soyez tranquille, je serai très élégante.

— Tu vas trouver à Soulac, dans la villa de Madame Merval, sa fille adoptive Françoise, qui, m'a-t-on dit, est très belle ; et aussi des amies à elle. Combien je regrette de ne pouvoir t'accompagner ! soupira la vieille dame.

— En voiture ? est-ce vraiment impossible ?

— Bien sûr. Comment veux-tu que je puisse étendre cette maudite jambe, ainsi plâtrée ? ah ! j'avais bien besoin de tomber dans l'escalier à un moment pareil.

— Vous serez guérie pour notre mariage, sans cela nous le tarderions, assura gravement Gisèle.

— Tu es gentille. Embrasse-moi.

— Oh ! Grand-mère..

Le clair visage se pencha, et des lèvres fraîches caressèrent la joue ridée.

— Va vite maintenant achever tes préparatifs. J'entends le brave Justin qui sort la voiture...

V

La vaste salle à manger de la villa Neptune s'éclairait par de larges baies vitrées donnant sur la plage. Lorsque les invités de Madame Merval s'assirent devant la grande table sur laquelle scintillait le reflet des lustres, ils eurent un des plus beaux spectacles qu'il peut être donné à l'homme de contempler.

Dans le ciel, maintenant assombri, la lune n'allait pas tarder à surgir ; une solennelle douceur enveloppait l'atmosphère ; les feux du soleil, peu à peu décroissants, avaient disparu au sein de la mer ; il n'en restait plus, au loin, sur la crête des vagues, qu'une traînée rouge, semblable à une écharpe, dédaigneusement, abandonnée. Seule, parmi toute cette jeunesse, Anne Tardy regardait. L'admiration la rendait muette, et il fallut une interrogation directe de Françoise pour qu'elle reprenne le sens des réalités.

— Excuse-moi, dit-elle gentiment ; tant de beauté m'étourdit, au point de ne plus rien entendre que cette chanson lointaine qui monte jusqu'ici.

— Manque d'habitude, sans doute. Au bout d'un certain temps, on y est tellement fait qu'on ne l'entend plus.

— Peut-être.

Françoise faisait face à Anne. Par dessus la table, elle inclina un peu le buste, et demanda :

— Est-ce vrai ce que m'a dit ton frère ?

— Lequel ?

— Jacques.

La jeune fille sourit.

— S'il t'a parlé de mon départ pour l'Angleterre, je n'ai aucune raison de le démentir. Oui, je dois me rendre à Londres, peut-être au début du mois prochain.

— En pleines vacances ?

Anne se mit à rire :

— Oh ! il n'y a plus de vacances pour moi ! Il y a longtemps que je ne suis plus écolière. Néanmoins, mon départ peut être retardé.

Et elle ajouta, interrogeant à son tour :

— Mais, toi-même, tu vas changer totalement ta vie ?

— Toujours grâce à Jacques. Je ne prends mes fonctions qu'en septembre.

— Es-tu contente ?

Le beau visage se durcit.

— Si je te disais : oui, tu ne me croirais pas.

— Mais si.

— Vraiment ? tu estimes sans doute que le travail est une joie ?

— En un sens, oui.

— Inutile alors de continuer cette conversation ; nous ne nous comprendrions pas.

Le coeur tendre et si facilement pitoyable d'Anne s'inquiétat : ah ! elle savait si bien comme il est cruel de renoncer à un rêve ! Enfant, puis fillette, et même adolescente, n'avait-elle pas été éprise, elle aussi, de ce Max, si beau, si charmeur, qui, à la vérité, n'avait qu'à paraître dans un cercle d'amis pour que tous les regards féminins convergent vers lui ? Mais, alors, il semblait n'avoir d'yeux que pour Françoise. Tous et toutes escomptaient leur futur mariage. Comme on se trompe, songeait Anne. Il a suffi que sur sa route passe une autre jeune fille pour que disparaisse dans le coeur de Max tout ce qui avait pu le lier à Françoise. Ainsi va la vie ; et ainsi en est-il des fragiles sentiments humains. Anne avait accepté l'inévitable, et personne n'en avait voulu à Max de son nouveau choix.

Quant à Gisèle, comment eût-il été possible de lui en vouloir ? Elle était la grâce, la pureté même, jamais rien de vil n'avait dû effleurer son âme, et le mal, pour elle, ne devait être qu'une abstraction.

Le repas s'achevait et on passa au salon, où Madame Merval avait fait servir le champagne. Et, tandis que l'on buvait au bonheur des deux fiancés, il y eut un incident, qui passa inaperçu, ou tout au moins n'eut aucun sens pour la plupart des convives, mais qui bouleversa Anne. Au moment où Gisèle, souriante, approchait sa coupe de celle de Françoise, cette dernière eut un geste maladroit. Le fragile verre lui échappa et vint se briser sur le parquet.

— Quelle maladroite je fais ! s'écria-t-elle.

Et elle se mit à rire, mais pour les oreilles averties d'Anne, ce rire sonnait faux. On apporta une autre coupe ; elle la refusa.

— Non merci, je n'ai vraiment aucun goût pour le champagne ce soir.

Quelqu'un mit le tourne-disque en marche et proposa de danser ; la coupe malencontreusement brisée fut oubliée, et la gaîté régna de nouveau dans la pièce.

L'oncle Etienne, très en verve, déclara qu'il allait ouvrir le bal avec sa soeur ; ce à quoi Jane Merval se prêta de bonne grâce, et un harmonieux tango préluda la soirée. Seul, parmi les invités, l'Abbé Daniel avait discrètement disparu.

Aux amis intimes, réunis autour de sa table, Madame Merval avait désiré joindre, pour la soirée, des jeunes gens et des jeunes filles de Soulac, camarades de Max et de Françoise, aussi, vers onze heures, l'ambiance était-elle particulièrement animée.

L'oncle Etienne s'était retiré dans l'embrasure d'une fenêtre, pour ne point gêner les danseurs. C'est là que Paule Tardy vint le rejoindre.

— Ma chère amie, dit le vieux garçon, il y a vraiment ici, ce soir, un parterre de rois. Je ne parle bien entendu que de la jeunesse féminine. Toutes plus belles les unes que les autres ! toutes habillées avec un goût !..

— Si vous étiez « Paris » ? demanda malicieusement Madame Tardy.

— Ah ! je serais fort embarrassé !

Paule hocha la tête en signe de protestation.

— Vous n'êtes pas sincère. Votre choix est fait, j'en suis sûre.

— Comment le savez-vous ?

— D'abord, parce que je n'ignore pas le sentiment quasi-paternel que vous portez à la fille de la seule femme que vous ayez vraiment aimée...

— Paule !

— Ne me dites pas que je suis indiscrète. Nous sommes de trop vieux et de trop bons amis pour que la franchise nous soit défendue. Vous avez souhaité épouser cette malheureuse Yvonne, et sans doute eût-il mieux valu que ce fût vous qu'elle eût choisi.

— Ah ! soupira le vieil homme, Roger Kermorel était si beau !

— Une beauté qu'il a transmise à sa fille. Car c'est à lui qu'elle ressemble.

— Oui. Et moralement aussi, j'en ai peur.

Paule Tardy sursauta.

— Peur ? Pourquoi ?

— Parce que Françoise, — que nous servirait de ne pas être sincères quand nous pensons à elle ? — Françoise, dis-je, n'est pas de celles qui oublient et encore moins qui pardonnent.

— Il y a des choses contre lesquelles pourtant il est vain de se rebeller. Max l'aimait ; il ne l'aime plus ; il en aime une autre. Toutes ses révoltes, et même sa haine, ne changeront rien à cela.

— Sans doute, sans doute ; mais allez donc demander à une femme, blessée dans son coeur et dans son orgueil, d'être logique et raisonnable.

Il ajouta avec un soupir :

— Je crois que ma soeur a sagement agi en l'éloignant pendant cette période des fiançailles. Le voyage, l'attrait d'un pays nouveau, le changement de décor, et aussi de son entourage, auront, je n'en doute pas, un effet salutaire sur les pensées et le comportement de Françoise. Elle nous reviendra calmée, et qui sait ! les Italiens sont beaux, n'est-ce pas ? peut-être trouvera-t-elle là-bas le Prince Charmant ?

— Sinon, elle ira travailler à Paris ?

— C'est du moins ce qu'a décidé ma soeur. Et, là, je ne la suis plus.

— Pourquoi ?

L'oncle Etienne eut un nouveau soupir.

— Si elle avait été sa vraie fille, et non une orpheline pauvre adoptée par charité, croyez-vous qu'elle s'en serait séparée, alors qu'elle est toute meurtrie par le mal qui vient de lui être fait ?

— Peut-être pas, concéda Paule.

Et elle se tut, parce que, dans un tourbillon de valse, Françoise, justement, passait près d'eux. Françoise que Max faisait danser. La petite main nue se posait sur l'épaule du jeune homme ; les doigts se crispaient sur le drap fin du veston ; le beau visage, sous l'envol des cheveux dorés, se tendait, semblait s'offrir au visage impassible qui, indifférent, semblait ignorer le trouble dont il était l'objet. L'orchestre se tut ; les couples se séparèrent. Max revint vers Gisèle que Jean Valentin ramenait à sa place. Françoise, elle, gagna la porte et sortit de la pièce.

— Excusez-moi, dit l'oncle Etienne à Madame Tardy, il fait une chaleur étouffante dans ce salon ; je vais prendre l'air.

Et, discrètement, il suivit Françoise.

Elle avait pris, au vestiaire, une écharpe de laine et, visiblement, elle s'en allait vers la plage. Etienne la vit qui passait devant le Grand Hôtel et se dirigeait du côté du Ponton. Là, elle s'accouda, quelques minutes, à la balustrade. Le grand oeil vert du Phare de Cordouan, celui du Phare de la Coubre éclairaient, par intermittence, toute la côte. Sur la droite, les lumières de Royan étincelaient. On entendait, mélancolique et monotone, l'appel lointain d'une sirène.

Françoise, s'éloignant du Ponton, descendit à la plage. Etienne voyait sa longue robe vert pâle, que le vent du large soulevait par instants ; un rayon de lune faisait scintiller le bijou qu'elle

portait au cou. Elle avait quitté ses petits souliers en lamé argent, et elle marchait pieds nus sur la grève. Inquiet, Etienne l'observait. Où allait-elle ainsi, toute seule avec son noir chagrin, avec sa rancune, avec, peut-être, ses mauvaises pensées ? Il eût voulu la consoler, lui raconter que lui aussi, jadis, il avait souffert comme elle, mais que pourtant il s'était dominé, repris, et qu'en fin de compte il avait normalement vécu. Il aurait voulu lui dire que tout ne meurt pas parce qu'un rêve d'amour se brise. Et il s'apprêtait à descendre à son tour, pour la rejoindre dans sa solitaire promenade, lorsqu'il vit, marchant en sens inverse, une robe noire que le vent aussi agitait. Il reconnut l'Abbé Daniel. Celui-ci, qui par son ministère avait renoncé aux plaisirs du monde, s'en était allé, le long de la plage, rêver, et peut-être prier. Françoise et Daniel continuaient à avancer, l'un vers l'autre. Alors, quand il vit qu'ils s'étaient enfin rejoints, Etienne, l'âme apaisée, revint vers la villa.

.....

— Comment, Françoise, s'étonnait le jeune prêtre, ta place à cette heure n'est pas sur cette plage, me semble-t-il.

Elle dit avec ironie :

— Et crois-tu qu'elle soit davantage dans la salle de bal ?

— Mais certainement.

— Désolée de te contredire ; je m'y suis trouvée si peu à mon aise que, tu le vois, j'ai fui.

Il posa sa main sur la jolie tête coiffée de soleil, et il interrogea avec douceur :

— Qu'est-ce qui ne va pas, Françoise ?

— Comme si tu ne le savais pas ! comme si tout le monde ne le savait pas ! fit-elle en haussant les épaules.

— Sans doute ne suis-je pas « tout le monde », car, en vérité, j'ignore ce à quoi tu fais allusion.

— As-tu oublié que Max et moi, quand nous avions vingt ans, nous nous considérions comme fiancés ?

— Comment aurais-je pu l'oublier !

Il étouffa un soupir, si léger, si discret, que la brise du soir l'emporta. Ainsi Françoise n'en perçut-elle nul écho. Et elle reprit :

— Mon coeur n'a pas changé. Je ne suis point de celles qui se reprennent.

— Les hommes sont peut-être plus accessibles aux tentations nouvelles ; de ce que Max n'a pas su cultiver le souvenir, il ne s'ensuit pas que tu doives ressasser contre lui des rancunes et, contre Gisèle, je ne sais quelles ténébreuses pensées. Où en serions-nous, mon Dieu, si nous cédions au désir de vengeance dont notre misérable nature humaine en ses heures mauvaises est envahie ?

« Apaise-toi, Françoise ; élève ton âme au-dessus de toutes ces petitesses, de toutes ces laideurs.

— Tu me parles en prêtre, jeta-t-elle avec reproche ; alors que s'était à l'homme que je m'adressais. Ne peux-tu, ne fusse que quelques minutes, n'être que cela ? rien que cela ?

— Les deux sont indissolubles, ma pauvre Françoise. Mais crois-moi ; il n'y a point de morales différentes. Le devoir est simple, et il est « un ». Et ton devoir, c'est de ne plus voir en Max que le frère qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être, et en Gisèle, une petite soeur de plus.

— Je ne suis pas une sainte ; je ne suis qu'une femme.

— Et une femme.. très femme. Oui, je le sais.

L'Abbé Daniel avait relevé le front, et son regard se perdait dans l'infini du ciel.

— Tu ne me comprends pas... tu ne peux pas me comprendre, soupira la jeune fille.

— Crois-tu ?

Quelques secondes, il parut hésiter. Puis, sans doute pensa-t-il que certains mots, certaines confidences, jetés à autrui, contiennent dans leur mystérieux langage un sûr pouvoir, car il dit :

— La souffrance, la déception, l'humiliation, tu n'es pas la seule à en avoir le monopole, Françoise. D'autres, avant toi, ont aimé, rêvé, désiré le magnifique bonheur humain. Mais ce bonheur, qu'ils croyaient conquérir un jour, ils ont réalisé qu'il n'était qu'une ombre... une ombre chère qui s'en allait vers d'autres bras.

— Daniel, balbutia-t-elle, comme tu me parles !...

— Je ne pensais pas me faire prêtre, reprit-il. Une femme... une jeune fille emplissait mon coeur et ma pensée. Je la connaissais depuis toujours ; il me semblait que je ne lui étais pas indifférent, parce que, quand on se promenait, elle marchait plus volontiers à mes côtés ; parce qu'elle me prenait pour confident de ses projets puérils ; les yeux fermés sur la vérité, je ne voyais point qu'elle ne cherchait en moi que l'ami complaisant et le camarade attentif. Quand j'ai compris qu'elle en aimait un autre...

— Eh bien ? interrogea Françoise, tandis qu'il hésitait à poursuivre.

— Moi non plus, je n'étais pas un saint. J'ai réagi tout d'abord en homme ; avec tous les instincts mauvais de l'homme. Et puis j'ai eu honte. Honte de moi. J'ai réagi. Et j'ai pu, sans jalousie et sans haine, assister en témoin presque quotidien à un bonheur dont j'étais exclus.

— Daniel... cette jeune fille ?... elle s'appelait ?...

Il répondit doucement :

— Elle s'appelait : « L'Impossible ».

— Et... tu n'y penses plus ?

— Bien sûr que si. J'y pense, pour prier pour elle.

— Mais elle ne le sait pas ?

— Qu'a-t-elle besoin de savoir ?... C'est un secret entre Dieu et moi.

— Et c'est pour cela... pour cet amour méconnu, que, renonçant à toutes les joies de ce monde, tu as revêtu cette humble robe noire ?

— C'est pour cela. Car, immergeant du fond de ma douleur, j'ai su que tout ce qui venait de la créature était nécessairement voué à l'imperfection, à l'instabilité, à l'amertume, et qu'il n'y avait de solide, de durable et de consolant que l'amour du Créateur. Le seul qui ne trompe pas, qui ne déçoit pas.

— Allons ! jeta Françoise avec ironie, il ne me reste plus qu'à me jeter dans un cloître !

L'Abbé Daniel sourit.

— Tu n'es pas faite pour le cloître ; la vocation ne vient pas par raison ; elle vient d'un élan du coeur. Ton coeur, Françoise, n'a retrouvé ni la pureté, ni la paix. Ce n'est pas un don aussi misérable que tu dois faire au Seigneur.

Ils avaient beaucoup marché tout au long de la grève, et ils étaient fort loin de Soulac.

— Retournons, veux-tu ? le vent fraîchit et tu es à peine vêtue.

— J'ai aussi ma valise à faire, répondit la jeune fille.

Et devant l'air étonné de l'Abbé :

— C'est vrai, dit-elle, tu ne sais peut-être pas que je pars demain pour l'Italie ?

— Pour l'Italie ? et quoi y faire, mon Dieu ?

— Oublier.

VI

La dure côte achevait sa montée. Et tout aussitôt, le château apparut.

— Voici Ravaille, dit Max, montrant à sa mère l'édifice imposant qui se profilait sur le bleu du ciel.

— Ravaille ! répéta doucement Gisèle. Et sur ce nom sa bouche trembla. Une émotion lui serrait la gorge. Ravaille, où elle était née, où elle avait grandi, vécu sans interruption, une institutrice étant venue à domicile lui inculquer les notions de sciences indispensables à toute jeune fille du monde. Là, un certain soir, bien proche encore, au retour d'une journée de fête à Montauban, elle avait su que l'amour était entré dans son coeur. L'amour avait pris le visage, l'allure, la silhouette de ce beau et élégant garçon que son amie Claude venait de lui donner comme cavalier, pour la célébration de son mariage. Petite fille tendre et rêveuse, le cadre harmonieux de Ravaille l'avait tout naturellement rendue romanesque.

L'« Ariane » roulait sur le sable fin d'une allée que bordait une double rangée de rosiers du Bengale : rose d'un côté, rouge de l'autre. Jane était éblouie. Et quand Max, stoppant le moteur, s'arrêta devant la terrasse, elle eut l'impression que doit avoir un enfant qui vit en plein conte de fées. Mais le conte ne s'achevait pas. Il continuait au contraire. Dans l'encadrement de la large porte cochère, Germaine de Bréveil apparaissait. Sa jambe encore fragile l'obligeant à s'appuyer sur des cannes, elle avait tenu cependant à aller au devant de ses visiteurs. Et elle dit, s'adressant à Jane Merval :

— Soyez la bienvenue, Madame, dans notre vieille maison.

Elle se reprit aussitôt, afin que, dès le premier contact, ses dispositions fussent nettes :

— Dans la maison de Gisèle.

Marquant ainsi que, Ravaille était son bien propre, elle entendait en disposer, uniquement, pour sa petite-fille.

Madame Merval sentit la nuance, l'apprécia sans en rien montrer, et tandis que Germaine lui offrait son bras, elle la suivit à l'intérieur de la maison.

Elles entrèrent au salon. Belle et claire pièce donnant accès sur la terrasse par une croisée et deux portes-fenêtres. Mobilier bourgeois, style Empire, hautes glaces de Venise, boiseries sculptées, plafond à rosace. Tout y parlait du passé, du souvenir des générations précédentes. Tout y était vieille France et de bon goût.

Gisèle avait rejoint la petite bonne à l'office, et bientôt elles reparurent toutes deux, avec un plateau chargé de rafraîchissements.

— Je ne suis pas anglaise pour deux sous, s'excusa Madame de Bréveil, et le thé n'est pas mon fort. Cependant, si vous en désirez, mon horreur ne va pas jusqu'à priver mes invités...

— Mais, Grand-mère, protesta Gisèle, j'y ai pensé.

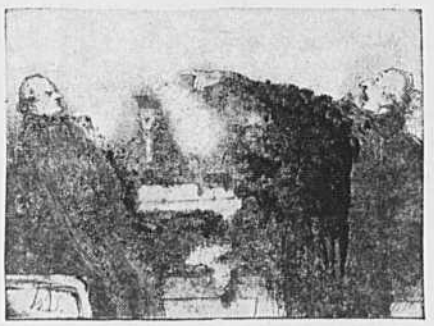
— Ah ! ah ! cette enfant connaît déjà vos goûts, dit la vieille dame en riant ; et elle vous gâte. Eh bien, c'est parfait ; vous ferez mentir les « on dit » qui prétendent que belle-mère et belle-fille s'entendent comme chien et chat !

— Certainement, Gisèle m'est déjà

COUPABLE ou NON COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.



Posséder et vendre des rondelles de métal, de même couleur et de mêmes dimensions que des pièces de monnaie, est-il un crime ?

Un individu est appréhendé et traduit en Correctionnelle sous l'inculpation d'avoir mis en circulation des pièces de métal ressemblant à la monnaie courante. A sa comparution, il a plaidé non-coupable.

Deux constatations militent contre lui. En perquisitionnant dans son domicile et dans son garage, on a trouvé 225,000 pièces de métal suspectes. Ces pièces ressemblent à certaines pièces de monnaie courante : mêmes dimensions et même couleur. Aucune frappe cependant : les deux faces sont lisses. Puis on possède la preuve que l'accusé a vendu de ces pièces de métal à quelques personnes. Aucun témoin cependant n'affirme en Cour qu'il a acheté les dites pièces de métal en croyant qu'il s'agissait de monnaie authentique ou encore avec l'intention ou l'espérance de les utiliser en qualité de monnaie authentique.

Sans même faire entendre de témoins à décharge, le procureur du prévenu requiert le rejet de la plainte et l'acquittement de son client. Posséder, et même vendre de telles rondelles de métal ne constitue pas un crime, quand on n'a pas prouvé d'intentions criminelles de la part du possesseur ou du vendeur, soumet le savant avocat. Bien plus, ajoute-t-il, nombreux sont les marchands, et des plus honnêtes, qui offrent semblable marchandise à leurs clients. Car de telles rondelles de métal ont diverses applications courantes, et nullement criminelles : on les utilise en électricité, par exemple, pour la construction de certains meubles, etc.

* * *

L'accusé est-il COUPABLE ou NON-COUPABLE d'avoir mis en circulation des pièces de métal ressemblant à de la monnaie courante ?

* * *

NON-COUPABLE ! a décidé le Président du Tribunal, dans un jugement rendu aux Sessions de la Paix, à Montréal, le 30 novembre 1960.

ROBERT MILLET, B.A.

très chère, et je veux croire que de son côté...

— Oh ! Madame, je vous aime de tout mon coeur.

Le joli visage avait rosi, plein d'une confusion charmante. Germaine remarqua, non sans ironie :

— Ne prenez pas cette déclaration pour une déclaration à votre usage personnel, chère Madame ; on a toujours tort de s'illusionner sur le comportement de ses semblables. Gisèle éprouve pour votre fils un tel amour qu'elle est prête à aimer tout ce qu'il aime ; à plus forte raison sa mère.

— J'avais compris, répliqua gaiement Jane Merval.

Elle buvait son thé, lentement, tout en jetant de temps à autre un rapide coup d'oeil sur le panorama déroulé devant elle, à travers les persiennes mi-closes.

Et elle ne disait plus rien, toute à la délectation de son breuvage préféré, et plus encore du contentement qui était dans son âme.

La petite bonne revint, enleva le plateau. Gisèle et Max, assis côte à côte sur le canapé de velours rouge, feuilletaient un vieil album de photographies.

— Il faut bien que Max fasse connaissance avec la famille, dit Gisèle en riant.

Ainsi, quelque peu isolés, ils commencèrent à tourner les pages, tandis que mère et grand-mère reprenaient leur conversation.

— Avez-vous fixé la date du mariage ? demandait Madame de Bréveil.

— Oui. Sauf contre-ordre de votre part, répondit Jane. La cérémonie ayant lieu à Bordeaux, il faut que vous soyez tout à fait remise pour vous y rendre.

— Je le serai. Encore une huitaine, et ce stupide accident ne sera plus qu'un souvenir.

— Alors, nous pensions que le 9 septembre...

— Va pour le 9 septembre.

Et Germaine ajouta :

— Vos invitations sont faites ? ou, tout au moins, arrêtées dans votre esprit ?

— Naturellement. Oh ! nous aurons un nombre tout à fait restreint. Je ne suis par partisante de ces mariages à grand tralala. Des amies intimes, les parents les plus proches ; cela suffit, me semble-t-il.

— Tout à fait d'accord, approuva Madame de Bréveil. De notre côté, nous aurons le jeune ménage de Montauban, cause première de l'union de nos enfants, puisque c'est à leur propre noce qu'ils se sont connus, et enfin mon fils et sa femme.

— J'en suis ravie. Gisèle m'avait fait craindre qu'ils ne puissent venir en France à l'époque convenue.

— En principe, le congé de mon fils ne devrait lui être octroyé que plus tard. Mais il s'est débrouillé pour en avancer la date. On ne marie pas sa fille tous les jours, conclut la vieille dame en riant.

— Max a beaucoup d'amis, reprit Jane, et Françoise aussi.

— Françoise ?

— Sa soeur. Enfin, sa soeur adoptive, si je puis dire. Alors, n'est-ce pas, nous devons en tenir compte et inviter toute cette jeunesse masculine et féminine qui gravite autour d'eux.

— C'est trop naturel.

— Le mariage sera béni par le meilleur camarade de mon fils : Daniel Tardy. Gisèle vous a parlé de lui, peut-être ?

— En effet. Ce jeune prêtre est vicaire à votre paroisse, je crois ?

— Justement. C'est pourquoi il a sollicité l'honneur et la joie d'officier en ce grand jour.

Une pensée soudaine ayant effleuré l'esprit de Germaine, elle demanda brusquement :

— Mais, à propos de... Françoise, comment se fait-il qu'elle ne vous ait point suivi ? Vous l'avez laissée à Bordeaux ? à Soulac ?

Jane sourit.

— Nullement. Françoise voyage. Oui. Figurez-vous qu'elle avait une envie folle de connaître l'Italie. Oh ! depuis longtemps. Alors, vous comprenez, au moment où mon fils nage en plein bonheur, j'ai voulu que ma fille soit heureuse elle aussi. D'une autre manière, bien sûr ; mais je vous certifie que Françoise l'apprécie. Elle est partie hier, et je pense que nous ne tarderons pas à recevoir des cartes postales de ce beau pays.

— Vous avez été très bonne pour cette enfant, dit Germaine avec gravité.

Et sur un geste de protestation de son interlocutrice :

— Mais si, mais si, Gisèle m'a mise au courant. Et Max aussi, la première fois qu'il est venu à Ravaille. C'est très bien ce que vous avez fait.

— Les parents de Françoise étaient mes meilleurs amis. Ils sont morts dans de tragiques circonstances. Elle était orpheline et sans fortune. Tout le monde eût fait à ma place ce que j'ai fait.

— Je n'en suis pas très sûre, dit Madame de Bréveil.

— Mais tout n'a qu'un temps, reprit Jane. Françoise l'a compris. De même que Max me quitte pour se marier et faire sa vie, elle, de son côté, va chercher une orientation à la sienne. A la fin de l'été, elle partira pour Paris, travailler dans le laboratoire du Docteur Brémont, dont vous avez peut-être entendu parler ?

— Oh ! se récria Germaine, les échos de la gloire ne parviennent pas jusqu'à Ravaille, et je vous assure que j'ignore presque tout du monde extérieur. J'ajoute que je ne regrette en rien cette ignorance, acheva-t-elle en riant.

Et, tournée vers Gisèle, elle dit, reprise par ses devoirs de maîtresse de maison :

— Madame Merval désire peut-être se reposer ; montre-lui donc sa chambre. Quant à vous, Max, vous connaissez le chemin qui mène à la vôtre ? Jusqu'à « la bague au doigt », c'est toujours la même, mon cher garçon !...

VII

Contrairement à ce qu'avait supposé Madame Merval, le voyage en Italie ne changea en rien la façon de voir et de sentir de Françoise. Pendant un mois, en fille obéissante, elle parcourut la péninsule. Et cela, avec un évident plaisir. Elle était trop intelligente, trop sensible à l'art sous quelque forme qu'il se présentât à elle, pour ne pas éprouver, en visitant Rome, Florence, Venise, une émotion et une joie sans cesse renouvelées. Enfin, sa vanité féminine eut tout lieu d'être satisfaite, car elle réalisa, à plusieurs reprises, combien les Italiens, d'ailleurs vite inflammables, appréciaient sa beauté. Elle n'eût pas été femme si elle y avait été insensible. Cependant, il lui tardait de rentrer. Le mois d'absence, imposé par Jane Merval, touchant à sa fin, elle mit un terme à sa randonnée sous le ciel latin, et reprit le chemin de la France. A Bordeaux, elle savait qu'elle ne trouverait personne. Pas davantage à Soulac.

Elle téléphona à Ravaille, et la grand-mère de Gisèle mit tant d'insistance à lui demander d'y rejoindre le reste de la famille, qu'elle accepta de bonne grâce. Où aurait-elle pu aller d'ailleurs ? Seule à la villa ? seule à l'appartement bordedais ? ce n'était pas une solution. Et puis, après une absence qui lui avait paru une éternité, elle avait le désir violent de revoir Max. Enfin, elle voulait connaître ce château où il allait vivre, cette terre que ses pas fouleraient désormais, tout ce décor, toute cette vie nouvelle qui allait le lui prendre à jamais. Il n'était pas jusqu'à Gisèle qu'elle n'eût hâte de revoir. Pour l'observer, la comprendre, la juger. Comme l'on juge l'ennemie. Pauvre petite Gisèle ! ce mot-là n'était pas fait pour elle. Son âme, incapable de réaliser le mal, se fût repliée sur elle-même, déchirée et meurtrie, si elle avait pu soupçonner le ressentiment dont elle était l'objet.

Françoise revenait donc d'Italie, toute remplie de haine et d'amour ; mais les deux êtres qui en étaient l'objet ne soupçonnaient rien de ce drame.

— Votre soeur arrive ! cria Gisèle, toute joyeuse, quand sa grand-mère lui eut fait part de la communication téléphonique.

— Quand ça ? demanda Max, également satisfait.

— Demain ; au train de six heures. Nous irons l'attendre, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

Et le lendemain, l'Ariane les emportait vers la gare de Lexos.

Ils étaient heureux ; pas une ombre n'altérait le joli visage de Gisèle. Comment eût-elle pu se douter de tout le mal que lui voulait cette belle fille en tailleur clair qui descendait de l'express de Toulouse ?

— Que je suis contente de vous voir, dit-elle en l'embrassant spontanément.

Françoise, sans élan, rendit le baiser.

— Eh bien, dit Gisèle, surprise, se tournant vers son fiancé, vous n'embrassez pas votre soeur ?

— Certainement si.

Il se penchait, effleurait d'une caresse distraite le beau front qu'on lui tendait avec une mauvaise grâce évidente, et, entraînant la voyageuse, il se dirigeait vers sa voiture.

— Veux-tu conduire ? demanda-t-il à Françoise. A Soulac, ça t'amusait.

— Non, merci ; ça ne m'amuse plus. Et puis, je suis lasse, énervée par ce long trajet ; le volant ne serait pas en sécurité dans mes mains.

Elle riait, s'efforçant à être naturelle, et elle y parvint. Tournée vers Gisèle qui s'était assise au fond de l'auto, à ses côtés, elle se faisait indiquer le nom des villages que l'on traversait, demandait des explications sur des bâtiments, des immeubles, des maisons rustiques.

— Ici, c'est une usine, disait Gisèle. Usine de chaux et ciment. Bientôt, nous allons atteindre le village de Varen. Une rivière le baigne, et, parfois, nous y descendons canoter. Attention : le premier tournant, à gauche, c'est la direction de Ravaille.

Longue route, toute en lacets, dure à monter, bordée à droite de terres cultivées, avec çà et là un humble toit d'où s'élevait une mince fumée. A gauche, d'immenses prés s'étendaient, émaillés de marguerites des champs et de coquelicots.

Dans une brusque échappée, le château apparut. Puis, les hautes collines se refermèrent sur lui, et il ne fut plus visible. Il fallut, pour en retrouver l'élégante vision, que la voiture abordât le hameau de Cambou.

— Voici la route qui descend à Verfeil, notre commune et paroisse, dit Gisèle. A présent, nous n'avons plus à parcourir que cet étroit chemin. Voici le portail du parc.

L'Ariane le franchit. Ainsi que Madame Merval quelques jours plus tôt, Françoise vit la voiture s'engager entre la double rangée de rosiers du Japon, décrire une courbe savante et s'arrêter devant le perron.

— Ma grand-mère et Madame Merval sont à Verfeil, dit Gisèle ; venez, je vais vous montrer ma chambre...

Claire chambre, s'ouvrant sur le jardin par deux fenêtres identiques. La tapisserie en toile de Jouy, parsemée de bouquets champêtres, égayait le simple décor. Dans un vase de cristal, des fleurs s'épanouissaient. Gisèle, de toute évidence, avait apporté un soin tout particulier à préparer la chambre qui serait celle de Françoise.

Malgré les mauvais sentiments qui emplissaient son coeur, celle-ci était trop bien élevée pour ne point témoigner, tout au moins en paroles, qu'elle était sensible à tant d'attentions.

— Je vous remercie, dit-elle, esquissant un léger sourire ; je sens que je vais me plaire beaucoup dans cette pièce.

— Rien ne pourrait me faire plus de plaisir.

Et Gisèle ajouta :

— Je vous laisse ; au cas où vous désireriez vous reposer, ou changer de toilette. Quand vous voudrez redescendre, vous nous trouverez, Max et moi, au bout de la grande allée. Oui, celle que nous venons de parcourir en voiture. Il y a, tout au fond, un amour de petite charmille, qui est notre repaire de prédilection...

Elle sortit en riant, et Françoise se retrouva seule.

Alors, elle se mit en demeure de défaire sa valise, et de ranger ses vêtements. Puis elle se déshabilla, remplaça le strict costume tailleur par une légère petite robe achetée à Naples. Elle revit l'étroit magasin où elle l'avait découverte, le garçon qui la lui avait vendue, en lui affirmant que dans cette nuance d'un vert tendre, toute pareille à la couleur de ses yeux, la « Signorina » serait vraiment... bella... bellissima... et tous autres compliments du même genre. Elle sourit à ce souvenir, qui, bien qu'elle s'en défendît, flattait son amour-propre, et, allant vers la glace, elle se mit à brosser ses cheveux. Ils étaient peut-être la chose la plus parfaite dont la nature eût gratifié Françoise. En ce moment, dénoués, ils retombaient sur ses épaules en souples vagues, et leur blond chaud étincelait. Elle les prit à poignées, les ramena autour de son front qu'ils encadrèrent, et cela lui fit un étroit visage de Madone. Puis, enfin prête, elle retourna vers une des fenêtres, s'y accouda.

Très loin, du côté de la ligne du chemin de fer, un clair morceau de rivière apparaissait. Un pont l'enjambait. Et sur ce pont, à l'instant même, le train en direction de Paris passa. Ce ne fut visible que l'espace d'une seconde ; mais cela avait suffi pour animer le paysage. Françoise détourna son regard, le porta ailleurs. Dans le grand pré, tout proche du château, un troupeau de boeufs allait et venait, broutant l'herbe fraîche. La silhouette, plus sauvage, d'un taureau, de temps à autre, se détachait sur l'ensemble. On voyait sa tête fine se redresser, pointant ses cornes vers on ne savait quel ennemi invisible.

Françoise se sentit étrangère à tout cela. Habituée à la vie des grandes villes, elle réalisa qu'elle ne se serait pas adaptée à Ravaille.

— A chacun son destin, songea-t-elle. Le mien est sans doute de courir le monde.

Car, après le mariage de Max, elle s'en irait vers Paris. Le projet tenait toujours. Le Professeur Brémont lui avait écrit, peu de jours avant, pour la prier de hâter si possible son arrivée, le besoin de sa présence se faisant sentir, par suite d'un surcroît de travail. Françoise soupira, de nouveau submergée par un élan de révolte. Ainsi, pendant que Gisèle, dans les bras de Max, goûterait un bonheur sans mélange, pendant que tout lui serait donné des biens essentiels de ce mon-

de : amour, fortune, elle, pauvre petite orpheline élevée par la pitié d'autrui, s'en irait se mesurer avec la dure loi du travail.

— Ce n'est pas juste ! jeta Françoise, qui, d'un geste rageur, referma la fenêtre.

VIII

« Eh bien, ma petite Françoise, rapportes-tu de beaux souvenirs de ce voyage en Italie ? »

A cette question, qui lui posait l'oncle Etienne, arrivé depuis peu à Ravaille, la jeune fille répondit en souriant :

— Comment pourrait-il en être autrement ! j'ai visité des villes dans lesquelles, au premier pas que l'on fait, le passé vous saute au visage, et dont la beauté vous éblouit. Marraine avait été très généreuse envers moi, ce qui fait que j'ai pu me croire, là-bas, une princesse de conte de fées.

— La Princesse en gondole ; car je suppose que tu es allée à Venise ?

— Naturellement. Les pigeons de la place Saint-Marc sont venus manger dans ma main, et j'ai vu le soleil couchant baigner d'or l'ancien Palais des Doges. Mais, le croiriez-vous, oncle Etienne, c'est Rome qui m'a le plus impressionnée ; Rome, avec l'image, toujours présente, de ses héros, de ses cohortes, de ses légions ; Rome et sa grandeur.

— Rome qui vainquit le monde. Je ne te savais pas si sensible aux prouesses des conquérants.

Elle dit avec dédain :

— Je déteste la médiocrité, la facilité, la banalité. Une action me plait, quand elle est exceptionnelle, même s'il y a en elle un peu de cruauté, et, pour tout dire, quelque chose de tragique.

— Tu es une fille dangereuse, Françoise.

Dans l'allée centrale, au milieu de toute une floraison de roses de Bengale, Etienne prit le bras de la jeune fille, et, arrêtant leur marche, il répéta :

— Oui, en vérité, tu me parais dangereuse.

— Mon Dieu ! protesta-t-elle en riant, me prendriez-vous pour la déesse du mal ?

— Le monde actuel ne croit plus aux déesses, répondit-il.

— Alors, disons : l'ange du mal ?

— Pas davantage. Quand la femme devient... femme, aussi absolument, aussi intensément que toi, l'ange a tôt fait de disparaître.

Elle jeta, malicieuse :

— Mon cher oncle, je crois que vous insultez mon bon ange gardien. Mais oui, vous l'insultez, en doutant de sa présence. Cependant, les Saintes Ecritures ne nous enseignent-elles pas qu'il est toujours à nos côtés ?

— Ah ! soupira-t-il, l'oubli m'est venu de mes leçons de catéchisme, que Dieu me pardonne ! car je crois à Dieu, Françoise.

— Moi aussi.

— Toi aussi ? pourtant, tu te conduis comme si tu n'y croyais pas.

Elle était devenue un peu pâle, et Etienne sentit trembler la main qu'il enfermait dans la sienne.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, jeta-t-elle sèchement.

— Oh ! que si ! Tu es bien trop intelligente pour ne point comprendre à demi-mot.

— Je pense que vous vous illusionnez, oncle Etienne ; ou que vous préjugez trop de mon intelligence. Pour le moment, elle est fermée à tout ce que vous insinuez.

— En ce cas, je me vois obligé d'être plus précis.

— Je vous en prie.

— Marchons encore un peu, veux-tu ? l'ombre de la tonnelle sera plus propice aux confidences.

A ce mot, elle se rétracta :

— Je n'ai pas de confidences à faire.

— Alors, à des aveux.

— Encore moins.

— Orgueilleuse ! gronda-t-il entre ses dents ; orgueilleuse qui ne veut pas reconnaître sa défaite.

Elle dit avec violence :

— Je n'ai livré aucune bataille, comment pourrais-je être vaincue ?

D'un geste doux mais ferme, Etienne poussait Françoise sous l'entrelacement des rameaux verts. Le rustique banc de bois se tendait comme un appel au repos.

Ils s'assirent. Et, poursuivant la pensée qui agitait son esprit, le vieil homme continua :

— Dans cet aventure que l'on appelle : amour, et qui est un combat incessant entre l'homme et la femme, ce n'est pas toi qui es la victorieuse. La victorieuse, elle s'appelle : Gisèle.

Avec une ironie cinglante, Françoise jeta :

— Et pour combien de temps s'appellera-t-elle Gisèle ?

Il reprocha avec véhémence :

— Ainsi, tu en es là ? déjà ! Déjà tu escomptes le facile oubli de l'homme, les tentations qui se pressent sur sa route ? et qui sait si, dans ton coeur, ces tentations n'ont pas ton visage ?

— Et quand cela serait ? n'est-ce pas mon droit de reprendre ce qui me fut volé ?

— Tu es injuste et illogique. On ne t'a rien volé. Pourquoi veux-tu faire tomber sur une innocente ce que tu dois appeler « l'infidélité » d'un autre ? Max et toi, vous avez connu une de ces idylles enfantines qui, presque jamais, n'ont de suite. Il t'a aimée ; il était sincère. Il ne t'aime plus. Crois-tu que tu sois la seule à connaître l'amertume de la déception ?

— Ce qu'ont pu éprouver les autres ne m'intéresse pas.

— Egoïste !

Elle le regarda avec ironie :

— Cette Françoise ! Quel joli assemblage de défauts, n'est-ce pas ?

— Non, je me refuse à le croire. J'ai trop aimé ta mère pour penser que la fille issue d'elle puisse avoir une âme si noire.

Surprise, elle dit :

— Vous avez aimé ma mère ? Pourquoi ne l'avoir pas épousée ?

Il eut un léger soupir.

— Oh ! laissons cette vieille histoire. Je l'aimais. Elle m'aimait. Et puis, elle s'est lassée, la première. Elle m'a préféré ton père.

— Et... vous lui aviez pardonné ? et... lui ? vous ne le haïssiez pas ?

— A chaque jour nouveau qui se levait sur leur vie, je souhaitais leur bonheur.

— Admirable ! fit-elle d'un ton moqueur. C'est admirable. Et vous ne vous êtes pas marié, peut-être, par fidélité ?

— Non, Françoise. Plutôt par manque de foi. Les femmes, tout d'un coup, me sont devenues suspectes. Je les ai englobées dans la même réprobation ; je les ai jugées, toutes, déloyales, frivoles, inconstantes, que sais-je encore ! Et ma vie de vieux garçon s'est passée à profiter d'elles quand l'occasion s'en est présentée, avec la ferme volonté de ne plus en souffrir.

— Tout à fait logique. Dommage que les jeunes filles ne puissent pratiquer une si facile morale !

— Un jour, tu rencontreras un beau et brave garçon qui te fera oublier Max.

— Je ne veux pas l'oublier !

— Serais-tu de ces folles qui cultivent leur souffrance ?

— J'en ai peur.

Ils se turent. Françoise baissait obstinément le front et semblait suivre d'un regard très intéressé des ronds de soleil qui, jouant à travers les feuilles, venaient mourir sur le fin gravier de l'allée. Etienne posa sa main sur son épaule et la força à se retourner vers lui. Ses yeux, larges et clairs, resplendissaient, telle des splendides émeraudes ; sa bouche, que nul fard n'avivait, saignait comme une blessure. Il sembla à Etienne qu'une atmosphère de drame flottait autour de cette belle créature, si belle qu'elle en paraissait inhumaine.

— Françoise, demanda-t-il d'une voix grave, jure-moi que tu vas te reprendre, abandonner toutes ces idées mauvaises que je sens tourbillonner dans ta tête. Cette délicieuse petite Gisèle, qui ne t'a fait aucun mal, vaut bien que tu lui immoles ton orgueil, et Max ne vaut certainement pas que tu lui sacrifie ta vie.

— Vous avez sans doute raison, reconnut-elle ; mais pourtant, je ne puis rien vous jurer.

— Qu'espères-tu ?

Elle jeta, violente :

— Mais tout ! j'espère tout !

— C'est-à-dire ?

— Ah ! je ne sais pas ! un miracle !

— Quel miracle ?

— L'oubli... l'infidélité... la mort...

Etienne s'efforça à rire.

— La mort ! rien que ça ! Nous sommes en plein roman. Calme ton imagination, ma petite Françoise, et apprends à regarder la vérité en face. La vérité, c'est le mariage prochain de Gisèle et de Max, leur vie paisible et sans histoire dans ce calme et beau château, où. le voulussent-ils, les infidélités de l'un ou de l'autre me paraissent difficiles ; et, quant à la longue durée de leur vie, leur parfaite santé à tous deux m'en paraît un sûr garant.

— A moins d'accident... murmura Françoise.

Il la regarda, inquiet.

— Tu ne vas pas jusqu'à souhaiter cela ?

Evitant de répondre, elle se mit à rire.

— Tout de même, mon bon oncle, il ne faudrait pas me prêter les desseins d'une Bovary !

D'un geste de la main, elle fit tomber les brindilles sèches qui s'accrochaient à sa robe, et elle se leva.

— Il fait une peu frais, dit-elle, voulez-vous que nous rentrions ? Je vous ferai un peu de musique. Oui, du Chopin. Pour vous tout seul. Vous l'adorez.

Quelques secondes, il contempla le beau visage qu'un sourire adoucissait, mais une angoisse lui tenaillait le coeur, et il soupira, sans répondre.

IX

« C'est aujourd'hui le mariage de Max. De Max, c'est-à-dire du mien. Car c'est moi qu'il épouse ; c'est moi qui me marie. »

Inconsciemment, Françoise venait de prononcer ces mots. Et ces mots, dans le silence de sa chambre, résonnèrent étrangement. Tout d'un coup, elle eut peur. Peur qu'un être invisible, sorte de démon, tapi dans quelque coin de la pièce, les eût entendus. Elle eut peur même du silence. Le silence, à certaines minutes, par la vertu de quelque baguette magique, ne retrouve-t-il pas la voix du démon ? voix que de longs siècles de pénitence lui auraient appris à connaître, qui sait pour quel inavouable péché ?

— Je suis folle. Oui, vraiment, si cela devait durer encore un peu, je suis certaine que je deviendrais folle !

« Cela »... c'est-à-dire cette présence constante de Max et de Gisèle à ses côtés ; dans la même maison, dans un décor identique. « Cela », c'est-à-dire le spectacle de leur bonheur, de leur amour ; cette vision de la jolie tête féminine appuyée sur l'épaule de l'homme ; des bras de cet homme autour de la taille flexible ; de ces deux visages qui se cherchent, qui se rapprochent... et de cet inévitable qui va suivre.

— Enfin ! aujourd'hui, tout sera fini.

Françoise poussa un soupir, dont on n'eût su dire s'il était de soulagement ou de regret. Elle marcha vers la glace, et se regarda longuement. Le miroir lui renvoya l'image d'une belle fille en longue robe de taffetas aux reflets

RIONS UN PEU...



— Je crois que mon complexe d'infériorité est mieux que n'importe lequel.

changeants, qui épousait harmonieusement les contours parfaits de son corps. Un étroit collier de perles irisées, aux couleurs de l'arc-en-ciel, enserrait son cou délicat, et ses yeux brillaient, plus semblables que jamais à de splendides émeraudes.

— Allons, dit-elle tout haut, la mariée n'est peut-être pas prête ; mais puisque je le suis, à quoi bon attendre ?...

Et, ouvrant la porte de sa chambre, elle descendit au salon. Au premier regard, il lui parut vide.

— Comment, fit-elle, surprise, il n'y a personne !

— Il y a moi.

Et Max, debout contre l'encadrement de la fenêtre, souleva la tenture de soie qui le dissimulait, et, souriant, lui fit face.

— Bonjour, Françoise.

L'ayant mieux vue, il s'écria :

— Comme tu es belle !

— N'est-ce pas ?

L'énigmatique sourire de ses lèvres entr'ouvertes le défiait. Mais elle s'était trompée si elle avait cru l'émouvoir. En un jour pareil, il était tout à l'acte décisif qui engageait sa vie entière. Et, plus encore, le souvenir de Gisèle lui emplissait le coeur. Rien ni personne ne pouvait prévaloir contre elle. Pas même cette orgueilleuse créature dont le magnifique visage le bravait.

Françoise le sentit ; mais elle n'était pas de celles qui s'avouent vaincue. Un éclair passa dans ses lumineuses prunelles, et, appuyant ses petites mains gantées de blanc sur les épaules du jeune homme, elle dit :

— Toi aussi, tu es beau, Max ; tu es beau à en pleurer de rage... et de regret.

— Allons, allons, gronda-t-il doucement, veux-tu sécher ces larmes !... Mais oui ! je les vois trembler au bord de tes cils. Tu vas t'enlaidir, et ce serait dommage. Je t'assure, ma pauvre Françoise, que je ne vaux pas tant d'exaltation, de rancune, et pour tout dire ces absurdes pensées qui tourbillonnent, j'en suis sûr, dans ta tête. Sois raisonnable. Les filles de notre époque ont coutume d'être plus sensées.

— Admettons que je me sois trompée de siècle. J'aurais dû vivre au temps de la Chevalerie.

— Tout à fait d'accord. Je te vois très bien sur la plus haute tour d'un château féodal, guettant le retour de ton Seigneur et Maître.

— Et le faisant tuer par quelque page dévoué, si, par cas, il m'avait été infidèle ?

Il railla :

— Ce rôle de justicière impitoyable t'irait comme un gant.

D'un geste doux, mais ferme, il détacha les jolis doigts crispés sur son habit, et il dit :

— Soyons sérieux. J'entends des pas dans le couloir ; on vient. Tu ne tiens pas à te donner en spectacle, j'espère ?

— Rassure-toi. Aujourd'hui, je me suis juré d'être d'une gaieté folle. Et aussi, coquette. Puisque je suis si belle. Ah ! c'est toi qui l'a dit tout à l'heure ; eh bien, que cette beauté me serve à quelque chose. Qui m'as-tu donné comme partenaire ?

— Hervé de Réal.

— Le jeune avocat ?

— Lui-même. Tu le connais, je suppose ?

— Oh ! je n'ai pas la prétention de connaître tous tes amis. Je crois l'avoir rencontré au cours d'une des innombrables ventes de charité que patronne ta mère. Il est assez joli garçon, me semble-t-il ?

— Il est, très joli garçon.

— Alors, le jeu m'amusera.

Elle riait ; mais son rire sonnait faux et Max ne s'y méprit pas. Penché vers elle, il dit, avec une très sincère tendresse :

— Françoise, veux-tu croire que, malgré mon mariage et le ton définitif que va prendre ma vie, je ne renie rien du passé ? tu me restes chère au-delà de tout ce que je pourrais t'affirmer ; et ce n'est manquer en rien à l'amour que j'ai voué à Gisèle, que de reconnaître celui, d'un tout autre genre, que j'éprouve pour toi.

— D'un tout autre genre ? releva-t-elle avec défi. Et si cela ne me suffit pas ?

Il répondit, et cette fois sa voix s'était durcie :

— Je le regretterais, mais n'y pourrais rien.

Et il se tut, parce que l'Abbé Daniel entrait dans la pièce.

— Je vois que personne n'est encore prêt, dit le jeune prêtre en riant. Le contraire m'eût étonné. Dans le monde, le monde bien, comme dit ta mère, la coutume est d'être en retard. Veux-tu aller voir, Max, où en est la toilette de la mariée, et si je puis d'ores et déjà me rendre à l'église pour m'y préparer ?

— Compte sur moi pour faire activer le mouvement, répondit Max en riant.

Et il s'en alla.

Daniel et Françoise furent seuls. Dans le regard dont il l'enveloppait, la jeune fille sut qu'il lisait au fond de son âme comme à livre ouvert. Mais elle n'en eut ni regret, ni honte, et elle jeta avec violence :

— Inutile d'ouvrir la bouche, si c'est pour me donner des conseils ou m'infliger un blâme ; je préfère te dire, Daniel, que je ne suis pas d'humeur à recevoir une leçon de morale, fût-ce de morale chrétienne.

— ... Et qui te dit que je veuille te donner une leçon ?

Elle répondit, avec ironie :

— Ne serait-ce que le costume que tu portes...

— Ne peux-tu l'oublier ? oublier un instant le caractère sacré que me donne cette robe, et ne te souvenir que de ce que j'ai été autrefois ? le petit camarade de tes jeux d'enfant, l'adolescent qui jouait avec toi sur la plage de Soulac, le grand garçon qui t'a toujours chérie, Françoise, qui a toujours su qu'il serait pour toi un ami ?

— Daniel, murmura-t-elle, émue malgré sa volonté de demeurer impassible, où veux-tu en venir ?

— A ceci. La franchise vaut mieux que tout, n'est-ce pas ? et tu n'es pas de celles qui marchent dans les chemins tortueux. Tout à l'heure, je vais célébrer une Messe. Elle bénira et consacrera l'acte accompli hier devant la loi des hommes. Max va être le mari de Gisèle. Il sera désormais ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être pour toi : un frère. Je voudrais que, tandis que l'office divin se déroulera, tu prennes l'engagement devant Dieu de ne plus penser à Max, désormais, qu'avec un coeur fraternel. Peux-tu me le promettre, Françoise ?

— Non.

Le petit mot était tombé, sans l'ombre d'une hésitation, de la jolie bouche habilement fardée. Il était, dans sa netteté, une sentence sans appel et, à la vérité, il n'avait besoin d'aucun commentaire. Pourtant, Françoise crut devoir ajouter, afin sans doute de mettre son âme vraiment à nu sous les yeux du jeune prêtre :

— Jamais je ne renoncerai à Max.

— Alors, conclut-il avec une indicible amertume, il ne me reste plus qu'à prier. A prier pour vous tous ; et particulièrement pour toi, Françoise.

X

Françoise regarda Anne, assise en face d'elle, dans ce banal compartiment de seconde classe où, depuis Bordeaux, elles étaient encore seules, et elle dit :

— Triste, ma petite Anne ?

— Un peu.

— La séparation ?

— Oui. C'est la première fois, alors, tu comprends...

— Je comprends très bien !

— Nous avons vécu si intimement, ma mère, mes frères et moi. Je savais bien qu'il y aurait un jour où cette union se briserait. Déjà, Dieu nous a pris Daniel ; Jacques se marie, et Catherine, ayant à Bordeaux un important immeuble, s'y est réservé un appartement pour eux deux. Maman va rester seule. Malgré cela, elle a voulu que je fasse ma vie. Ma vie, tu le sais, ce sont les enfants. J'ai suivi des cours spécialisés qui vont faire de moi une « nurse » accomplie. Du moins, je l'espère, ajouta-t-elle en riant.

— L'Angleterre, ce n'est pas bien loin ; pourtant n'aurais-tu pas préféré rester en France ? à Paris ?

— Evidemment si. Mais là-bas, on me fait un pont d'or. Je vais avoir à m'occuper de deux bébés jumeaux, à la naissance desquels la mère n'a pas survécu. Déjà, je me sens le coeur plein de tendresse pour ces petits orphelins.

— Ils ne sont tout de même pas seuls au monde ; ils ont un père, je suppose ?

— Un père qui occupe une haute fonction administrative dans je ne sais plus quel endroit des Dominions. Il revient rarement en Grande-Bretagne, d'autant plus que ces enfants sont trop jeunes encore pour l'intéresser. Auprès de Peggy et de Richard, il n'y a qu'une vieille grand-mère. Et des domestiques, bien sûr. C'est pourquoi la présence d'une nurse s'imposait.

— Quel âge ont des tufurs élèves ?

Anne sourit.

— Oh ! ce ne seront pas des élèves. Du moins, pas encore ! leur troisième année vient à peine de commencer. Jusqu'ici, ils étaient restés confiés à la garde d'une brave femme qui les avait en partie nourris ; un deuil dans sa famille a obligé cette personne à résilier ses fonctions. C'est pourquoi j'ai la chance de prendre la suite, dit-elle avec gaîté.

— C'est Jacques qui t'a déniché cette situation ?

— Bien sûr. Dans le monde médical, on se soutient, on s'entr'aide. A un dernier congrès de chirurgiens, à Paris, il a rencontré un de ses confrères anglais qui lui a parlé de ces petits jumeaux pour lesquels on recherchait une jeune fille, de préférence française, bien élevée, capable, au point de vue intellectuel et moral, d'assumer le rôle qui lui serait dévolu.

— Ce rôle te va comme un gant.

— Oui. Et je suis contente. Si ce n'était la pensée de ma mère, le grand chagrin que j'éprouve à la quitter, tout serait parfait. Mais, tu le vois, je suis bien peu courageuse, et ma tristesse présente domine tout autre sentiment en moi.

— Cela passera, assura Françoise.

— Je l'espère bien.

A son tour, Anne regarda son amie d'enfance, et elle dit :

— Au fond, ton état d'âme doit être, à peu de chose près, le même que le mien. Toi aussi, tu quittes pour la première fois Madame Merval.

— Elle n'est pas ma mère.

La phrase était tombée sèchement, et Anne parut surprise.

— N'est-ce pas tout comme ? fit-elle, conciliante.

— Tout de même pas.

— Madame Merval t'a élevée avec sollicitude ; tu ne peux dire le contraire.

— L'ai-je dit ? en vérité, ni dit, ni pensé. Néanmoins, entre Max et moi, elle a toujours fait une différence ; à présent, je la comprends et je l'admets. Petite fille, j'en ai beaucoup souffert. Tant de souvenirs me sont restés en mémoire ! Celui-ci, par exemple : quand nous la quittions, le soir, pour regagner nos chambres, elle me mettait un baiser distrait sur le front, tandis que ses bras attiraient Max, quelques secondes l'enserraient, comme s'ils ne pouvaient plus se détacher de lui. J'avais mal... mal à crier.

— Veux-tu que je te dise ? c'était de la jalousie.

— C'est possible. Si Max avait été une fille, je crois que je l'aurais haï.

Elle rêva quelques instants, puis poursuivit :

— Mais il était un garçon. Et je l'aimais. Oui, déjà je l'aimais. Sans même savoir ce que c'était que l'amour.

— Avec l'âge, ce sentiment que tu portais à Max s'était accentué, développé ; il avait pris corps. Mes frères et moi nous sommes fort inquiétés à ton sujet.

— Pourquoi ?

— Parce que nous pressentions que tu ne serais pas pour Madame Merval la belle-fille rêvée.

Françoise jeta, rageusement :

— Trop pauvre, n'est-ce pas, pour lui plaire ?

— Peut-on lui en vouloir ? Toute mère rêve pour son enfant le plus de félicités possibles ; l'argent, hélas ! en apporte.

— Et pourtant, malgré elle, nous nous sommes aimés.

— Nous avons été deux à en souffrir. Oh ! n'exagérons rien ; nous n'en avons pas fait un drame. Nous avons été déçus, voilà tout.

— Qui « nous » ? interrogea Françoise, surprise.

— Vraiment, tu ne t'en es jamais doutée ?

— Jamais, je te le jure.

— Eh bien, Daniel et moi.

— Daniel !

— Mais oui. Tu as été, avant Dieu, le grand amour de sa vie. Et je ne suis pas certaine que ce ne soit pas la douleur qui lui ait donné la vocation de la prêtrise. Quant à moi, j'ai été, à une époque, déjà lointaine, bêtement amoureuse de Max. D'ailleurs, toutes les jeunes filles qui gravitaient autour de lui l'étaient, plus ou moins. Comment aurait-il pu en être autrement ? il était si beau.

Les yeux de Françoise se posaient sur son amie, pleins d'étonnement et d'incompréhension.

— Tu l'as aimé, murmura-t-elle, et tu as pu cesser de l'aimer ? Comment as-tu fait pour cela ?

Anne répondit simplement :

— Il m'a suffi de comprendre que son choix s'était porté sur toi.

— Mais tu aurais pu essayer de lutter, de me le reprendre ?

Anne se mit à rire.

— Oh ! je suis une fille toute simple, peu faite pour les complications. Et puis, risquer de te faire du mal, je ne n'aurais pas pu. Et c'est ainsi qu'après quelques larmes versées en cachette, quelques soupirs vite réprimés, je me suis parfaitement guérie de mon stupide amour. J'ai assisté au mariage de Max avec, je te l'assure, un coeur bien calme, et un esprit tellement assagi que je dois faire une effort de mémoire pour te parler du passé.

Françoise jeta d'une voix amère :

— Tu as bien de la chance.

Anne lui prit la main et dit avec une grande douceur :

— Je sens que tu en veux à Max, ce

[*Lire la suite page* 39]



SUR TOUTES LES SCÈNES

par Francine Poirier

J'AI EU HONTE

Chaque année, des milliers de Canadiens-Français se rendent en Europe. Mille et une raisons les y conduisent, depuis la saine curiosité jusqu'au snobisme le plus pur. Les touristes du genre « moi devant la Tour Eiffel » et « lui devant les murs de Carcassonne » sont nombreux, c'est vrai. Mais il en est d'autres, et non des moindres, pour qui le voyage en Europe est la concrétisation d'un rêve depuis longtemps caressé ou encore le symbole d'un enrichissement indispensable à une évolution normale de la personnalité. Ces derniers sont les plus intéressants et les plus intéressés. Les plus curieux aussi. Ils se contentent d'en faire peu, mais de le bien faire. Ils sont avides de tout savoir, de tout apprendre, de tout voir, de toucher à tout. Ils ont beaucoup à dire et beaucoup à raconter.

D'ailleurs, ils avaient longuement préparé leur voyage. Ils y pensaient depuis des mois. Les dizaines de bouquins qu'ils avaient lu avant le départ sont maintenant sagement rangés dans leur bibliothèque. Arrivés là-bas, ils ont l'impression d'y être déjà venus et leur plaisir est doublé par cette impression de revoir des lieux familiers.

Je l'ai déjà mentionné : ces gens ont beaucoup à dire. Ils savent ce qu'ils font et où ils se rendent. C'est pourquoi je demeure absolument perplexe devant le résultat de deux reportages présentés dernièrement au Canal 2 sur les touristes Canadiens-Français voyageant à travers la France. On aurait voulu faire une parodie qu'on n'aurait pas mieux réussi. Quelle tristesse que cet étalage d'ignorance et de bêtise ! N'avons-nous pas autre chose à dire que « c'est-y beau ! » et « que c'est-y cute » ? Pourquoi s'être acharné à découvrir parmi les centaines de visiteurs Canadiens en Europe, ceux qui précisément ne pouvaient arriver à exprimer clairement leur enthousiasme et leur plaisir ? Quelle langue atroce nous parlons et comme les mots nous sortent difficilement de la bouche !

Oui, j'ai eu honte.

Après cette émission, j'ai souhaité deux choses : qu'aucun étranger ne l'ait vue. L'occasion était trop belle pour rire à gorge déployée. Et aussi qu'elle ait servi de leçon à ceux qui ont eu la malchance de la regarder. Quand un Canadien voyage à l'étranger, il devient une sorte d'ambassadeur et il doit se faire un devoir d'être celui de l'intelligence et non de la bêtise.

Personne au monde pourra me faire croire qu'il aurait été difficile de trouver quelques représentants dignes de nous et de la langue que nous parlons . . .

LES VACANCES

La fin de la saison approche. Déjà, les comédiens songent à s'éloigner de la ville. Quelques théâtres d'été rouvriront leurs portes. Entre autres, celui d'Eastman, dirigé par Marjolaine Hébert et ses associés : Hubert Loiselle, Louise Rémy et Gilbert Comtois.

On se souvient que l'an dernier, cette entreprise avait connu le succès. C'est donc remplis de foi et d'enthousiasme que les quatre directeurs ont choisi trois pièces de facture et d'atmosphère différents. La première, *The White Sheep of the Family* ou *Le Mouton Blanc* raconte l'histoire d'une famille de voleurs. C'est une pièce très amusante, du très bon boulevard, qui réunira quelques-uns de nos meilleurs interprètes : Georges Groulx, Lucille Cousineau, Lise Lasalle, Jean-Louis Paris, Gilbert Comtois, Margot Campbell et plusieurs autres.

Le second spectacle sera signé Marcel Dubé. J'ignore encore laquelle de ses pièces a été choisie, mais je crois qu'il s'agit d'une oeuvre qui fut déjà présentée à la télévision.

Enfin *On Purge Bébé* terminera la courte saison d'été.

Si vous n'avez pas eu la chance l'année dernière de vous rendre dans ce coin ravissant des Cantons de l'Est, je vous invite fortement à le faire durant les mois qui suivent. L'endroit est idéalement situé dans un cadre enchanteur. Vous pourrez manger à l'hôtel situé tout près du théâtre, gravir la montagne pour vous rendre à *La Marjolaine* et vous rafraîchir après le spectacle en compagnie de Normand Hudon dans son célèbre petit cabaret : *L'Ardoise.*

Le Rideau Vert, lui, ne prendra pas un instant de repos. *La Brune que Voilà* terminée, la troupe entreprendra deux pièces de Sacha Guitry pour le Festival de Montréal. Il y avait longtemps que le Rideau Vert revendiquait l'honneur d'être le représentant officiel du théâtre pour cet évnement annuel. Sa chance est enfin venue, et c'est dans sa propre salle qu'il offrira au public un régal d'humour et de fantaisie. Nous aurons certainement l'occasion d'en reparler.

LISE LASALLE A JOUE SEPT PIECES

C'est presqu'un record. Durant la présente saison, Lise Lasalle a enchaîné sept pièces dont quatre au Rideau Vert. Elle a joué dans trois grands succès : *Lorsque l'Enfant Paraît* et *La Brune que Voilà* au petit théâtre de la rue St-Denis et *Tueur Sans Gages* au Centre Théâtre. Elle est devenue presque indispensable : son nom attire maintenant un certain public.

J'ai déjà parlé de Lise Lasalle dans cette chronique. A cette époque, je la connaissais fort peu mais la trouvais fort sympathique. Aujourd'hui, j'admire non seulement son talent, mais aussi sa personnalité extrêmement sympathique, sa spontanéité, sa franchise, son sens de l'humour.

Ce naturel si déconcertant qui en fait une de nos comédiennes les plus « vraies » ne se dément pas dans la vie. Elle est toujours la même : simple, gentille, rieuse. Sans compter qu'elle possède un jugement sûr : ses opinions, elle les donne ouvertement, avec assurance. Ce qui est blanc, reste blanc ; ce qui est noir reste noir.

Si j'insiste sur ce point, c'est que le phénomène est rare dans le « milieu ». Certains comédiens se sont forgés une personnalité et se disent les êtres les plus francs du monde. Leur franchise exclut le tact et la délicatesse. Personnellement, je ne l'admets pas. La diplomatie pure a quelque chose d'hypocrite, mais le tact a quelque chose d'humain. C'est pourquoi j'admire les comédiens qui, dans la vie, savent faire la part des choses et possèdent assez de sensibilité pour respecter leur entourage.

Une raison de plus donc, pour vanter cette jeune comédienne qui a si bien réussi à conserver, malgré les succès, une personnalité authentique dénuée d'inutiles artifices.

LA FORCE DE L'AGE DISPARAITRAIT

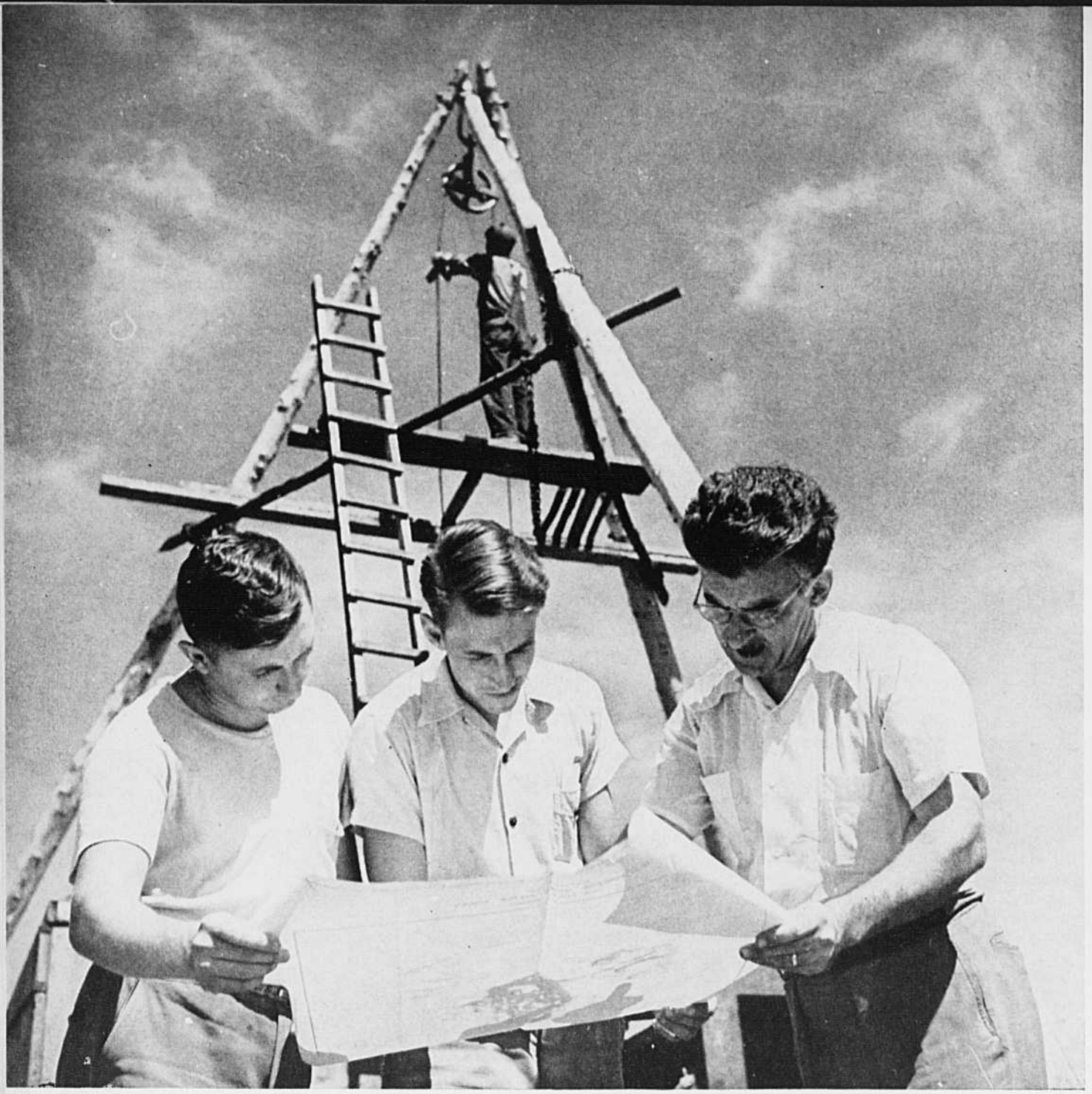
Cette émission a pourtant gagné le prix pour la meilleure série dramatique non commanditée. Elle plaît aux téléspectateurs qui ont pu s'identifier à l'un ou l'autre de ses personnages. Elle traite de problèmes vrais et elle les aborde de façon adulte. Pas d'enfantillages, pas de bavures inutiles, pas de mots de trop. Les faits seulement, avec toute leur crudité et leur réalisme. On a abordé au cours de la série des questions difficiles. On a apporté des réponses brutales, mais personne ne s'en est trouvé blessé. Pourtant, Dieu sait qu'il y a encore cinq ans, on aurait évité bon nombre de sujets du même genre ! *La Force de l'Age* était une preuve vivante de ce certain degré de maturité auquel notre télévision est enfin parvenue.

Bien jouée, bien écrite, bien réalisée elle aurait mérité de vivre plus longtemps. Alors que l'on étire volontiers des émissions qui normalement devraient disparaître, on n'hésite pas à retirer de l'horaire celles qui rencontrent la faveur du public. Je reste convaincue que *La Force de l'Age* pourrait être classée parmi les émissions dont on parle peu, mais que l'on regarde toujours avec intérêt et plaisir.

PETITES NOUVELLES ET COMMENTAIRES

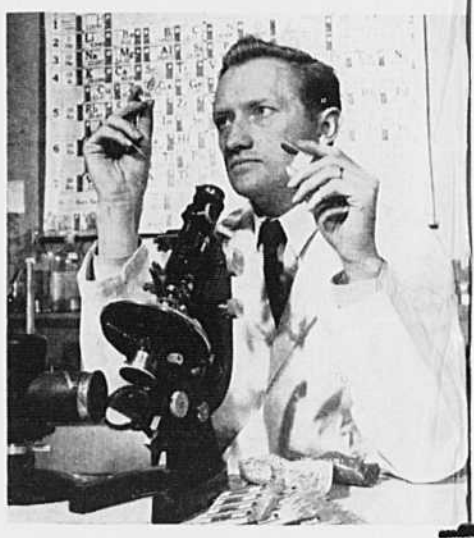
• Benoît Girard a très peu travaillé cette année. A part *La Côte de Sable* dont il est le héro, on ne l'a vu que dans un Télé-Théâtre de Marcel Dubé. C'est tout. Il est toujours étonnant de constater ce phénomène « d'aller-retour » dans le métier de comédien. Alors qu'il y a deux ans, Benoît Girard était la grande vedette en demande, cette année, ce fut le tour de Jean-Louis Roux. Chez les femmes, Monique Miller semble avoir été la grande étoile de la saison. L'année prochaine, de qui parlera-t-on le plus ? Qui verra-t-on le plus souvent ? Nous n'en savons encore rien.

• Niagara Films a commencé une nouvelle série. Il s'agit des *Histoires Extraordinaires* extraites de nouvelles de Poe, Maupassant, Mallarmé, etc. Adaptés par Jean-Louis Roux et Pauline Lamy, les textes ont été confiés à la réalisation de Guy Hoffman. C'est le jeune comédien Jean Besré qui tiendra la vedette d'une de ces histoires. Il s'impose de plus en plus dans le milieu et son talent exceptionnel le classe parmi les interprètes les plus prometteurs de sa génération. Jean Besré, un nom à retenir. ◆



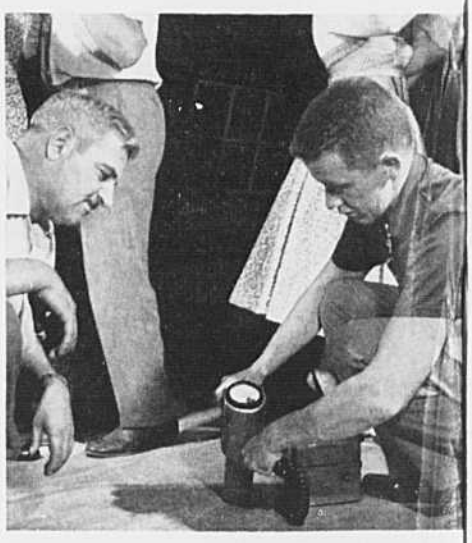


Les pièces ci-dessus proviennent d'une profondeur de 175 pieds.



COLOMBIUM, *métal à réacteur*

Le village canadien-français d'Oka, célèbre depuis longtemps à cause de sa Trappe et de la qualité de son fromage, a aujourd'hui l'avantage additionnel d'être un centre d'exploration minière. Géologues et prospecteurs sont à la recherche de colombium, l'un des métaux auxquels l'âge atomique a donné une nouvelle valeur.





PHOTOS DE L'OFFICE NATIONAL DU FILM

par Chris Lund

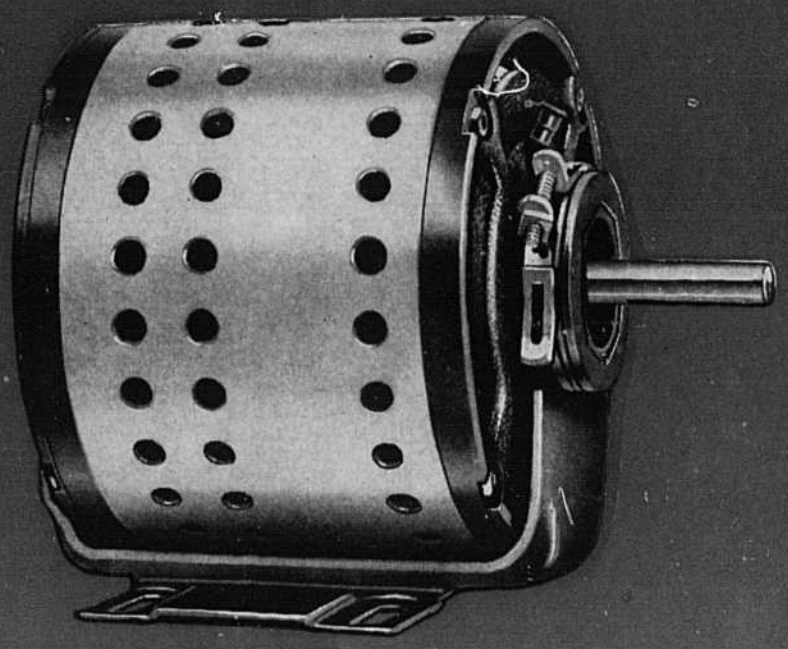
On utilise le colmbium dans la fabrication des moteurs à propulsion et fusée parce que, ne fondant qu'à 4,380 degrés F., il accroît la résistance des autres métaux auxquels il est allié. M. E. H. Nickel, du ministère fédéral des Mines et des Relevés techniques, en examine ci-dessus.

A l'hôtel Le Baronnet *d'Oka, le prospecteur Cy Ross montre au gérant Paul Brisebois que l'hôtel a probablement le seul plancher de danse radioactif au Canada. La source (peut-être placée là par de mauvais plaisants) émet .015 mill. à l'heure. En plus de servir à la fabrication de moteurs à réaction à cause de sa résistance à la chaleur, le colombium est utile à l'industrie des tubes à vide en raison de son affinité au gaz.*

Le géologue A. C. Turnock, utilisant un scintillateur, mesure la radioactivité d'un échantillon ou « carrotte » de colombium trouvé sur une ferme de la région d'Oka. Le colombium est l'un des quatre métaux du 20e siècle (les autres sont le lithium, le tantalum et titanium) qui servent à tout, depuis les réactés jusqu'aux disques.

VOICI

LES MOTEURS DE CONCEPTION MODERNE



DELCO

7000

SÉRIE

moteurs de moins d'un cv

mis au point et fabriqués par

The McKinnon Industries, Limited

une filiale de General Motors Corporation

St. Catharines Ontario

Les perfectionnements récents ont donné des moteurs plus compacts

La légèreté et le volume réduit des nouveaux moteurs Delco de la série 7000, offrent d'importants avantages à tous les utilisateurs.

Ces modèles sont plus légers d'environ 17% que leurs prédécesseurs et les modèles à boulonner verticalement sont plus courts de 32%. Ceci facilite grandement l'installation pour les fabricants comme pour le personnel d'entretien.

Plus longue durée utile sans panne

Le système de ventilation amélioré, auquel il faut attribuer en partie leur longueur réduite, contribue également à donner aux moteurs Delco, série 7000, une plus longue durée utile sans panne. L'extrême précision des pièces et une lubrification efficace, assurent un fonctionnement plus silencieux. Chaque moteur Delco, série 7000, est entièrement vérifié et éprouvé au double point de vue de la durée et de la sûreté de fonctionnement.

Nombreuses utilisations

Les moteurs Delco, série 7000, s'installent horizontalement ou verticalement. Parmi les utilisations typiques, signalons les lessiveuses, automatiques et autres, les sécheuses, les brûleurs à huile, les ventilateurs, les pompes et les outils de professionnels ou d'amateurs. Nous enverrons, sur demande écrite ou téléphonique, tous renseignements sur les moteurs de moins d'un CV les plus modernes au Canada.

La garantie Delco sera honorée dans tout le Canada par plus de 80 postes d'entretien autorisés United Motors Service

Bien que les recherches à Oka aient révélé la présence d'importants gisements de minerai de colombium, elles s'étendent jusqu'au Grand Lac des Esclaves, où le minerai est traité à raison de 125 tonnes par jour. Le colombium est l'un des métaux les plus rares, d'où sa valeur en dollars : la poudre de colombium pur coûte $119.00 la livre. La photo ci-dessus montre une équipe effectuant un relevé à Saint-Joseph-du-Lac, près d'Oka.



CARRARE

CAPITALE

DU MARBRE

par B. SAVIGNY

Pas un arbre qui tranche du vert de son feuillage sur le blanc du paysage. La montagne est entaillée de cirques d'apparence lunaire dont les flancs montent en gradins réguliers. De temps en temps une explosion sourde retentit et un nuage de poussière blanche monte vers le ciel d'un bleu cru : nous sommes dans les Alpes Apuanes, en Italie, et Carrare, la capitale du marbre, n'est pas loin.

Ces explosions que nous avons entendues arrachaient à la montagne de gros blocs qui, taillés, vont prendre le chemin de la vallée. Mais l'exploitation s'effectue surtout à la scie, plus exactement au fil d'acier : des poulies convenablement disposées supportent le fil qui avance rapidement 5 à 6 mètres par seconde et le fil est enduit d'une pâte faite d'eau et de sable siliceux. C'est l'abrasement de la pâte qui entame la roche ; le fil d'acier n'est là que pour porter eau et sable au bon endroit.

Inlassablement le fil frotte contre la roche dans laquelle se creuse une entaille de quelques millimètres d'épaisseur. Il a fallu aux ouvriers des trésors de patience et de courage pour installer, pour fixer les supports des poulies de façon que le bloc de marbre soit détaché selon les dimensions voulues. De même ils devront déployer des trésors de courage et de patience pour descendre les blocs jusqu'à la vallée où des moyens mécaniques pourront être mis en oeuvre. Car c'est à bras, comme au temps des anciens Romains, que ce premier travail de transport s'effectue et c'est là une oeuvre qui, malheureusement, fait parfois des victimes.

Un ou plusieurs blocs pesant au total jusqu'à 20, parfois 30 tonnes, sont disposés à grand renfort de leviers et de grues sur un traîneau rudimentaire fait de deux poutres de chêne aux extrémités relevées. Un câble d'acier retient la charge sur ce traîneau et va s'enrouler à plusieurs tours sur un énorme pieu de bois solidement enfoncé dans le sol rocheux. Un homme tient le bout libre du câble et le relâche main après main. Les tours frottant sur le pieu font office de frein et l'énorme charge descend pied par pied. Le traîneau glisse sur des traverses savonnées disposées horizontalement sur un chemin fait de pierres concassées. Lorsque le traîneau a avancé de sa propre longueur, des ouvriers enlèvent les premières traverses et viennent les disposer à l'avant, sur la ligne que doit suivre la charge. C'est à ce moment que le danger est le plus grand pour les ouvriers que dominent presque à pic les énormes blocs retenus seulement par un filin d'acier. Car le chemin de traînage épouse la pente de la carrière : il dévale tout droit, avec une dénivellation de 45, 50, 60 degrés. Que le câble cède, ou qu'il se déroule trop vite sur son pieu d'attache, c'est un ou plusieurs noms de plus sur la liste des victimes qu'a faites l'exploitation du marbre au cours de millénaires.

Alors les trompes retentissent dans la vallée, puis le silence s'y fait et le travail cesse pour le reste de la journée.

En bas de la carrière attend un train à la vétuste locomotive à vapeur qui descendra les blocs au fond de la vallée. Le profil de la ligne est tellement tourmenté qu'on a dû adopter la solution qu'ont choisie les ingénieurs sud-américains pour les chemins de fer des Andes : comme il n'y a pas de place pour des virages, la voie court à flanc de pente, en zigzags. La machine tantôt tire le convoi, tantôt le pousse.

Avec ses moyens d'exploitation et de transport qui n'ont guère varié depuis des siècles, la région de Carrare est pourtant le plus important fournisseur de marbre blanc du monde. Et les blocs extraits au prix de la sueur et parfois du sang des ouvriers marbriers italiens iront revêtir dans le monde entier les murs des palais, deviendront statues ou colonnes, pour le plus grand plaisir des yeux. ◆

TACTIQUE et STRATÉGIE de la

GUERRE AUX MITES

On ne saurait précisément classer les mites dans la catégorie des animaux domestiques, avec ceux qu'un célèbre vétérinaire français, apôtre de la zoophilie, appelle joliment « bêtes de tendresse » : chiens, chats . . . Mais ces menus papillons se rencontrent aussi souvent au domicile de l'homme que de tels gentils commensaux. Ils sont moins appréciés.

Cependant, pour nous être si familières les mites ne nous sont pas moins fort peu connues, et la guerre que nous leur faisons, pour l'amour de nos lainages, est une guerre aveugle, pleine de fautes tactiques, parce que nous n'y appliquons pas un principe observé par tous les grands capitaines : pour bien vaincre l'ennemi il faut le bien connaître.

Vous, Madame, qui dites dès l'automne : « Voici bientôt l'hiver, adieu, plaisirs de la belle saison . . . Enfin, il y a des compensations. Par exemple, « fini de craindre les mites », vous vous trompez grandement, pour peu que vous habitiez un logis où la douce chaleur continue d'un chauffage central entretient l'illusion d'un perpétuel printemps. Cette illusion, les mites la subissent aussi, et le cycle de leur existence s'en trouve décalé. Elles peuvent fort bien peupler vos armoires de leur future descendance alors que vous les croyez mortes ou du moins livrées au sommeil hivernal, comme les loirs et les marmottes.

Quant à vous, Madame, qui êtes souvent prise d'une de ces crises convulsives, un peu effrayantes pour le spectateur profane, où vous vous dressez soudain avec un cri aigu, pour bondir de droite et de gauche en frappant dans vos mains, jusqu'à ce que l'exclamation triomphale « Je l'ai ! » annonce le retour au calme, votre agitation est vaine comme le meurtre auquel elle aboutit. La mite que vous avez détruite, et dont le retour au néant ne laisse à votre doigt qu'une infime poussière argentée, était inoffensive. Ou bien elle se donnait un peu de bon temps après avoir accompli son devoir, qui est (à son point de vue) de pondre ses oeufs dans un milieu accueillant et douillet, votre plus beau pull-over, votre manteau de fourrure ou votre moelleuse couverture de laine ; ou bien encore elle venait d'éclore dans un de ces nids confortables, grasse et dodue d'y avoir tant mangé de fibres succulentes, alors qu'elle était larve. Dans les deux cas, comme vous voyez, le mal est fait.

La lutte contre les mites doit dont se faire en tout temps, chaque fois que le froid n'entre pas assez en ligne de compte pour fournir une arme naturelle. Et elle doit s'exercer à la source, si on la veut efficace.

Les progrès de la technique la rendent d'ailleurs plus aisée. De plus en plus les laines et lainages sont traités dès leur fabrication et leur mise en condition par des produits qui à tout jamais en écartent les mites. Il vous appartient donc lors d'un nouvel achat de vérifier si ce traitement a été effectué — il ne manque jamais d'être signalé, car c'est une attraction de plus pour l'acquéreur — et de donner la préférence aux articles qui l'ont subi.

Mais il y a doute, ou même vous savez que tel lainage n'a pas été traité. Si sa nature et ses dimensions le permettent, vous pouvez désormais l'immuniser vous-même grâce à des produits qui se trouvent dans le commerce.

Mais si pour une raison quelconque cela encore ne vous est pas possible il faudra vous en tenir aux règles classiques de la guerre aux mites. Et d'abord en tenant vos lainages dans un état de parfaite propreté. Les mites aiment la laine « nature », mais elles l'aiment encore mieux, « condimentée » par certaines taches, les taches grasses notamment. Si vous avez jamais eu le malheur d'oublier, tout un été, un vêtement de laine exposé à leurs entreprises, vous remarquerez que leurs ravages se seront exercés principalement au col, aux poignets, et partout où des taches grasses avaient pu subsister. Lavez donc, nettoyez, dégraissez. Si vous êtes obligée d'abandonner provisoirement des lainages blancs, ou aux couleurs solides, au lieu de les jeter hâtivement dans des boîtes mal closes ou sur des rayons d'armoire, suspendez-les au contraire en pleine lumière, voire au soleil. Les mites n'aiment pas cela : elles commettent leurs forfaits dans l'ombre.

Mais il faut évidemment mieux ranger sérieusement les vêtements et tissus menacés, en les munissant d'une protection. Cela aussi le progrès l'a à la fois facilité et perfectionné. Autrefois vous auriez entreposé vêtements et lainages dans des cartons clos par une bande de papier collé ; longue besogne, et qui rendait les vêtements ainsi renfermés inaccessibles l'espace d'une saison. Aujourd'hui les housses de plastique bien closes par une fermeture à glissière que vous tirerez à fond permettent d'assurer une protection parfaite et en même temps de récupérer en cas de besoin telle veste chaude, telle couverture, avec le minimum de peine. Enfin vous préférerez au vétiver, aux clous de girofle, au poivre en grains de nos grands-mères les produits modernes comme le paradichlorobenzène, pour les mettre dans les poches, en saupoudrer les plis, ou les suspendre, grâce à des supports appropriés, aux cintres quand il y en a. La seule précaution à prendre est de ne pas les mettre en contact direct avec la housse plastique qu'ils pourraient endommager.

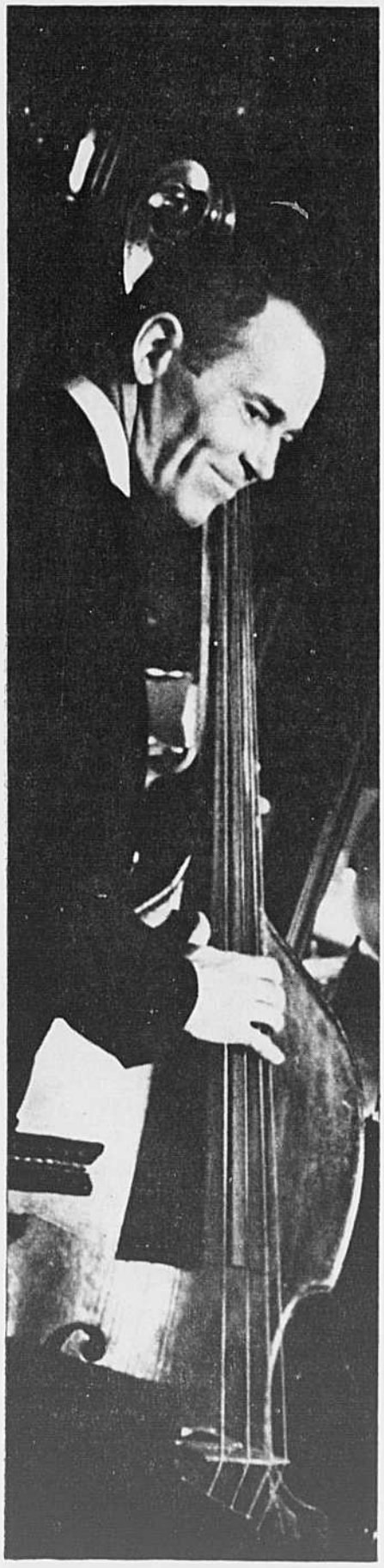
Quand les lainages ainsi rangés auront séjourné longtemps à l'abri, paradichlorobenzène ou produits analogues se seront sans doute entièrement évaporés. Il suffira de secouer vêtements ou couvertures, de retourner les poches des premiers, et de suspendre les unes ou les autres à l'air libre avant de les remettre en service.

Un dernier mot : quand vous croirez avoir rangé, notamment avant une absence un peu prolongée, tout ce qui pouvait être exposé aux mites, réfléchissez encore. Et assurez-vous que dans le placard des produits de nettoyage il ne reste aucun chiffon de laine, parfois agréablement aromatisé de cire . . . Les oublier serait tout simplement enfermer le loup dans la bergerie !

J. GAUVAIN



LE JAZZ EST MATIERE VECUE :
L'EXECUTION EST L'OEUVRE
(ANDRE FRANCIS, JAZZ)



RYTHMES DE DANSE

UNE NOUVELLE EMISSION DE PIERRE MORIN

Les définitions du jazz sont rares. Les " jazzmen " et tous ceux qui s'intéressent à ce genre de musique s'appliquent beaucoup plus à expliquer qu'à définir le jazz. On l'explique et on le raconte, comme le fait, par exemple, André Francis dans son volume "Jazz", où il en rapporte les origines suivantes : " C'est vers cette époque (1918) que le mot " jazz " commença à désigner la nouvelle musique, faisant rentrer dans l'ombre les termes de " Ragtime music " et de " Dixieland music ". Le terme de " jazz " a une curieuse origine. Lorsque les premiers orchestres arrivèrent à Chicago, les musiciens syndiqués de la ville firent tout leur possible pour empêcher les nouveaux de s'installer. Ils traitèrent leur " sale musique " de tous les noms et particulièrement de " jazz " ou " jazz music " (. . .) Le mot intrigua tellement le public que le premier qui s'en servit comme d'un slogan publicitaire, le blanc Tom Brown, attira la foule à lui ".

UN ENRAGE DU JAZZ

Quand on interviewe un enragé du jazz, comme peut l'être le jeune réalisateur, Pierre Morin, de Radio-Canada, il faut se documenter un peu sur son violon d'Ingres. Pierre Morin qui l'été dernier, nous avait donné l'émission de télévision " Noir et Blanc ", lancera, à partir du premier juillet, au réseau français de Radio-Canada, une émission de sa conception qui s'intitulera, cette fois, " Rythmes de Danse ". Mais avant d'entrer dans les détails de cette série de 13 émissions estivales, attardons-nous quelques instants à la biographie de Pierre Morin.

ARTISTE CONSOMME

J'extrais des notes biographiques qui ornent son dossier, les quelques considérations qui nous le feront mieux connaître : " Pour réaliser une émission de variétés, il faut savoir allier à une culture générale des qualités artistiques et techniques. C'est le cas de Pierre Morin. Tout en terminant ses études classiques en cours privés, il suivit, pendant trois ans, les cours d'art dramatique de Sita Riddez. Il passa ensuite sous la tutelle de François Rozet, puis se joignit aux Compagnons de Saint-Laurent. Il s'intéressa également à la danse qu'il étudia avec Gina Vaubois. En 1952, Pierre Morin entra au service administratif de Radio-Canada. Peu après, il devint régisseur à la télévision. En mai 1956, il passe à la mise en ondes du " Ciné-feuilleton ", puis s'occupe de l'émission "Aventures". Au cours de l'hiver 1956, il devient réalisateur commercial de l'émission " Porte ouverte ".

LE GENRE LEGER

Ses connaissances étendues en musique, son sens du rythme et son goût artistique l'attirent vers le genre léger qui caractérisent les émissions de variété. A l'été de 1957, Pierre Morin réalisa sa première émission de variétés: "Silhouettes". Puis, vint "Porte ouverte", mettant en vedette Colette Bonheur. Pour la saison estivale de 1958, il suggère "Rythmes", émission qui se révèle très populaire et à laquelle vient se greffer " A la claire fontaine ", avec le concours de Claire Gagnier. A l'automne de 1958, Pierre Morin se voit confier l'émission " Rolande et Robert " à laquelle il trouve moyen d'apporter du sang nouveau. Il signera également l'émission " Car l'amour ", mettant en vedette Lise Roy.

GENERAL MOTORS VOUS INVITE

Il débute à l'automne de 1959 avec Rythmes de " jazz ". " Images et musique " et il prend finalement en main, la réalisation de " General Motors vous invite ".

MUSIC-HALL

A l'automne de 1960, il devient réalisateur de " Music-Hall " où il accueille, tour à tour, des vedettes aussi renommées que Lucille Dumont, Catherine Sauvage, Jacqueline Néré et Aglaé. Le 26 janvier, il se souvient tout particulièrement de " La musique qui fait Popp ", avec le chef d'orchestre André Popp et il réalise par la suite les émissions où apparaissent Jean Siegfried,



PIERRE MORIN

LES QUATRE PREMIERES EMISSIONS

UN ENRAGE DU JAZZ

GENERAL MOTORS VOUS INVITE

MUSIC-HALL

ARTISTE CONSOMME

LE GENRE LEGER

POUR ENCOURAGER NOS ARTISTES

ET APRES ?

Gaétane Létourneau, Jacques Brel, Rolande Désormeaux, Leyrac et Dalmain à " L'Age d'Or du Music-Hall " et Yolande Dulude.

POUR ENCOURAGER NOS ARTISTES

" A l'émission " Rythmes de Danse " qui débutera le 1er juillet à 10 heures du soir ", de nous dire Pierre Morin, " notre but est surtout de mettre en valeur certains jeunes arrangeurs canadiens qui n'ont pas encore eu la chance de se produire à titre de chefs d'orchestre. Contrairement à "Noir et Blanc", qui était l'été dernier une émission expérimentale sur le jazz, nous simplifierons, cet été, la formule à " Rythmes de Danse " et nous nous mettrons plus à la portée des téléspectateurs au point de vue musique et déploiement. Mais cette émission en demeurera une qui sera essentiellement de jazz. Nous transformerons l'émission, nous ferons appel au concours d'un chanteur et d'une chanteuse. Nous contribuerons de la sorte à mieux encourager nos chanteurs canadiens. Je réaliserai les quatre premières émissions avec le concours de ma script-assistante, Monique Renaud, et les réalisateurs Nicolas Doclin et Paul Leduc termineront la série.

LES QUATRE PREMIERES EMISSIONS

Le 1er juillet, l'orchestre invité au programme sera celui de Art Morrow, considéré comme le meilleur ensemble de jazz, à Montréal. Il se compose non seulement d'excellents musiciens, mais aussi de plusieurs compositeurs et arrangeurs dont Al Baculis, saxophoniste. On y remarque également Nick Ayoub, qui est à la fois saxophoniste, arrangeur et compositeur ; Herbie Spanier, trompettiste soliste ; Yvan Landry, vibraphoniste et pianiste ; Tony Romandini, dont la réputation comme guitariste n'est plus à faire ; Gerry Vaillancourt, tromboniste, et Ronny Paige, batteur. Les invités seront Yolanda Lisi, une chanteuse de réputation qui fait actuellement carrière à Toronto, et Claude Vincent, une des idoles des adolescents.

Le 8 juillet, Pierre Morin a invité au programme l'ensemble de sept musiciens de Serge Garand, pianiste très connu à Montréal et l'un des avant-gardistes de la musique concrète. On sait qu'il a présenté à Montréal les concerts intitulés " Musique de notre temps " qui présentaient un nouvel aspect du jazz. Au cours de l'émission "Rythmes", il y a deux ans, les critiques l'ont acclamé comme étant le meilleur directeur de jazz que l'on ait vu depuis Michel Legrand, en janvier 1959. A titre d'invités, à cette même émission : Claire Deval, qui se spécialise dans la chanson de jazz noir, et Alain Denis, dont le jazz est à l'esprit français. On interprètera à ce programme des pièces de Serge Garand et de Nick Ayoub.

Le 15 juillet, c'est à l'orchestre de Jean Larose que Pierre Morin a fait appel. Jean Larose est reconnu comme pianiste et accompagnateur et pour les excellents arrangements qu'il a faits à " GM vous invte ", en 1959 et 1960. Les artistes invités de cette émission seront Estelle Caron, chanteuse, et Tony Romandini, guitariste.

Enfin, le 22 juillet, Art Morrow revient au programme en compagnie de Margot Lefebvre, Jacques Thierry et Herbey Spanier.

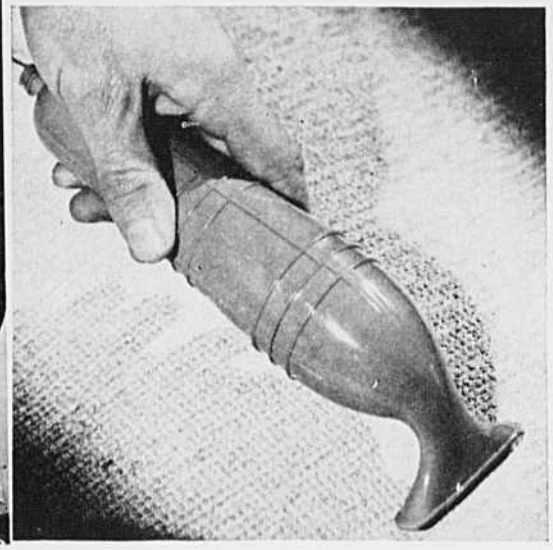
ET APRES ?

Après ? Pierre Morin se retire du canal 2 (le traître !) pour aller au canal 6, réaliser au réseau anglais la série " Jam on Both Sides ", le dimanche soir, de 11 h. 20 à 11 h. 50. Cette série de musique classique et de jazz se fera avec le précieux concours de l'artiste Neil Chotem. Elle remplace l'émission " Shoestring Theatre ".

Gabriel Langlais.



Aspirateur pour automobile...



Que de fois n'avez-vous pas été effrayé en voyant la voiture remplie de sable de la plage — de terre ou de mousse ou même de fourmis après la ballade en forêt. Que d'irritation provoquée par les cendres répandues sur les vêtements — ou par un coffret à gants ou un coffre à bagages pleins de poussière.

Actuellement il est simple et facile d'éviter des contre-temps quand vous avez un MINI-VAC aspirateur dans la voiture. Malgré sa petite taille, sa force aspiratrice vaut bien celle d'un aspirateur ordinaire, et son embouchure spéciale pénètre dans tous les coins et recoins.

MINI-VAC n'est pas indispensable pour la voiture seulement. Quand vous êtes en promenade, son tuyau de 4-½ verges arrive aussi bien dans la tente que dans la roulotte de camping — et vous assure les mêmes facilités de nettoyage qu'à la maison.

La sécurité est complète, MINI-VAC met fin aux rallonges si dangereuses, allant de l'appartement jusqu'à la voiture, puisqu'il fonctionne par l'admission du moteur.

MINI-VAC est complètement silencieux et n'a pas de pièces mobiles exigeant ajustage ni graissage. Il est tout simplement génial.

Le MINI-VAC est en deux pièces, en matière plastique incassable, avec sac d'aspirateur détachable, tuyau de 4-½ verges en matière plastique, interrupteur en matière plastique, tubulure en laiton, pièce en T et écrou.

Lorsque le moment est arrivé d'habituer un enfant à de nouveaux aliments, servez-lui-en de petites quantités lorsqu'il a faim. Afin de s'assurer que le régime de l'enfant renferme la variété d'aliments voulue, que l'on mélange un aliment dont l'enfant ne veut pas avec les aliments qu'il préfère.

•

Les femmes qui travaillent auprès de machines devraient, par mesure de sécurité, porter un bonnet ou une résille par-dessus leurs cheveux et s'abstenir de porter des manches longues ou des bijoux.

•

Par soin des pieds il ne faut pas entendre seulement le port de chaussures appropriées. Il faut aussi se laver les pieds tous les jours et bien les essuyer, surtout entre les orteils. Les ongles des orteils doivent être coupés carrés.

•

Si chaque personne a deux brosses à dents, elle peut en garder u à la maison et l'autre à l'école ou au bureau, afin de pouvoir se brosser les dents immédiatement après avoir mangé.

Une source précieuse de sels minéraux que l'on gaspille souvent, c'est l'eau dans laquelle on a fait cuire des légumes. On devrait conserver cette eau afin de l'ajouter aux soupes, aux sauces et aux jus de légumes.

•

Des vadrouilles et des torchons imbibés d'huile que l'on serre dans un endroit non aéré peut provoquer un incendie par combustion spontanée. Il est plus prudent de ranger ces articles à l'extérieur de la maisont et, si possible, de les laver chaque fois qu'on s'en sert.

•

Des maladies graves comme le diabète, la tuberculose et les affections cardiaques étaient regardées jadis comme incurables. On peut aujourd'hui les combattre et même, dans certains cas, les guérir, lorsqu'elles sont prises à temps.

•

Les vieux ouvriers ont souvent plus d'habileté, sans compter leur expérience, que les jeunes. On a constaté qu'ils étaient moins portés à avoir des accidents et qu'ils étaient plus assidus au travail.

Le coeur, la langue, le foie, la cervelle et les rognons des animaux de boucherie coûtent moins cher que des coupes plus populaires et sont de bonnes sources de fer.

•

Il n'est pas prudent de donner aux enfants des médicaments destinés aux adultes, à moins que le médecin ne les ait spécialement prescrits. Un grand nombre des médicaments ordinaires, salutaires aux adultes, peuvent empoisonner les petits enfants.

•

Les radiographies pulmonaires et autres tests empêchent la tuberculose de se développer sans que le malade le sache. A l'aide de ces examens, le médecin peut déceler la présence de la maladie dans ses premiers stades et la guérir plus facilement.

•

Les gens qui vivent seuls ne devraient pas négliger leurs repas. La préparation d'un repas pour une seule personne peut sembler ne pas avoir une grande importance, mais c'est la santé qui est en jeu. Il peut être intéressant de préparer un repas pour une seule personne.

En jouant, les enfants se couvrent les mains de saletés et de microbes. Il faut habituer les bambins à se laver les mains avant chaque repas et même avant chaque collation, car autrement ils pourraient porter des microbes à leur bouche.

•

Le soleil du printemps fait fondre les bords des lacs et des rivières. Les bambins s'aventurent souvent sur les blocs de glace détachés et chaque année il y a des pertes de vie. Les parents, les instituteurs et les journaux peuvent avertir les enfants de ce danger.

•

Lorsque vous préparez des légumes, coupez-les de grosseur uniforme pour que tous les morceaux cuisent également. Une cuisson trop prolongée gâte la saveur des aliments et détruit certains des éléments nutritifs.

•

Tout le monde a besoin d'un passe-temps ou d'une forme quelconque de distraction, surtout ceux qui occupent un emploi sédentaire ; ces derniers doivent occuper leurs loisirs avec des exercices au grand air autant que possible.



Conseils pratiques

préparés spécialement

pour vous, Madame

ORIGINALITÉS DE NOS LECTEURS

Nous tenons à rappeler à nos lecteurs que nous n'acceptons plus de photos pour le concours ORIGINALITES DE NOS LECTEURS depuis le 31 mars dernier. Plusieurs photos primées sont en notre possession et nous les ferons paraître dans leur ordre d'arrivée. Un chèque de CINQ DOLLARS sera adressé à l'auteur immédiatement après parution. Que nos gagnants soient patients car leur tour viendra.

La Rédaction.



Photo de :
Mme G. H. Poirier,
10,567, rue Sacré-Coeur,
Ahuntsic, Montréal.



Photo de :
Mme Josaphat Tétreault,
783, rue Principale,
Granby, P. Qué.



Photo de :
Mme Yolande Bérubé,
C. P. 820,
La Sarre, Abitibi.

LES AMÉRICAINS VIVENT DANS LA HANTISE DE GROSSIR

Tous les trois ou quatre mois, les autorités médicales avertissent les Américains : « Vous mangez trop, vous buvez trop d'alcool, vous ne prenez pas assez d'exercice, etc. » et de citer des statistiques impressionnantes d'artério-sclérose, de cholestérol, de maladies cardiaques et circulatoires diverses. Et de dire aux femmse : « Vous tuez votre mari en lui servant une nourriture trop riche et en lui faisant faire trop d'heures supplémentaires au bureau ».

En réalité, révèle le magazine américain « *Cosmopolitan* », tout ceci est maintenant erroné. Ces reproches ont donné tellement mauvaise conscience aux Américains, les ont empli d'une telle panique que tous les Etats-Unis sont aujourd'hui saisis d'une véritable folie de régime et d'exercice physique.

En 1944, une enquête sur 10,000 hommes d'affaires avait montré que 30% d'entre eux souffraient d'obésité. En 1960, 10% seulement dépassent sensiblement le poids idéal.

L'Américain de 1961 mange, par jour, une pomme de terre et cinq tranches de pain de moins que celui de 1920. Mais il consomme beaucoup plus de jus de citron (réputé pour ses vertus amaigrissantes). Il tient un compte soigneux de ses calories, et absorbe scrupuleusement telle quantité de protéines, de sels minéraux, de vitamines par repas.

Dans tout le pays, les boutiques de diététique ont proliféré comme des lapins. En 1953, on a vendu aux Etats-Unis pour 2½ milliards de dollars d'aliments de régime. En 1960, pour 23 milliards. Résultat : certains médecins sont en train de se demander si, après avoir été trop bien nourri, l'Américain ne va pas se mettre bientôt à souffrir de la sous-alimentation.

La hantise de ne pas faire assez d'exercice physique a provoqué un véritable *rush* sur les salles de gymnastique, les « salons d'exercice » et des « Clubs de Santé ». Une seule chaîne de « salles d'exercice » compte actuellement 250,000 clients, qui y dépensent 1½ milliard de dollars par an.

Toujours parce que le « médecin recommande de prendre un peu d'exercice » les citadins des Etats-Unis se sont précipités sur le bricolage et les « choses à faire soi-même » dont le marché a subi un *boom* de plusieurs millions. Résultat : en un an, 600,000 accidents, 72,000 personnes ont été blessées simplement en voulant « faire elles-mêmes les choses » dans le bâtiment.

Les Américains dépensent trente milliards de dollars par an pour les loisirs et ceux-ci ne sont guère, pour la plupart, du style « sédentaire » : 40 millions de personnes s'exercent à la navigation, il y a 30 millions de jardiniers du dimanche, deux millions de pêcheurs sous-marins, plus de dix-huit millions de campeurs et autres « amoureux de la nature ». Le cyclisme est redevenu une passion nationale, et l'institut du cyclisme déclare qu'il n'y a pas eu autant d'amateurs de ce sport depuis 70 ans. ◆

À LA RECHERCHE DU BONHEUR

Tous les jeunes gens qui sortent de nos collèges et de nos universités rêvent d'une vie heureuse ; il s'agit pour chacun d'eux de choisir parmi les choses qui leur apporteront le bonheur.

Il y a bien longtemps, les hommes et les femmes, emportés pour ainsi dire sur le fleuve de la vie, semblaient obéir à des règles rigides et inéluctables. Aujourd'hui, nous en sommes plutôt à l'âge du choix avec tout ce qu'il comporte de responsabilité. Personne ne veut plus s'endormir au fond de la barque et se laisser flotter au gré des éléments. Au contraire, on désire apprendre à tenir la barre et à s'orienter. On tâche, sinon d'être maître de son destin, du moins de piloter son embarcation.

Au navire en bon état, toutes les mers ouvertes, tous les fleuves accessibles, tous les ports accueillants. Il n'a qu'à choisir et à savoir naviguer.

La vie est une longue suite de choix. Celui qui va à une partie de balle exclut une infinité d'autres choses qu'il aurait pu faire. Le téléspectateur qui regarde le dernier long métrage sacrifie le sommeil au spectacle. L'enfant qui dépense vingt-cinq cents en friandises renonce à tout ce qu'il aurait pu acheter avec cette somme. Et tout choix fait appel à notre sens des valeurs.

La vie suppose aussi un bagage de connaissances. Notre instruction et nos préparatifs doivent être proportionnés à nos espoirs et à la grandeur de la tâche que nous entreprenons.

En quoi consiste le bonheur ?

C'est la grande question que se posait l'antiquité et que se pose encore notre monde moderne. Les hommes et les femmes ont cherché à atteindre le bonheur par bien des voies différentes. Les uns ont échoué parce qu'ils ont marché au hasard, espérant toujours trouver l'objet de leurs rêves indécis. Ils n'ont connu le long de la route que quelques moments de plaisir et n'ont réalisé que certaines de leur ambitions. Mais la vie devrait être une lente ascension vers le bonheur, et le bonheur c'est le contentement de soi-même, non pas simplement une succession de magnifiques impulsions et de désirs. Le contentement résulte surtout de la certitude d'accomplir ce que l'on s'est proposé.

« Le bonheur, dit Félicien Marceau, c'est savoir ce que l'on veut et le vouloir passionnément. »

Disons, à titre indicatif, qu'il faut cinq éléments pour faire une vie heureuse : la santé, le travail, des centres d'intérêt, des amitiés et la poursuite d'un idéal. Et il est à noter que pour être heureux, il importe de se réaliser comme tout, et non pas seulement sous un aspect ou un autre.

Le genre de vie que nous avons en vue n'est pas nécessairement celle qui apporte la richesse ou la renommée. Elle ne consiste pas à gagner seul, mais à bien jouer le jeu. Elle ne se compose pas uniquement d'événements remarquables.

Cette vie comporte un idéal, c'est-à-dire l'image de ce que nous n'atteindrons peut-être jamais tout à fait, mais que nous devrons toujours poursuivre sans nous lasser. Il est bon de contempler souvent son idéal ; cela stimule et finit par nous améliorer. Par contre, étouffer son idéal c'est courir après les chagrins, car l'idéal étouffé se venge parfois cruellement.

Il ne faut pas concevoir le bonheur comme la récompense, mais comme la conséquence naturelle d'une bonne vie. Vous serez heureux si vous exercez vos facultés vitales de façon à exceller, dans une vie qui offre libre champ à leur développement.

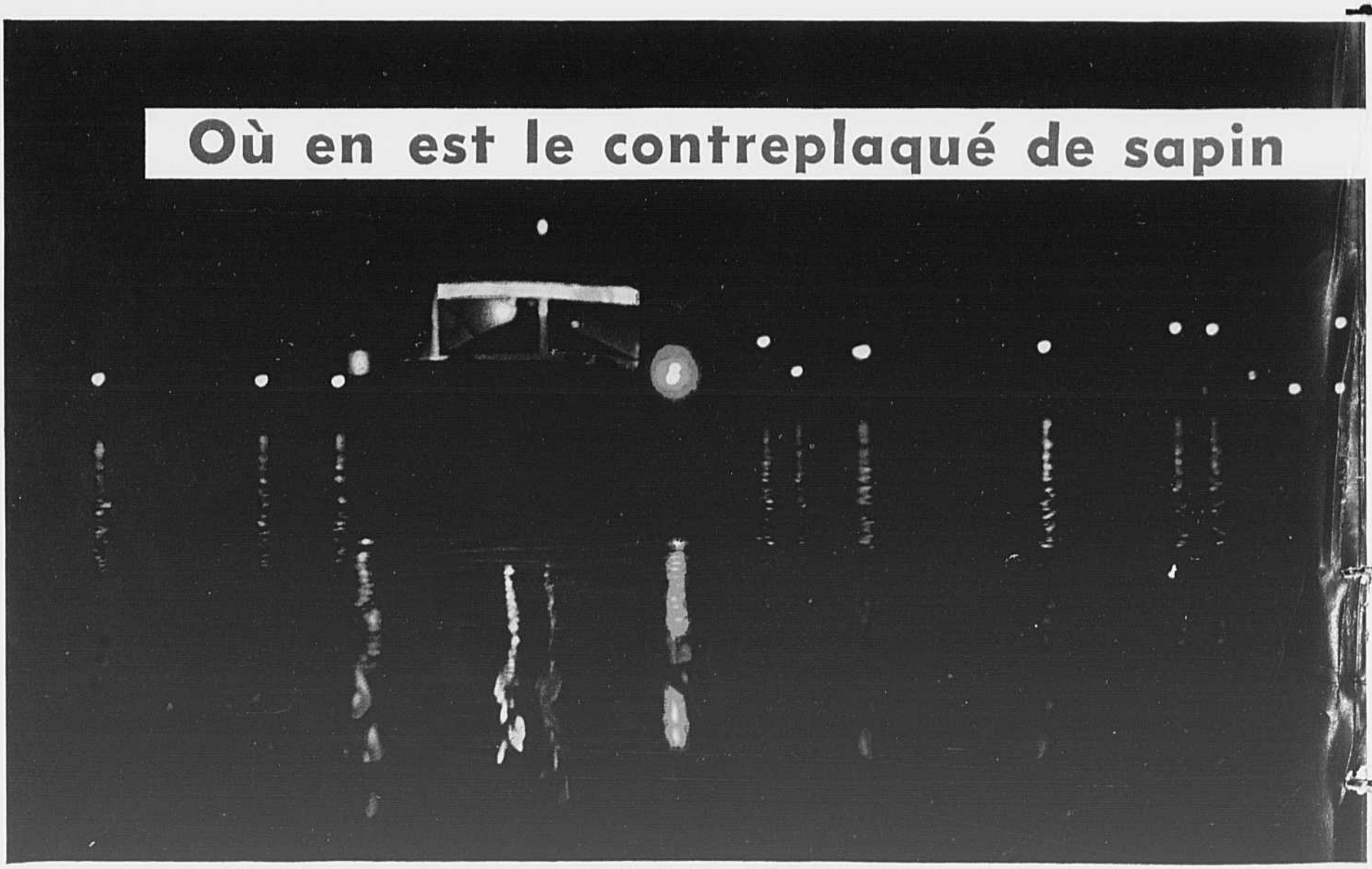
Le bonheur n'est pas non plus quelque chose de passif ni de négatif. C'est le fruit de nos actes, le produit d'une pensée positive et d'une vie active. Il ne se compose quelquefois que des petits incidents de tous les jours ; du fait d'avoir quelque chose à faire, à aimer et à espérer. Un célèbre empereur romain écrivait dans sa retraite, après vingt ans de règne : « Si seulement vous pouviez voir les cinq choux de mon jardin, que j'ai plantés et fait pousser de mes mains, vous ne me demanderiez pas d'abandonner ce bonheur pour reprendre le pouvoir ».

Enfin le bonheur n'est pas un moyen, c'est une fin en soi. Chacun choisit pour s'y élever des marchepieds en rapport avec ses jambes, son tempérament et son idéal. Il n'est pas nécessaire de s'adresser aux philosophes pour contrôler la vérité suivante : scrutez vos souvenirs et vous constaterez que vos heures les plus heureuses sont celles qui ont suivi un succès dans une activité de la vie où vous aviez acquis la compétence.

Viser haut

Celui qui est en quête d'une vie heureuse ne se contentera jamais de la situation existante. Après avoir atteint un palier, il ne voudra pas s'y installer. Il sait que les restrictions les plus irritantes sont celles que l'on s'impose soi-même.

On ne trouve pas non plus le vrai bonheur en traitant une réussite comme une pierre précieuse, en l'enfermant



dans un écrin pour la contempler avec admiration. Il y a des gens qui s'efforcent d'atteindre la perfection dans un domaine afin de s'y reposer confortablement. Mais vivre ainsi, c'est abdiquer son intelligence, se condamner à la médiocrité, piétiner sur place. Chaque succès est un tremplin pour monter plus haut encore.

Le désir de mener une vie heureuse provient dans certain cas de l'ambition naturelle d'être avantageusement connu et de laisser un bon souvenir. Ceux qui en sont animés ne veulent pas qu'on écrive sur leur tombe : « Ci-gît X qui n'a fait de mal à personne et qui, content de l'état des choses, n'a absolument rien dérangé dans son milieu ».

Mais si ce serait folie de s'appliquer à vivre d'une façon anodine, replié sur soi-même, il est également condamnable d'édifier sa vie sur des biens extérieurs, comme le rang, les richesses, les honneurs et le faste mondain. Il nous faut certes étendre le champ de notre expérience, et cela ne peut se faire que par nos contacts avec le monde qui nous entoure. Mais nous devons aussi éprouver un certain sentiment de stabilité, qui ne peut se trouver qu'en nous-mêmes.

Les facteurs extérieurs sont en vérité des choses bien fragiles. Faire parler de soi dans les journaux, être reçu et fêté, être recherché à cause de ses richesses, ce ne sont pas là des éléments essentiels d'une vie heureuse. Collingwood, qui réussit à commander la flotte à la mort de Nelson à Trafalgar, nous a laissé cette réflexion désabusée : « La trompette de la renommée fait beaucoup de bruit, mais les notes qu'elle émet ne restent pas longtemps dans l'oreille. »

L'homme vraiment important est celui qui, conscient de ses capacités, s'applique à les développer et atteint ainsi à la grandeur par sa volonté. On ne peut être grand en quelque chose sans avoir l'intuition de la grandeur qu'elle recèle. *Notre succès est le rapport qui existe entre notre oeuvre et nos talents.*

Il fut un temps où l'improvisation intelligente pouvait suffire pour atteindre un but clairement conçu, mais ce temps est révolu. Sans plan et sans direction, nous nous embrouillons et nous perdons notre route. Nous sommes alors obligés de faire des changements importants sans préparation ni réflexion.

Qu'est-ce qui nous pousse à atteindre des objectifs et à poursuivre des idéaux ? Il y a tout d'abord l'élan vital qui fait jaillir en chacun de nous une flamme tantôt vacillante, tantôt impétueuse. Puis il y a l'aiguillon de l'intérêt, de l'émulation, de l'amour, de la nécessité, etc. D'aucuns prétendent que la fable du lièvre et de la tortue aurait pu finir autrement. Que serait-il arrivé si, au lieu de s'asseoir sur l'herbe tendre pour se reposer, le lièvre avait posé son arrière-train sur un chardon ? Bien des gens ont besoin d'un stimulant pour les mettre en branle.

D'autres sont mûs par l'enthousiasme dans tout ce qu'ils entreprennent. Ils savent que la persévérance supplée, beaucoup plus souvent qu'on ne pense, au manque d'aptitude et de formation.

Le temps et le milieu

L'homme qui veut être heureux dans la vie s'intéresse à tout ce qui se passe autour de lui. Il recherche la beauté et la joie de vivre qui remplissent le monde, et il y est sensible.

Le bonheur de la vie ne se mesure pas d'après le calendrier, mais d'après les événements qui viennent s'y insérer. C'est pourquoi, comme l'enfant, l'homme doit en sortant chaque matin regarder le monde en pensant à ce qu'il y a à voir et à faire plutôt qu'à lui-même. Il vit en quelque sorte dans l'attente, sachant qu'il est encore plus agréable d'espérer et d'avoir quelques déceptions que de commencer chacune de ses journées avec l'idée que l'on s'ennuiera ferme.

La souplesse et la faculté d'adaptation sont des qualités très importantes pour être heureux. Il ne s'agit pas d'être un caméléon ni un Protée, mais il faut s'accommoder à des milieux changeants, adapter notre harmonie intérieure au choc des conditions extérieures.

Même si votre milieu paraît ingrat, ne désespérez pas de trouver le bonheur que vous y cherchez. Voyez les Esquimaux ! Ils ont réussi, au cours des siècles, à édifier une culture dans des parages qui nous semblent des plus dénudés, arides et inhospitaliers.

Faire son chemin quand il n'y a pas d'obstacles, cela est banal. La vraie grandeur s'élève au-dessus du commun en accomplissant de grandes choses avec de petits moyens, en faisant preuve d'originalité et d'ingéniosité devant l'imprévu, en ne gâchant pas son temps et ses efforts au hasard.

Les entraves

Mais il y a des entraves à notre poursuite du bonheur terrestre, et l'une des principales est le désir de la sécurité. Dès que le souci de la sécurité commence à dominer notre pensée, l'envergure de notre vie se met à rétrécir.

L'histoire nous en fournit la preuve. Les Grecs brillèrent au premier rang dans un monde barbare, mais, s'enlisant peu à peu dans le relâchement et la mollesse, ils s'acheminèrent vers leur perte pour avoir préféré la sécurité et le confort à la liberté et à l'indépendance. Bientôt Athènes cessa d'être libre et tomba dans la médiocrité.

La modicité de nos ressources peut nous rendre la recherche du bonheur plus difficile, mais elle ne doit pas faire échouer nos efforts. « Mal logé, mal nourri, mal vêtu », telle est la légende que le caricaturiste Webster écrivit au-dessous de son croquis de la cabane d'Abraham Lincoln.

Juger de la valeur de la vie par ses plaisirs et sa sécurité, c'est se servir d'un faux critère. Vivre heureux ne consiste pas à nager dans le luxe, ni à se contenter des divertissements commercialisés, des réjouissances de boîtes de nuit, qui ne sont que la parodie du bonheur. Une vie heureuse repose sur des choses, des qualités et des fins autrement plus sérieuses que les plaisirs.

Nécessité des principes

Toutes nos oeuvres sont fragiles, à moins d'être fondées sur la vérité ; de même, pour être stable, le bonheur doit reposer sur des principes solides.

Comme nous vivons dans un monde où d'innombrables intérêts viennent en conflit, nous devons avoir des normes

[*Lire la suite page* 31]

en tant que matériau marin?

Que vaut exactement le contreplaqué de sapin, catégorie Marine, par rapport aux nouveaux matériaux utilisés dans la fabrication des coques ? C'est le moment de faire le point à ce sujet et de souligner les qualités incontestables du contreplaqué de sapin.

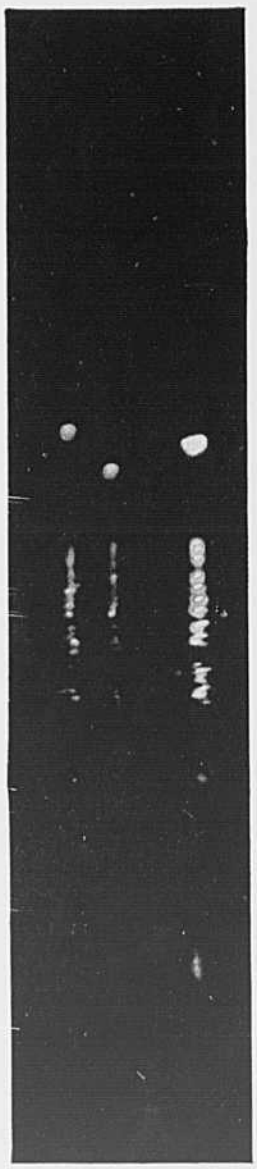
EST-IL SUFFISAMMENT FORT? Parce que ce contreplaqué de sapin se compose de minces feuilles superposées à angle droit, il est, à poids égal, plus fort que l'acier. Et cette résistance qui s'exerce dans les deux sens est durable parce qu'au lieu d'être rigide, ce matériau "cède" en quelque sorte. Grâce à cette précieuse caractéristique, il ne peut ainsi se fendiller. De plus, le contreplaqué de sapin, catégorie Marine, reste insensible à l'action des rayons ultra-violets, à l'électrolyse ou à la corrosion. Le contreplaqué de sapin ne devient pas fragile en vieillissant. Le martèlement incessant des vagues "fatigue" considérablement les autres matériaux et provoque l'apparition de nombreuses et minuscules cassures, presque invisibles au début, qui minent la solidité de votre embarcation. Mais la valeur du contreplaqué de sapin ne se limite pas à cela. L'élasticité du bois qui le compose confère aux coques une résistance naturelle qui leur permet de soutenir des pressions hydrauliques de 500 livres au pouce carré. Il supporte de même des vitesses de près de 200 milles à l'heure, (la preuve en a été établie avec éclat par l'hydroglisseur "Miss Thriftway", construit de contreplaqué, qui a réussi des records). Une telle résistance est essentielle à toute embarcation, qu'il s'agisse d'un dinghy ou de vedettes cruisers. L'emploi d'un tel matériau signifie que vous n'avez pas à traiter spécialement la coque contre les vibrations, le bruit et la condensation. Il est en effet fatigant de faire des promenades sur l'eau dans une coque qui vibre à chaque révolution du moteur ou au choc de chaque vague. Ces promenades deviennent plus reposantes dans un bateau construit en contreplaqué de sapin, parce que sa coque absorbe mieux les chocs et les vibrations.

SA COLLE EST-ELLE IMPERMÉABLE? La chaleur, le froid, l'humidité, les produits chimiques ou l'âge restent impuissants contre cette colle. Au cours de la fabrication de ce matériau, une action chimique déclenchée par des températures et des pressions extrêmement élevées "lie" solidement les molécules même de la colle à celles du bois. De plus, chaque couche de contreplaqué de sapin, catégorie Marine, se compose de bois solide.

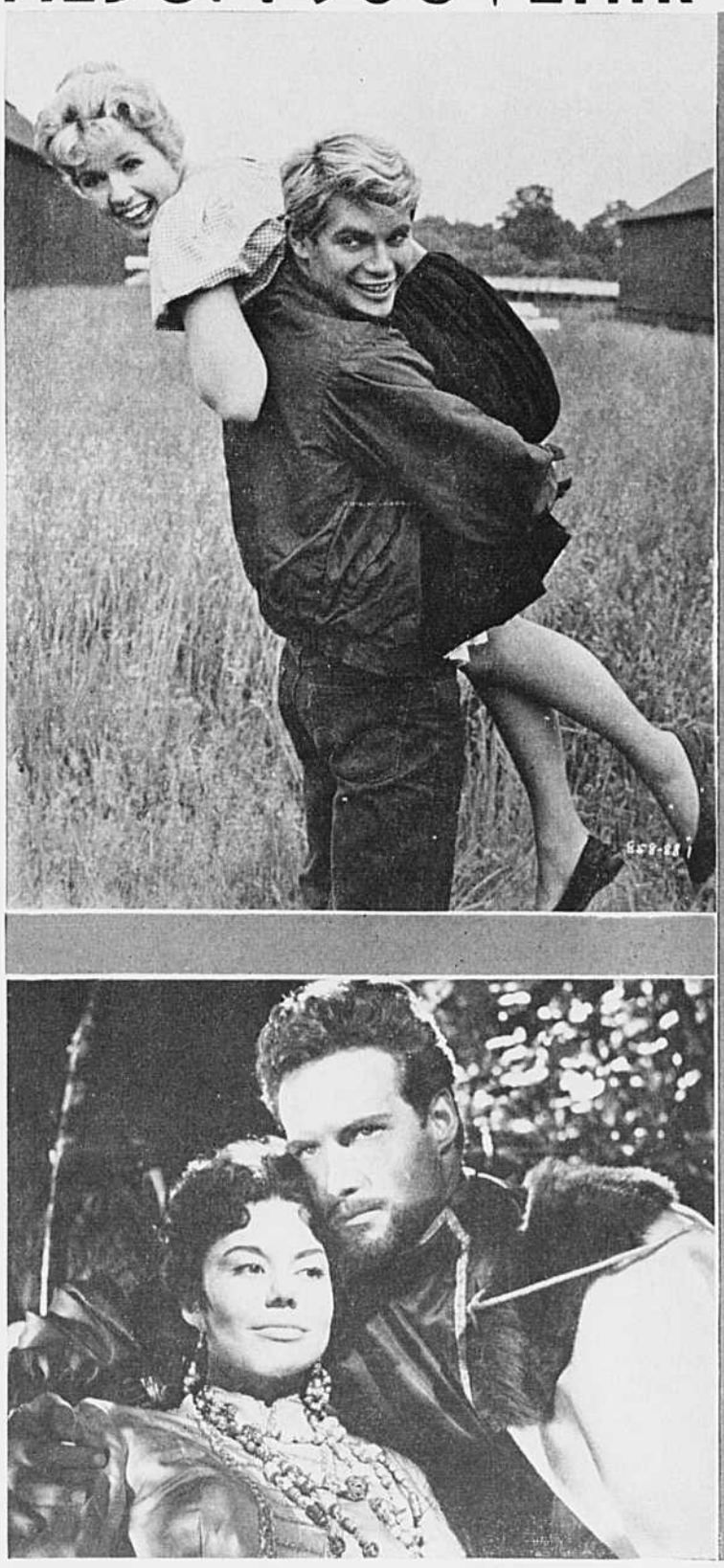
COÛTE-IL PLUS CHER? Dans certains cas, oui. Mais à tous les égards, le contreplaqué de sapin, catégorie Marine, est le meilleur matériau pour les coques de bateau.
Votre vedette cruiser, votre yacht ou votre runabout requièrent pendant leur fabrication des soins individuels. Votre embarcation doit offrir surtout la réserve de sécurité que lui confèrent la souple résistance et l'endurance du contreplaqué moderne de sapin, catégorie Marine. Retenez bien ceci: un bateau construit en contreplaqué de sapin, qu'il ait une longueur de 10 ou de 50 pieds, aura la solidité et l'endurance d'une vedette lance-torpilles.

CONTREPLAQUÉ DE SAPIN
À COLLE IMPERMÉABLE
LE CONTREPLAQUÉ MARQUÉ (PMBC EXTERIOR)
CONTIENT UNE COLLE IMPERMÉABLE
PLYWOOD MANUFACTURERS ASSOCIATION OF B.C.
550 BURRARD STREET, VANCOUVER 1, B.C.
Bureaux locaux: VANCOUVER, CALGARY, WINNIPEG, LONDON, TORONTO, OTTAWA, MONTREAL

B-61-5F



ALBUM-SOUVENIR DE VOS VEDETTES







En haut, à gauche : TROY DONAHUE qui joue le rôle titre dans *Parrish* et CONNIE STEVENS, sa partenaire. En haut, à droite : Dans *Gold of the Seven Saints,* LETICIA ROMAN se sert de tous ses charmes de senorita pour gagner l'amour de ROGER MOORE. En bas, à gauche : STEVE REEVES et GEORGIA MOLL dans une scène d'amour du film *The White Warrior.* En bas, à droite : LESLIE CARON et HORST BUCHHOLZ jouent aux amoureux dans le film *Fanny.*

A LA RECHERCHE DU BONHEUR

Suite de la page 29

pour nous guider. C'est notre seul moyen de déterminer si ces intérêts sont bons ou mauvais. Autrement, il ne nous resterait qu'à recourir à des expédients de fortune, toujours sujets à caution.

Un principe n'est pas une règle. La règle n'exige qu'une obéissance aveugle, tandis que le principe nous force à réfléchir et à prendre nos propres décisions. Tous les êtres vivants sont soumis à des règles ; seul l'homme marche à la lumière des principes.

Les principes se confondent en quelque sorte avec le sens des valeurs. Ils s'appuient les uns sur les autres et constituent ensemble le moteur propre des actions humaines. De fait, il serait inutile de se mettre à la recherche du bonheur, et impossible de se rendre compte des progrès accomplis, sans disposer d'une échelle des valeurs.

Il importe, cependant, de se rappeler que le sens des valeurs n'est pas un don infus, mais qu'il s'acquiert et se perfectionne graduellement, tout le long de notre vie.

Ce qui compte dans l'histoire d'un peuple, comme dans celle d'un individu, c'est sa progression vers des valeurs de plus en plus grandes. Pour nous Canadiens, ce qui fait la force de notre mode de vie, c'est ce respect traditionnel des pays occidentaux à l'égard du principe de la dignité humaine. La cruauté et la vulgarité nous révoltent, tout comme le comportement de ceux qui se servent de leurs semblables en guise d'escabeau pour atteindre au succès.

La personnalité

Pour être heureux ici-bas il faut avoir de la personnalité. Le mot se prête à bien des interprétations, mais la chose exige deux grandes qualités essentielles, avoir une certaine unité de conduite et une attitude positive dans la vie. L'homme doué de personnalité doit être lui-même, agir pour lui-même et non pas pour la galerie.

On ne choisit pas le lieu de sa naissance, pas plus qu'on ne choisit ses parents, mais il n'en tient qu'à chacun de forger sa personnalité.

L'homme qui a de la personnalité est celui qui aime ce qui est aimable et déteste ce qui est détestable. Chez lui la sincérité est une seconde nature. Ses parents lui ont enseigné que la question qu'il devait se poser était non pas : « Qu'est-ce que les gens vont dire de moi ? », mais bien : « Quelle opinion vais-je avoir de moi-même ? »

Pour répondre à cette question l'esprit doit porter un jugement. Or un des secrets du bonheur consiste à apprendre de mieux en mieux à porter des jugements justes sur les événements de la vie, car ce ne sont pas les événements qui ont une influence sur nous, mais bien plutôt ce que nous en pensons.

Voilà un des problèmes de notre époque. Les personnes incapables de juger des causes et des effets finissent par tomber dans la pire des confusions ; elles commencent par tergiverser dans l'espoir que tout finira par s'arranger, mais bientôt survient un événement imprévu qui les force à prendre une décision rapide, et c'est alors la catastrophe.

Il faut du courage pour prendre une décision ou porter un jugement, et cette vertu ne se retrouve pas chez tous les hommes.

Quiconque ne consent qu'à prendre le « minimum de risques » ne peut espérer faire beaucoup de progrès. Il ne s'agit pas simplement d'avoir le courage de prendre l'initiative. On rapporte qu'un jour que les Thébains retournaient dans leur pays après avoir vainement tenté de s'emparer d'une ville, ils firent la rencontre d'une armée spartiate. Un Thébain s'exclama : « Nous voici tombés dans les mains de nos ennemis ! » A quoi le commandant thébain rétorqua : « Pourquoi ne serait-ce pas eux ? » Et, passant immédiatement à l'attaque, il remporta une éclatante victoire.

Un homme ou une femme en quête d'une vie heureuse se gardera de laisser échapper une occasion favorable ou de se soustraire à une responsabilité. L'impératif catégorique dont nous parlent les philosophes est l'impératif du devoir. Seuls les égoïstes, les primaires et les gens tout à fait grossiers peuvent se permettre de toujours faire ce qui leur plaît. Les autres — les gens intelligents — s'efforcent de faire de leur mieux, et ils acceptent leurs responsabilités.

Ils savent cependant se montrer indulgents pour leurs semblables, car pour être heureux il faut être capable d'écouter et de comprendre les autres. Sans le choc bienfaisant des idées, l'humanité n'aurait jamais connu le progrès ni la civilisation.

L'amour du bien

On peut en arriver à aimer tout ce qui est bon, quelle qu'en soit l'origine. Les Athéniens nous en ont donné un bel exemple. Au lieu de molester et d'emprisonner saint Paul, comme l'avaient fait les autres peuples, ils l'invitèrent, à son arrivée à Athènes, à exposer sa nouvelle doctrine devant l'Aréopage.

Les préjugés dénotent toujours un manque de maturité. Quand on a un tant soit peu de culture et d'éducation, on se fait un devoir de regarder les deux côtés de la médaille. Il faut savoir combattre une erreur sans pour autant condamner celui qui la défend. Peut-être n'y a-t-il aucune mauvaise intention de sa part et se trompe-t-il tout simplement. C'est à nous qu'il incombe de rétablir les faits, de trouver la bonne solution. Toute chose comporte en quelque sorte une alternative, et l'on ne peut affirmer que telle décision, telle mesure est bonne ou mauvaise avant de l'avoir comparée à telle autre qu'on aurait pu prendre à sa place.

D'autre part, la tolérance seule ne suffit pas pour être heureux. On ne peut se contenter de passer sa vie à respecter les opinions des autres ; il faut accomplir des actes positifs.

Pour être vraiment heureux, il faut s'appliquer constamment à apprendre quelque chose. Et plus on apprend, plus on veut apprendre. C'est de cette façon qu'on arrive à développer ses facultés supérieures, à aimer les choses de l'esprit et à laisser aux sensations la place secondaire qui leur revient.

Trop de personnes s'imaginent, mais bien à tort, que pour mener une vie heureuse, il suffit d'observer fidèlement certaines règles établies, qui permettront de résoudre tous les problèmes.

Ce que plusieurs prennent pour de la facilité chez certains hommes de talent n'est, en somme, que le fruit d'un travail pénible et assidu. C'est un grand bienfait que le travail ne soit pas réservé aux seuls esclaves. S'il en était ainsi, nous serions privés d'une de nos plus grandes sources de contentement et voués à tout jamais à la médiocrité.

Celui qui a étudié la situation, les rage de supporter les revers, mais bien mesures à prendre et les conséquences qui en découleront, n'a rien à craindre. Quand on connaît le problème et le moyen de le résoudre, on peut marcher d'un pas assuré.

Aux jeunes et aux moins jeunes

Si vous n'êtes pas contents de votre sort actuel et si vous désirez faire quelque chose pour l'améliorer, il faut vous mettre à l'oeuvre tout de suite. Mais surtout n'allez pas espérer des transformations soudaines et radicales. Le principe de la relativité s'applique aussi dans une large mesure aux affaires humaines. Même dans le domaine technique, ce qui est vrai aujourd'hui peut fort bien être modifié demain par les perfectionnements de la science.

Prenez l'habitude d'adopter certaines vues sur votre place dans la vie, votre utilité dans la vie et le bonheur que vous pouvez attendre de la vie.

Puis un beau jour, peut-être même plus tôt que vous ne le croyez, vous verrez clairement le rôle que vous devez jouer et vous vous apercevrez que vous accomplissez le travail qui vous convient le mieux. Vous aurez alors la joie de constater que vous remplissez une tâche essentielle et que vous faites votre devoir. Il n'en faut pas plus pour avoir confiance en soi et être heureux.

Le bonheur n'est pas l'apanage de la jeunesse. Il est pour tout le monde. Un trop grand nombre d'entre nous, arrivés à un certain âge, pensent à leur jeunesse comme à un paradis perdu et s'apitoient sur leur vie actuelle. C'est là une tendance condamnable, car le bonheur consiste à vivre dans le présent et à envisager l'avenir avec confiance et sérénité.

Une chose est certaine : on ne *trouve* pas son bonheur ; on le *fait*. Au cours des années il se présente inévitablement des circonstances qui mettent à l'épreuve notre courage et notre détermination. Il est donc indispensable de se faire, en quelque sorte, une provision de principes exprimés sous forme de maximes. Si certaines de ces maximes semblent usées ou banales, c'est qu'il y a des années et des années que l'on s'en sert avec profit.

Evidemment s'il nous était possible de prévoir l'avenir, nous pourrions plus sûrement orienter nos pas vers notre but. Mais étant donné que notre vue est bornée, il faut mettre toute notre sagesse à bien accomplir notre tâche de chaque jour. Il s'agit, en somme, de faire toujours de notre mieux sans nous inquiéter outre mesure de ce que demain nous réserve.

Cette semaine,

LE SAMEDI

à écouté

pour vous...



CONCERTOS POUR GUITARE

Julian Bream
LM/LSC-2487 RCA Victor

De jour en jour, la guitare classique connaît un regain de popularité. Julian Bream, que le *New York Times* appelle *le grand interprète musical de notre temps* et le *New York Herald Tribune un musicien exceptionnel*, représente la force dynamique qui est responsable de la renaissance de cet instrument. Ici, dans son second album enregistré pour le compte de RCA Victor (son premier était : *The Art of Julian Bream* — LM/LSC-2448), assisté par l'ensemble *Melos Instrumental*, Julian Bream exécute deux magnifiques pièces : le premier concerto pour guitare composé par Mauro Giuliani en 1808 et un concerto moderne par Malcolm Arnold. Jamais une ou l'autre de ces compositions n'ont été enregistrées et la perfection obtenue avec ce disque par les ingénieurs de RCA Victor dépasse de loin tout ce qui a été fait auparavant. L'agencement qui existe entre l'instrument soliste et l'accompagnement de l'orchestre fait de ce disque un vrai petit chef-d'oeuvre.

CONCERTO No 3 en C (Prokofieff)
CONCERTO No 2 en D Mineur (MacDowell)

Van Cliburn, pianiste
Hendl, Orchestre Symphonique de Chicago
LM/LSC-2507 RCA Victor

Van Cliburn, qui a construit un pont d'amitié entre l'Amérique et l'Union Soviétique, joue la musique contrastante de ces deux pays. Le Concerto de MacDowell est un travail romantique qui reflète l'état d'esprit du Nouveau Monde. Le Concerto de Prokofieff est une autre pièce formidable qui nous offre des effets musicaux d'un autre genre. Mélodieux et plein de rythmes, ce concerto est une création pleine de couleurs et de moderne dans la force du mot. Van Cliburn se surpasse pour offrir à tous ses admirateurs la beauté de son art et de son talent.

ACIDOSE ET THROMBOSE

DEUX REDOUTABLES ENNEMIS DU SYSTEME SANGUIN

par PAUL GIRARD

Dans sa composition comme dans ses phénomènes de coagulation le sang peut être la source de graves affections et une porte ouverte à la maladie. Nous voudrions faire état ici des travaux de deux chercheurs français, les docteurs Auguste Colin et Louis Gerson qui, chacun de leur côté et dans un domaine très différent, ont mis en évidence les causes jusqu'ici fort obscures de certaines affections sanguines, leurs conséquences et les thérapeutiques qu'il convenait d'adopter pour guérir et, surtout, en éviter le retour. Les travaux du docteur Auguste Colin portent plus particulièrement sur les méfaits de l'acidose ; ceux du docteur Louis Gerson sur les thromboses.

L'ACIDOSE

Un véritable élixir de vie : le sang

De quoi est composé ce liquide merveilleux ? De trois éléments essentiels : un liquide, le plasma ; un cellulaire, les globules (hématies et leucocytes) ; un presque cellulaire, les plaquettes.

Le plasma, dont la masse est évidemment formée d'eau, contient en solution presque tous les éléments servant à la nutrition cellulaire, par exemple les albumines, le glucose, le chlorure de sodium, le calcium. Il contient aussi les déchets organiques (tels l'urée, l'acide urique) qu'il transporte vers le foie et le rein pour être éliminés. Il contient en solution ou en suspension tous les produits issus des glandes à sécrétion interne (hormones sexuelles et de croissance, par exemple) et tous les catalyseurs nécessaires à la nutrition (enzymes et ferments). C'est lui qui contient en solution presque toutes les substances nécessaires à la coagulation comme aussi celles nécessaires au maintien de la fluidité sanguine.

Les globules rouges ou hématies dont la masse est de 45% du volume du sang, donnent au sang sa couleur rouge, couleur de l'hémoglobine, pigment rouge transporteur d'oxygène. Les globules blancs ou leucocytes, 500 fois moins nombreux sont les transporteurs des produits de défense de l'organisme.

Les plaquettes ont un rôle essentiel dans les phénomènes de coagulation. Bien que trente fois plus nombreuses que les leucocytes, leur volume total est très faible, du fait de leur petitesse.

Qu'est-ce que l'acidose du liquide sanguin ?

Tous les éléments du liquide sanguin : sérum, sécrétions endocriniennes, vitamines, sels minéraux ou organiques, globules blancs et rouges, représentent, quand ils s'y trouvent en proportion normale, ce que Claude Bernard appelait la *constante du milieu intérieur*.

Or, dans cette constante du milieu intérieur, il y a un élément qui a une importance essentielle : le liquide sanguin doit présenter une réaction légèrement alcaline. Comme il renferme physiologiquement à la fois des acides et des bases, il faut que l'ensemble de ces corps, qu'ils soient à l'état libre, qu'ils soient à l'état de combinaison forment avec le plasma sanguin une solution qui soit légèrement alcaline.

La bonne santé exige le maintien permanent de cet état chimique du sang.

Quelles sont les conséquences de l'acidose ?

On sait que les éléments normaux qui entrent dans la composition du liquide sanguin proviennent des aliments absorbés qui arrivent dans l'estomac ; mais ces derniers doivent, pour devenir des éléments sanguins favorables, subir diverses transformations, particulièrement à leur passage dans l'intestin et dans le foie. Ces transformations se font dans le sens de l'alcalinité ou dans le sens de l'acidité grâce à l'action d'un système régulateur dont la direction appartient au système sympathico-glandulaire.

Le maintien de la bonne santé exige l'intégrité permanente de cette fonction régulatrice. Un organisme sain dont les organes travaillent normalement rétablit automatiquement cet équilibre. Si ce rétablissement ne se fait pas, c'est que « quelque chose » freine ou empêche l'action du système régulateur, quelque chose qui est plus fort que l'énergie vitale.

Pour le docteur Auguste Colin les causes essentielles de ce déséquilibre sont l'*infection* et l'*intoxication* et ce sont les poisons de l'infection et de l'intoxication qui donnent naissance à un état acidosique plus ou moins prononcé du liquide sanguin et créent ainsi un début d'état morbide .

L'acidose du liquide sanguin serait donc à l'origine du plus grand nombre des états pathologiques.

Comment se manifeste l'acidose ?

On connaît, certes, depuis longtemps, les manifestations morbides de l'acidose interne du liquide sanguin, ce que l'on connaît moins ce sont ceux dus à une acidose légère provoquée par des acides provenant de la décomposition de sels neutres instables, décomposition s'effectuant sous des influences défavorables minimes.

Ces acidoses légères ont surtout pour conséquence de fausser le jeu de la dégradation protidique normale des aliments absorbés et de faire que certains éléments de cette albuminoïde, au lieu de rester des éléments favorables du liquide sanguin, se transforment en poisons toxiques.

De plus, la formation de certaines bases aminées dans l'intestin est connue et leur résorption par le liquide sanguin ne fait qu'augmenter l'intoxication de l'organisme. Enfin, l'acidose trouble également la sécrétion et l'action de certaines hormones et de certains ferments.

Ces différents poisons charriés dans le torrent sanguin, vont se disséminer dans les différentes parties de l'organisme et troubler le fonctionnement de tel organe ou de tel système fragilisé.

Comment lutter contre l'acidose ?

La thèse du docteur Auguste Colin est simple : L'alimentation trop copieuse, trop riche en substance albuminoïdes, fatigue le foie et l'intestin et crée un état plus ou moins prononcé de constipation, le terrain organique devient moins résistant. Un coup de froid survient, c'est-à-dire une cavo-entérite, c'est-à-dire une infection, légère il est vrai, mais qui n'en est pas moins défavorable pour l'organisme tout entier et l'acidose s'installe.

Comme le malade, à ce moment-là, éprouve une sensation de faiblesse, il réclame une alimentation fortifiante (viande, oeufs, poisson, etc.) qui ne fait qu'aggraver son intoxication.

Le professeur Loeper, qui a, lui aussi, étudié ce phénomène de l'aci-

dose, prescrit de la combattre par l'absorption buccale de bicarbonate l'organisme tout entier et l'acidose par jour, ou par injection sous-cutanée, veineuse ou rectale de solutions bicarbonatées isotoniques atteignant elles aussi de 8 à 10 grammes.

A cette thérapeutique symptomatique, le docteur Auguste Colin ajoute un traitement sévère du foie, de l'intestin et de l'arrière-gorge, porte ouverte à toutes les infections.

Il proscrit l'alimentation albuminoïde (viandes, oeufs, fromages et même lait) pendant un certain temps, afin de laisser au terrain organique une plus grande capacité de résistance et de réactions favorables, au profit d'une alimentation à base de fruits, de légumes et, surtout, de crudités.

Le docteur Colin préconise en outre une étroite surveillance du cavum réceptacle numéro un de tous les microbes et qui devrait être l'objet d'une hygiène particulière, avec lavages et écouvillonnages périodiques.

LA THROMBOSE

Les phénomènes de la coagulation

C'est un autre aspect de la circulation sanguine que l'on aborde avec les phénomènes de la coagulation et aussi un autre danger : celui des thromboses.

La coagulation a pour effet de fixer tous les éléments solides cellulaires du sang dans un réseau d'une substance nommée « fibrine » qui donne au plasma la consistance de la gélatine.

Toute nutrition sanguine devient impossible là où se forme un caillot puisque celui-ci empêche la circulation.

Le fibrinogène, corps qui enfante la fibrine, est présent dans le sang en permanence ; il naît sans doute dans le foie. La modification de l'état physique du fibrinogène est provoquée par un enzyme : la « thrombine », constitué lui-même par certains éléments présents dans le sang et par certains autres dont l'apparition déclenche le mécanisme de coagulation. Parmi ces éléments la « prothrombine », fabriquée par le foie aux dépens de la vitamine K et le calcium sont des constituants normaux du sang ; la « thromboplastine », elle, est une protéine étrange au sang (c'est elle qui déclenche le phénomène de la coagulation).

Elle peut venir soit des tissus (poumon et cerveau notamment), d'où elle est libérée par un traumatisme ou par une intervention chirurgicale, soit des plaquettes qui s'agglutinent sur toute surface « étrangère » (bords des plaies notamment).

Ce sont ces trois substances qui, par réaction en chaîne, forment la thrombine qui, elle-même, donne naissance au caillot (thrombose).

Quelles sont les conséquences des thromboses ?

La thrombose est limitée ou générale, c'est-à-dire locale ou bien susceptible de s'étendre.

La conséquence la plus grave est l'embolie, qui est la mobilisation de tout ou partie d'un caillot par le courant sanguin : il va alors obstruer un autre vaisseau en aval. Par exemple, un caillot parti de la veine fémorale ira boucher un vaisseau du poumon, provoquera l'infarctus pulmonaire.

Cette théorie est d'ailleurs discutée, et le docteur Gerson, pour sa part, penche pour une migration des produits thrombosants, les caillots restant où ils sont. Le résultat n'en est pas moins catastrophique.

De toute façon, le caillot, après sa formation, se fixe à la paroi, et on voit alors apparaître de redoutables réactions périvasculaires dont la principale est l'oedème. Cet oedème, s'il persiste, entraîne des lésions irrémédiables (séquelles des phlébites, troubles cérébraux, lésions pulmonaires, etc.).

Les maladies de la coagulation sont de trois types principaux : maladies artérielles, maladies veineuses et maladies capillaires.

Maladies artérielles de la coagulation

La thrombose artérielle est une maladie de la paroi, mais, souvent, le phénomène lui-même constitue l'essentiel de la maladie. C'est le cas de l'*infarctus du myocarde*.

La thrombose cérébrale peut entraîner rapidement la mort, mais, le plus souvent, après une période de coma, elle se manifeste par une hémiplégie (paralysie de la moitié du corps).

Signalons encore la thrombose artérielle des membres extrêmement douloureuse.

Maladies veineuses de la coagulation

On les désigne généralement sous le nom de *phlébites*. Celles-ci sont ou profondes ou superficielles.

La phlébite profonde est une thrombose classique provoquée par des causes fort diverses parmi lesquelles : les opérations, les traumatismes, l'alitement prolongé, l'âge (entre 45 et 60 ans), l'emploi des antibiotiques (pénicilline, etc.) et l'accouchement.

Elle débute le plus souvent par le mollet ou le pied. Elle se manifeste par une élévation discrète de la température et une douleur légère du mollet.

Un certain nombre d'examens cliniques, biologiques et radiographiques permettent de situer les zones thrombosées. Si ces examens ne sont pas faits à temps, la maladie évolue et le caillot s'étend à toute la veine fémorale, provoquant l'oedème.

La maladie se complique parfois de thromboses à distance, avant tout pulmonaire (appelée autrefois improprement embolie).

La phlébite superficielle des membres inférieurs, dite périphlébite (bien que ce mot n'ait, en l'espèce, aucun sens) est très fréquente. Son siège est le mollet, près du genou ; elle débute toujours sur une perforante qui se thrombose sous l'influence d'un effort ou d'un traumatisme léger. Tout l'art du praticien est de déceler si la thrombose a gagné la veine superficielle, voire un segment plus ou moins important de la veine profonde, c'est-à-dire de déterminer s'il s'agit d'une affection générale ou locale.

La phlébite superficielle se manifeste généralement sans cause précise par une gêne à la marche.

Maladies capillaires de la coagulation

Le docteur Gerson pense, avec raison, qu'il existe une liaison physiologique et pathologique entre les artères et les capillaires. C'est pourquoi il classe les ulcères de jambes vrais, dans les maladies artérielles, et non dans les maladies veineuses. Toute atteinte des capillaires, écrit-il, doit faire explorer et traiter les artères.

La dysharmonie vasculaire, suite de phlébite superficielle, appartient à cette catégorie d'affections et est souvent le signe avant-coureur de l'apparition de l'ulcère.

Comment traiter les thromboses ?

Pour arrêter la formation du caillot, plusieurs techniques ont été employées.

On a pratiqué l'ablation chirurgicale du caillot (thrombectomie) ; on a neutralisé les substances coagulantes ou empêché leur formation (traitement anti-coagulant), on a, enfin, cherché à empêcher les substances issues du caillot de gagner les zones dangereuses (poumon) par les ligatures vasculaires.

L'infarctus du myocarde est traité par la mise au repos du coeur associée à des calmants antispasmodiques et à une médication anticoagulante.

La thrombose cérébrale dépend de la médication antioedème, constituée par des injections associées de paralysants du sympathique et de vasoconstricteurs capillaires.

Le traitement de la phlébite profonde comporte avant tout une surveillance en quelque sorte prophylactique : gymnastique au lit après les accouchements ou les interventions chirurgicales, limitation des médicaments capables d'accélérer la vitesse de coagulation (notamment les antibiotiques), examens suivis du temps de prothombine et test à l'héparine. Sur le plan curatif, le traitement anticoagulant est le plus indiqué, mais son application est toujours délicate.

Le traitement de la périphlébite ou phlébite superficielle est très simple et d'une remarquable efficacité : c'est l'ionisation salicylée (introduction à travers la peau d'un salicylé au moyen d'un courant électrique à type continu). Moyennant des séances quotidiennes, courtes et indolores, le malade est guéri en 4 à 5 jours, parfois moins, rarement plus d'une semaine. L'immobilisation est inutile. Un traitement au salicylate prémunise ensuite contre les rechutes. ◆

Pour un roulement de tout repos

... Les ingénieurs de Chrysler of Canada vous suggèrent quatre moyens de conduire votre voiture, quatre moyens qui vous assureront un roulement de tout repos. Nous vous passons leurs suggestions.

1. — Eviter de donner trop souvent contre le trottoir quand on veut stationner.

Vous risquez ainsi d'affecter le parallélisme des roues AV.

Dans vos randonnées en ville, le bon alignement des roues est de première importance parce que 90 pour cent du temps vous faites des virages, à grand ou petit rayon.

A buter trop souvent contre le trottoir non seulemnet vous des aurez des problèmes d'alignement mais l'usure des pneus se fera beaucoup plus vite, à un point tel qu'au-dessous de 3,000 milles vous aurez des pneus presque sans semelle. En déréglant l'alignement vous occasionnez la vibration et un surcroît de tension sur les différentes pièces de la direction.

2. — Ne pas freiner en traversant un passage à niveau ou certaines sections d'une route passablement raboteuse.

Ralentissez plutôt et laissez aller votre voiture au ralenti jusqu'à ce que vous ayez dépassé la partie rabotteuse. En freinant sur une route semblable vous augmenterez considérablement la tension sur les ressorts et sur l'essieu. Voici ce que vous faites : vous tâchez de garder la voiture rigide, de la garder dans un endroit déterminé alors qu'elle fait de son mieux pour s'adapter aux rugosités de la route. Dans ces conditions, il faut quelque chose cède. Cette chose, c'est ordinairement un ressort arrière.

3. — Mettre de côté les départs lancés, les sauts de lièvre chassé.

Vous brûlez 50 pour cent des pneus en le faisant sans compter le surplus de tension aux différentes pièces de rotation comme le joint universel. C'est cet organisme qui se détraque le premier ordinairement et il peut vous en coûter $50.00 ou plus pour le faire remettre au point.

4. — En descendant une côte passer à une vitesse inférieure.

Vous évitez ainsi l'application constante des freins et conservez naturellement la garniture des sabots. Si la côte est à pic et qu'il vous faut nécessairement vous servir des freins, faites-le par intermittence. En enlevant le pied de la pédale des freins, vous leur leur donnez une chance de refroidir un peu. Ainsi, la garniture se conservera mieux. ◆



La Cuisine des Fins Gourmets

par Lucille Dufresne

Le foie, convenablement cuit et bien assaisonné, est très apprécié par beaucoup. Malheureusement, on sert souvent le foie trop cuit et la sauce en masque la saveur distinctive au lieu de la rehausser. C'est pourquoi bien des gens évitent de manger du foie ou n'en mangent que parce que c'est « bon pour la santé ». C'est vraiment dommage ! Ils se privent ainsi d'un excellent mets.

Il y a trois méthodes fondamentales pour faire cuire le foie. On peut le frire à la poêle, le cuire au gril et le braiser dans une sauce. Les recettes suivantes illustreront chacune de ces méthodes. Celles-ci sont interchangeables, sauf pour le foie de porc que l'on ne doit pas cuire au gril. On choisira la catégorie de foie que l'on préfère. Le foie de veau est le plus tendre. Le foie d'agneau, de boeuf et de porc est souvent offert à un prix intéressant pour la ménagère qui surveille son budget. Au point de vue nutritif, toutes ces variétés sont d'excellentes sources de fer, de vitamine B et de protéines carnées complètes.

Pour préparer le foie, il faut éviter deux choses. Premièrement, il ne faut pas mettre le foie à tremper, ni le faire bouillir. C'est seulement lorsqu'on veut passer le foie au hachoir qu'il faut le faire bouillir au préalable. Deuxièmement, quelle que soit la méthode de cuisson que vous adoptiez, il ne faut jamais le faire trop cuire. Quand il est rissolé à l'extérieur et tendre sous la fourchette, il est prêt à servir. Les durées de cuisson suggérées dans les recettes sont données à titre de guide. Si le foie est coupé en tranches fines, il cuira plus vite à la poêle ou sous le gril que les tranches plus épaisses.

Le mélange de farine assaisonné aux fines herbes utilisé dans la recette de foie d'agneau est très savoureux également avec du foie de boeuf ou de veau. La sauce au beurre et au citron suggérée pour le foie grillé est facile à faire et rehausse la saveur de la viande. La sauce tomate est très appréciée avec le foie braisé. Comme fines herbes, on utilise du basilic et de la feuille de laurier, qui s'amalgament avec la saveur du foie au lieu de l'annuler. Des olives tranchées donnent une note contrastante au point de vue couleur et texture.

Foie à la sauce tomate et aux olives

(fait 4 à 5 portions)

- 1 *livre de foie de porc, coupé en tranches*
- *Farine*
- 3 *cuillerées à soupe de graisse*
- 1 *cuillerée à soupe de farine*
- 1 *boîte de tomates de 20 onces*
- 1 *cuillerée à thé de sel*
- ½ *cuillerée à thé de sucre*
- ⅛ *cuillerée à thé de poivre noir*
- ¼ *cuillerée à thé de basilic*
- *Petit morceau de feuille de laurier*
- ¼ *tasse d'olives farcies, tranchées*

Tremper le foie dans la farine, puis faire rissoler dans la graisse chaude dans une poêlon. Mélanger en remuant 1 cuillerée à soupe de farine aux tomates. Ajouter les tomates, le sel, le sucre, le poivre, le basilic, la feuille de laurier, et les olives au foie risolé. Remuer pour mélanger les assaisonnements. Couvrir et laisser mijoter doucement pendant 20 minutes. Servir chaud.

Foie de boeuf grillé

(fait 4 portions)

- 1 *livre de foie de boeuf, coupé en tranches*
- ½ *tasse de beurre fondu*
- 2 *cuillerées à soupe d'oignon haché*
- 2 *cuillerées à soupe de jus de citron*
- ¼ *cuillerée à thé de thym*
- ¼ *cuillerée à thé de marjolaine*

Faire fondre le beurre dans une casserole. Ajouter l'oignon et faire cuire jusqu'à ce qu'il soit jaune et transparent. Ajouter les ingrédients qui restent pour faire la sauce au beurre. Mettre le foie sur la plaque de la lèchefrite. Badigeonner de sauce au beurre. Faire griller 3 à 5 pouces de la source de chaleur. Retourner pour assurer une cuisson uniforme, en arrosant de temps en temps avec le mélange de beurre. Faire griller jusqu'à ce que le foie soit rissolé, 8 à 12 minutes. Servir chaud avec la sauce au beurre qui reste.

Foie frit à la poêle
(fait 4 portions)

- *1 livre de foie d'agneau, coupé en tranches*
- *2 cuillerées à soupe de farine*
- *1 cuillerée à thé de sel*
- *⅛ cuillerée à thé de poivre*
- *¼ cuillerée à thé d'estragon*
- *½ cuillerée à thé de moutarde en poudre*
- *¼ cuillerée à thé de paprika*

Mélanger tous les ingrédients sauf le foie. Tremper les tranches de foie dans la farine assaisonnée. Faire rissoler dans la graisse chaude. Baisser le feu et faire cuire environ 10 à 15 minutes. Servir chaud.

LES POIS VERTS

Les parfaites hôtesses canadiennes préparent lors des buffets, une salade composée de couches de légumes variés, recouverte de petits pois et agrémentée de crème sure. Elle est présentée dans un saladier de verre afin d'en faire ressortir les gammes de couleurs. Il devient traditionnel de servir cette copieuse salade le 1er juillet.

Konegsuppe
(soupe royale)

- *2 carottes en tranches*
- *2 cuil. à table de beurre.*
- *2 cuil. à table de farine*
- *3 boîtes de 10 oz de consommé*
- *Eau (équivalent de 3 boîtes de 10 oz)*
- *1 tasse de pois en boîte, égouttés*
- *Un soupçon de poivre de Cayenne*
- *1 cuil. à table de persil frais, haché*
- *½ tasse de Sherry*
- *12 petites boulettes de boeuf maigre haché, cuites et chaudes*

Faire brunir le beurre. Ajouter les carottes, puis la farine. Remuer jusqu'à ce que la sauce soit lisse. Ajouter alors à tour de rôle les autres ingrédients. 8 à 10 portions.

Salade russe

- *½ tasse de pois en boîte, égouttés*
- *½ tasse de haricots verts Lima en boîte, égouttés*
- *1 tasse de pommes de terre nouvelles en boîte, égouttées*
- *1 tasse de betteraves en bâtonnets en boîte, égouttées*
- *2 oeufs durs, tranchés*
- *2 cornichons au fenouil, (dills), tranchés*
- *1 livre de viandes froides assorties, en tranches*

Disposer tous les ingrédients sur un grand plat en plaçant les légumes, les oeufs, les cornichons et la viande en sections, afin de faire des contrastes de couleurs. Servir avec une sauce vinaigrette préparée en mélangeant les ingrédients suivants :

- *3 cuil. à table de vinaigre*
- *½ tasse d'huile à salade*
- *½ cuil. à thé de sel*
- *1 cuil. à thé de sucre*
- *1 cuil. à table de moutarde préparée*

Cestinhos de verduras
(Paniers de légumes)

Paniers :

- *½ tasse de farine à pâtisserie*
- *2 cuil. à table de saindoux ou de shortening*
- *½ cuil. à thé de sel*
- *2 oeufs*

Tamiser la farine dans un bol. Mettre le saindoux (ou le shortening). Ajouter le sel et les oeufs. Mélanger légèrement. Presser la pâte dans des moules à tarte de 5 pouces, mais ne pas faire déborder la pâte au dehors. Cuire à four chaud (400° F.) pendant 10 minutes. Remplir avec le mélange de légumes. Faire 4 paniers de 5 pouces.

Mélange :

- *1 tasse de pois en boîte, égouttés*
- *1 tasse de carottes en dés en boîte, égouttées*
- *1 tasse de pommes de terre nouvelles, en boîte, égouttées*
- *1 tasse de haricots verts en boîte, égouttés*

Faire chauffer tous les légumes dans 4 cuillères à table de beurre fondu. Assaisonner suivant le goût. Mettre le mélange dans les paniers.

Salade aux légumes pour buffet
(8 portions)

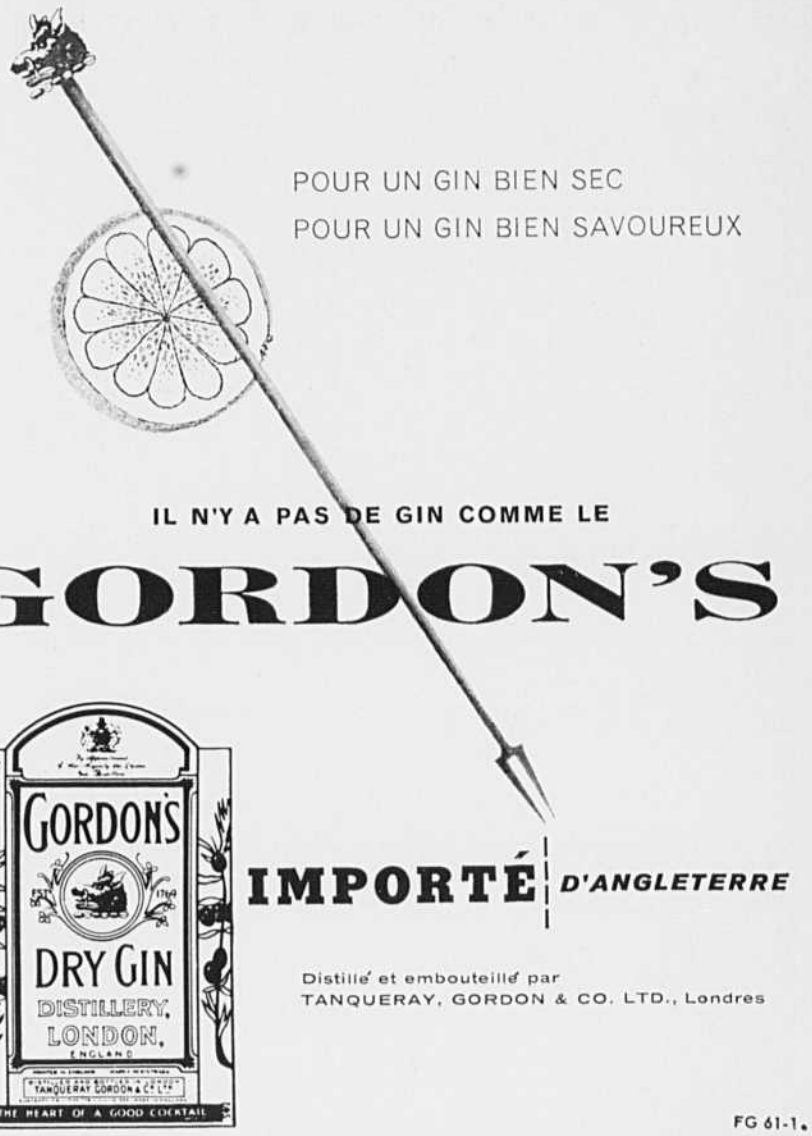
- *1 boîte de 20 oz de pois fantaisie*
- *1 boîte de 10 oz de haricots verts Lima*
- *1 boîte de 10 oz de carottes en cubes*
- *1 boîte de 10 oz de haricots verts genre français*
- *1 boîte de 10 oz de betteraves en tranches*
- *1 boîte de 20 oz de pommes de terre nouvelles blanches*
- *¼ de tasse de persil et de ciboulettes frais, hachés*
- *Sauce vinaigrette ou crème sure*

Egoutter tous les légumes. Disposer dans un grand saladier en verre, une couche de betteraves, puis les haricots, les carottes et enfin les pois. Recouvrir avec les pommes de terre coupées en tranches. Parsemer avec les herbes fraîchement hachées. Servir froid avec la vinaigrette ou la crème sure.

Timbales de pois verts Kentucky

- *2 tasses de pois verts en boîte, égouttés*
- *¼ de tasse de crème*
- *2 cuil. à soupe de beurre*
- *4 oeufs battus*
- *½ cuil. à thé d'Accent*
- *1 soupçon de poivre*

Mélanger tous les ingrédients. Verser dans 6 plats à crème beurrés ou dans des moules individuels en forme d'anneau. Placer dans une casserole d'eau chaude. Cuire pendant 30 minutes à 350° F., jusqu'à consistance de la crème. Renverser dans des assiettes réchauffées. Remplir le centre avec des champignons à la crème, du poulet à la crème ou des oeufs durs à la crème.



AVIS AUX LECTEURS

Nous désirons aviser notre distinguée clientèle que notre magazine LE SAMEDI, est édité, dirigé et imprimé par une entreprise entièrement *canadienne-française* et que nous ne sommes en aucune façon liés avec des organisations en dehors de la province de Québec.

Un magazine canadien-français . . .
pour des Canadiens-français . . .
par des Canadiens-français . . .

La Direction.

AVEZ-VOUS DES CADEAUX A FAIRE !

Ne cherchez pas plus longtemps ! Abonnez vos parents et amis aux DEUX grands magazines : *Le Samedi* et *La Revue Populaire.*

REMPLISSEZ VOTRE COUPON D'ABONNEMENT AUJOURD'HUI MEME !

CE COUPON VOUS FAIT REALISER UNE ECONOMIE DE $5.40 SUR L'ACHAT AU NUMERO

COUPON D'EPARGNE

☐ CI-INCLUS $5.00 POUR UN ABONNEMENT DE DEUX (2) ANS.

NOM .....

ADRESSE .....

VILLE ..... PROV. .....

LE SAMEDI
975 - 985, RUE DE BULLION
MONTREAL 18, P. Q.

COUPON D'EPARGNE



SOPHIA LOREN vu par Hollywood.

LE VOEU SECRET DE SOPHIA LOREN

"AVOIR DES TRIPLÉS"

SOPHIA LOREN a séjourné deux mois à Paris. Elle y a trouvé un appartement dans le quartier de l'Etoile — elle songe même à acheter tout l'immeuble — a été souvent au théâtre et vu les pièces dont on parle, fait de nombreux achats chez les couturiers, continué ses leçons d'anglais avec le professeur de Greta Garbo, pris des leçons de culture physique avec un professeur français... Elle a retrouvé d'anciens amis, comme Raf Vallone et s'en fait de nouveaux, dont Madeleine Renaud, Jean-Louis Barrault et Simone Berriau. Malgré ses nombreuses occupations, elle a bien voulu recevoir notre collaborateur Max Hamel, qui a pu s'entretenir avec elle plus d'une heure, et c'est avec une grande gentillesse qu'elle a accepté de répondre à ses questions, alors, que de prime abord, elle était plutôt hostile à ce genre d'interview . . .

Pourquoi êtes-vous à Paris, en ce moment ?

Parce que mon mari, le producteur Carlo Ponti, prépare en France un nouveau film.

Combien de mois par an vivez-vous avec votre mari ?

Mon mari et moi, vivons tout le temps ensemble, puisqu'il est le producteur de tous mes films, même de ceux que je tourne en Amérique.

Comptez-vous vous fixer en France ?

J'aimerais acheter une maison à Paris.

Où est votre véritable « home » ?

En Suisse, à Burgenstack, près de Lucerne. Un petit chalet isolé, avec vue sur l'Ingelsberg. Je n'aime pas les grandes maisons.

Voulez-vous nous décrire une de vos journées-type à Paris ?

Le matin, je reçois des photographes, je vais voir les boutiques. L'après-midi, je prends ma leçon d'anglais. Je fais de la culture physique ; le soir, quand je sors, je vais au théâtre. J'ai beaucoup aimé *L'Idiote* de Marcel Achard, jouée au Théâtre Antoine par Annie Girardot. Voilà pour moi l'esprit, la joie et le goût français.

Que faites-vous, lorsque vous êtes reconnue dans la rue ?

Cela m'intimide, mais j'aime ça. Aux Etats-Unis, certaines vedettes sont assaillies d'une manière indiscrète, comme Jayne Mansfield, mais pour moi le public a des égards.

Avez-vous déjà tourné un film en France ?

Jamais.

Où avez-vous appris le français ?

A l'école, en Italie, pendant quatre ans.

Quel a été votre dernier film ?

Le Cid, que je viens de tourner en Espagne, avec Charlton Helston et Raf Vallone.

Quel sera votre prochain film ?

Madame Sans-Gêne avec Christian-Jacques.

Est-il exact que vous devez tourner un film avec H. G. Clouzot ?

Oui, je dois tourner avec lui *Les nuits chaudes de Capri*, mais on cherche encore mon partenaire.

Avec quel film êtes-vous devenue une vedette internationale ?

Avec *L'Or de Naples*, qui m'a valu mon engagement à la Paramount.

Quel est, à votre avis, le secret de votre réussite ?

J'ai toujours été sérieuse et honnête dans mon travail. J'ai toujours rencontré des personnes, comme Carlo Ponti, qui m'ont améliorée. Enfin, j'ai eu beaucoup de chance.

A votre avis, quelles qualités faut-il pour réussir au cinéma ?

Surtout avoir une personnalité et ne pas en changer.

Quels conseils donneriez-vous à une jeune fille qui veut devenir actrice de cinéma ?

D'y renoncer, si elle n'a pas beaucoup de patience et si elle n'est pas décidée à travailler beaucoup.

Avez-vous rencontré de grands obstacles à vos débuts ?

Maintenant, il me semble que tout a été facile. Mais, en réalité, j'ai commencé par le commencement, par dire : « Bonjour, madame ». J'ai grandi petit à petit. Un de mes plus grands obstacles fut les mauvais conseillers. Ils disaient que je n'étais pas photogénique, que je devais me faire couper le nez . . .

Avez-vous pressenti votre réussite ?

Oui. Je l'ai pressenti et je la voulais. J'ai toujours eu confiance en moi. J'avais seize ans, lorsque j'ai dit à un producteur méfiant qui refusait de me faire confiance : « Vous verrez qu'un jour les journaux parleront beaucoup de moi ». Ce même producteur vient de venir me voir et m'a implorée de jouer dans un de ses films. Mais je n'ai pas le temps . . .

Le théâtre vous intéresse-t-il ?

J'aimerais beaucoup en faire. D'ailleurs Jean-Louis Barrault et Simone Berriau m'ont fait des propositions, mais je n'ai pas le temps.

Qu'est-ce qui vous a le plus frappé à Hollywood ?

Les couleurs incroyables des voitures et le nombre incalculable des piscines que l'on aperçoit en arrivant par avion . . . Même les « dames de vestiaire » possèdent un jardin avec piscine . . .

Et à Paris ?

Les lumières des Champs-Elysées, au crépuscule, l'Arc de Triomphe illuminé que je peux admirer de mes fenêtres ; et le brouillard, qui n'est pas du tout le même qu'à Londres. J'aime le brouillard de Paris.

Peut-on vous demander quelle est votre plus grande qualité ?

La simplicité.

Et votre plus grand défaut ?

L'impulsivité. On m'a toujours conseillé de compter jusqu'à dix avant de parler.

Que pensez-vous de vous-même ? Physiquement ?

Je me plais. Je ne voudrais pas être quelqu'un d'autre.

Moralement ?

Je suis obstinée, têtue.

Etes-vous superstitieuse ?

Non, bien que je sois Napolitaine. Je ne l'ai jamais été.

Qu'est-ce qui vous fait le plus de bien ?

Le sommeil et la culture physique. J'en fais pendant cinquante minutes tous les jours avec un professeur.

Qu'est-ce qui vous fait le plus de mal ?

Le vent. Il m'inquiète. L'eau des lacs, également. C'est de l'eau morte. La mer ne me fait pas le même effet, parce que c'est vivant.

Que redoutez-vous le plus au monde ?

Le trac. Je l'ai chaque fois que je vais commencer un film.

Quel est votre musicien préféré ?

Frédéric Chopin.

Votre peintre préféré ?

Goya.

Votre écrivain préféré ?

Le dramaturge américain Eugène O'Neill.

Votre acteur préféré ?

Spencer Tracy.

Votre actrice préférée ?

Katherine Hepburn.

Votre rôle préféré ?

C'est difficile à dire. J'ai tourné vingt-huit films, dont vingt en Italie. J'aime quelque chose dans chaque rôle que je joue.

Quels sports pratiquez-vous ?

Aucun.

Avez-vous des complexes ?

Je n'ai pas besoin d'un psychanalyste.

Aimez-vous les mondanités ?

Je n'aime pas les choses inutiles. J'aime la vie tranquille chez moi.

Quel est votre plat préféré ?

Les « parpadelle », un plat toscan avec pâtes et lièvre. J'aime aussi le camembert et le bordeaux. J'aime beaucoup manger. Pour garder ma ligne, je ne mange pas de pain et de la viande seulement deux fois pas semaine.

Qu'aimez-vous surtout dans la vie ?

La vie, ça suffit.

Etes-vous heureuse ?

Oui.

A quoi aspirez-vous maintenant ?

A avoir des enfants. J'en voudrais beaucoup, des triplés, si c'était possible, pour ne pas interrompre ma carrière trop souvent.

Est-il exact que, même à Paris, vous étudiez l'anglais dix heures par jour ?

C'est faux. Je fais seulement trois heures d'anglais par jour, avec une dame de plus de quatre-vingts ans, qui est extraordinaire. Elle est venue exprès d'Amérique. Elle fut également le professeur de Greta Garbo et d'Ingrid Bergman. Et même du regretté Clark Gable.

Interview recueillie par MAX HAMEL.



SOPHIA LOREN entourée des comédiens PIERRE LOUIS et GERARD OURY, qui l'interviewent pour Radio-Luxembourg.

Léopold Massiéra vous présente:

DANIELLE GAUBERT



Une des plus ravissantes « nymphettes » de la fameuse « nouvelle vague » du cinéma français, Danielle Gaubert, vient de jeter aux orties ses bikinis et autres atours modernes pour séduire, en « nymphe » du temps passé, le bon roi Henri IV.

En effet, c'est à elle que Claude Autant-Lara a confié le rôle de Charlotte de Montmorency dans sa nouvelle réalisation dont le titre est tout un programme : « *Vive Henri IV... Vive l'Amour !...* ».

Dans cette production historique, Danielle Gaubert est une des « nymphes de Diane », un ballet créé par Marie de Médicis. Son charme juvénile troublera le célèbre et royal promoteur de la « poule ou pot ».

Henri IV est incarné par le sympathqiue chansonnier Francis Claude (alias « Darrigade ») et les autres protagonistes sont Melina Mercouri (Marie de Médicis), Armand Mestral (Bassompierre), Jean Sorel (Prince de Condé), Roger Hanin (Ravaillac), Danielle Darrieux (Henriette d'Entragues), Jean Danet (Concini), Bernard Blier (Sully), Pierre Brasseur, Nicole Courcel, Francis Blanche en « prieur », Daniel Ivernel, Simone Renant, Lise Delamare, Carette et Michel Beaufort.

C'est déjà le quatrième film de Danielle Gaubert.

Cette jeune personne a vu le jour, le 9 août 1943, à Nevers dans la Nièvre.

C'est Claude Autant-Lara qui l'a découverte, parmi les trois mille candidates au principal rôle féminin pour « *Les Régates de San Francisco* ».

Ce film a longtemps défrayé la chronique, à cause de ses ennuis avec la censure ; mais il a permis à Danielle Gaubert, pour un coup d'essai, de réaliser un coup de maître.

D'ailleurs, elle était à bonne école, car Laurent Terzieff, Suzy Delair et Folco Lulli l'entouraient.

Ce film devait révéler également deux jeunes acteurs étonnants : François Nocher, que l'on a vu depuis dans « *Les 400 coups* » et « *Un soir sur la plage* », et Dominique Blondeau.

Les prises de vues, ayant pour cadre la célèbre rade de Villefranche-sur-Mer, Danielle Gaubert en profita pour se rendre, en voisine, au Festival de Cannes, avec Laurent Terzieff.

Ainsi, dès ses premiers pas dans le domaine du VIIe Art, Danielle Gaubert fut vraiment dans le bain.

Son père est directeur technique dans une importante usine de La Garenne. Il a toujours encouragé sa fille dans la carrière artistique. C'est ainsi que, dès sa plus tendre enfance, il lui fit apprendre la danse.

Après son premier film, Danielle Gaubert, voulant montrer qu'elle était une comédienne accomplie, débuta sur la scène du Théâtre Marigny, dans « *Le vélo devant la porte* », auprès de Gérard Blain et Roger Hanin.

Son succès dans « *Les régates de San Francisco* » attira l'attention d'un autre grand réalisateur, Marcel Carné, qui l'engagea pour « *Terrain Vague* ».

Ce film avait pour cadre ces terrains placés à proximité des « H.L.M. » (Habitations à loyer modéré) construites dans la banlieue parisienne, ou se retrouve, aux heures de loisir, toute une jeunesse avide de vivre hors d'une demeure à l'apparence de caserne.

Marcel Carné s'était donné pour but de mettre les adultes en face de leurs responsabilités envers les jeunes, et il a réussi.

De plus, il a été aidé de façon magnifique par tous ses interprètes, dont Danielle Gaubert en « Dan », une fille toujours vêtue en garçon, Roland Lesaffre en mystérieux quadragénaire vendant des surplus américains, Jean-Louis Bras, Maurice Caffarelli, Constantin Andrieu, et Dominique Dieudonné.

Pour son troisième film, « *Le pavé de Paris* », Danielle Gaubert eut le privilège de tourner encore sous la direction d'un autre grand metteur en scène : Henri Decoin.

Cette réalisation met en garde les jeunes provinciales contre le miroir aux alouettes représenté trop souvent par Paris, la ville-lumière. ,

Danielle Gaubert apparait sous la ravissante vision d'une « cover-girl », auprès de Jacques Riberolles, Nadia Gray et Roger Lombard.

Ses qualités de comédienne font merveille dans son personnage de petite provinciale en butte aux dangers de la jungle parisienne et on se souviendra longtemps de sa scène d'ivresse, comme de son impeccable plastique. ,

A dix-huit ans, Danielle Gaubert a déjà tourné quatre films en vedette et de nombreux projets pleuvent constamment sur elle.

Malgré cela, elle a su rester simple et vive. D'ailleurs, elle possède un caractère assez volontaire et indépendant.

Ancien petit rat de l'Opéra, Danielle Gaubert connait bien le métier d'artiste.

Elle a un faible pour la poésie, ce qui dénote un petit côté sentimental qu'elle veut cacher, et une certaine admiration pour Napoléon, prouvant ainsi qu'elle est ambitieuse.

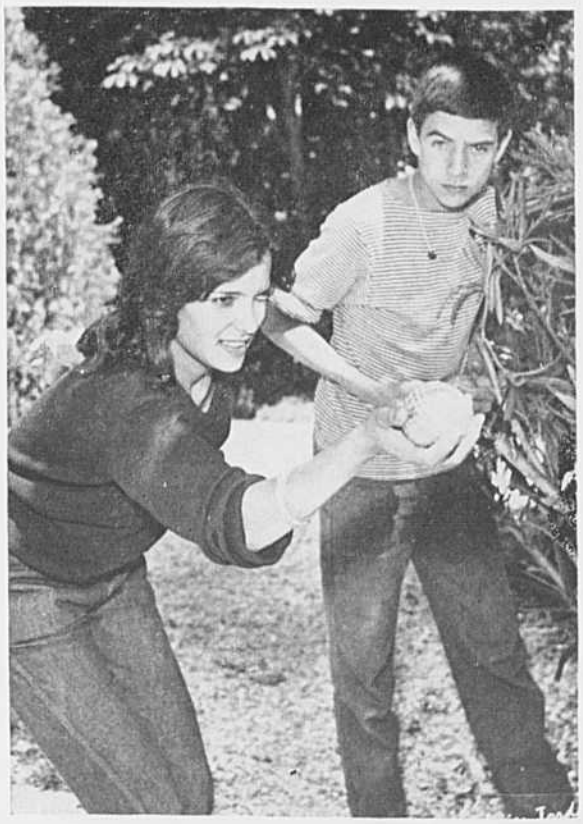
Elle est satisfaite, car prochainement elle évoluera à l'ombre de l'aigle impérial, pour les besoins du film que Claude Boissol tournera sur « *l'Aiglon* », en compagnie de Liselotte Pulver, Georges Marchal, Dany Robin et Jean Marais. Seul, le personnage central de l'histoire, le duc de Reichstadt, n'a pas encore été découvert.

Pour se délasser, entre deux séquences, Danielle Gaubert écoute des disques. Elle en possède des tas.

Comme elle a été prise sous contrat par Raoul Lévy, le même qui aida au lancement de Brigitte Bardot, nous n'avons pas à nous faire du mauvais sang pour elle. En attendant, son fulgurant départ est très prometteur et sa carrière s'annonce comme devant être très belle. ◆







De gauche à droite : Entre deux prises de vues de leur film *Les Régates de San Francisco* DANIELLE GAUBERT et FRANÇOIS NOCHER s'amusaient souvent à jouer "à la pétanque"... — Entre deux prises de vues de *Vive Henri IV* DANIELLE GAUBERT s'amuse comme une véritable gamine. — Charmante ballerine, DANIELLE fait ici des confidences à son partenaire, FRANÇOIS NOCHER.

[*Suite de la page* 18]

qui est peut-être normal, mais pas très joli ; que tu en veuilles à Gisèle, ce serait méchant et injuste.

Françoise ne répondit pas.

XI

"Mademoiselle Kermorel ! »

N'entendant pas de réponse, le Docteur Brémont se leva et marcha vers la pièce à côté. Mais il se heurta à la jeune fille qui s'apprêtait à le rejoindre.

— Excusez-moi, dit-elle, je n'étais pas sûre que vous m'eussiez demandée.

Il la regarda, d'un long regard nuancé d'intérêt.

— Vous êtes toute pâle ; pourquoi ?

Elle dit avec franchise :

— Je n'aime pas quand vous m'appelez « Mademoiselle Kermorel ».

— C'est bien votre nom, cependant ?

— Il me met trop loin de vous ; il me donne l'impression que j'ai commis quelque erreur, et que vous allez me gronder.

Il sourit.

— Vous ai-je grondée souvent ?

— Au début, oui. Je le méritais. Je n'étais pas habituée au travail, et même je le détestais. Je devais vous donner l'impression d'accomplir tout par force.

— C'est un peu cela. Et il a fallu, pour que je vous garde auprès de moi, toute l'affection et l'estime que je porte à mon jeune confrère Jacques Tardy, qui vous a si chaudement recommandée ; j'aurais craint, en vous renvoyant, de l'offenser.

— Cher Jacques, murmura-t-elle émue ; je lui dois donc encore plus que je ne croyais.

Le Docteur Brémont eut un geste qui semblait rejeter bien loin le passé. Il entra dans le bureau de son assistante et s'assit sur un étroit divan.

— Venez là, dit-il avec gentillesse. J'ai une terrible envie de causer avec vous.

— Pourquoi ?

— Parce que vous m'intéressez au plus haut point. Vous ne ressemblez à aucune de ces jeunes filles qui, avant vous, ont occupé cette même place, dans ce même bureau. Je sens en vous une personnalité, jamais découverte jusqu'ici, une nature exceptionnelle.

Un pli d'amertume crispa les lèvres de Françoise.

— Une nature exceptionnelle ? peut-être ; mais, tournée vers le bien, ça c'est autre chose.

— Je n'ose vous dire que vous vous calomniez, parce que je n'en suis pas sûr. Vous m'effrayez un peu, Françoise.

Elle se mit à rire.

— Désolée de vous produire cet effet, cher Docteur. Serais-je donc un épouvantail, sans m'en douter ?

Il répondit d'une voix basse, soudainement changée :

— Vous êtes très belle, Françoise.

D'un geste brusque, elle haussa les épaules.

— A quoi sert la beauté, quand elle n'a pu conquérir !

— Conquérir ? quoi ?... ou qui ?...

— Laissons cela ! fit-elle durement.

— Excusez-moi ; je viens d'être stupidement indiscret.

Quelques secondes, le silence les enveloppa.

Sans en avoir l'air, le Docteur Brémont observait la jeune fille. Elle avait allumé une cigarette, et elle fumait. Dans la demi pénombre de la pièce, le petit bout lumineux de cette cigarette éclairait, de temps à autre, ses magnifiques prunelles, couleur d'émeraude. Ainsi qu'il le lui avait dit, l'instant d'avant, elle avait ce pouvoir que confère la beauté ; et certainement, dans le domaine spirituel, un peu plus que de l'intelligence.

Le crépuscule tombait sur Paris ; dans le grand ciel noir s'allumaient d'énormes étoiles.

Françoise secoua d'un doigt léger les cendres de sa cigarette, et, regardant le docteur, elle dit :

— Vous m'appeliez tout à l'heure... Puis-je savoir pourquoi ?

— C'est juste. J'étais là, en train de rêvasser, et j'oubliais ce que je m'étais promis de vous dire.

— Eh bien, je vous écoute.

— D'abord, des félicitations. Après les réserves sur vos débuts auprès de moi, et que je vous ai exprimées très franchement, j'ajoute, cette fois, des éloges. Vous êtes une collaboratrice précieuse, et je ne saurais plus me passer de vous.

— Il n'en est pas question ! jeta-t-elle avec vivacité.

— Cependant, il va y avoir deux ans que vous travaillez ici ; soit au laboratoire, soit dans mon cabinet de consultation, et vous n'avez encore pris aucun congé.

De nouveau, elle eut cette expression amère, qui transformait si curieusement son visage.

— Que ferais-je d'un congé ! soupira-t-elle.

— Vous irez le passer chez vous.

— Je n'ai pas de chez moi.

Il répliqua avec douceur :

— Tout le monde a un chez soi. Même le plus misérable peut prononcer ces mots : « ma maison ».

— Mettons que je sois une exception.

Antoine Brémont eut un geste d'impatience.

— Enfin, vous avez tout de même été élevée chez quelqu'un ! au foyer de quelqu'un !

— Bien sûr. Orpheline, recueillie par une amie de mes parents, j'ai été nourrie, vêtue, soignée...

— Vous voyez bien.

— Cependant, je ne fus jamais, dans ce milieu charitable, qu'une étrangère... alors que j'avais rêvé tellement mieux. Bah ! acheva-t-elle en haussant les épaules, n'y pensons plus... et surtout n'en parlons plus.

— C'est cela ; n'en parlons plus. Je ne vous poserai aucune question ; je ne vous demanderai rien. Peut-être un jour, estimerez-vous que je suis assez votre ami pour me confier votre peine. Car je sens que vous avez beaucoup souffert, Françoise.

— Oui, beaucoup.

— Il murmura, mais dans ses paroles il n'y avait aucune affirmation, plutôt une certitude :

— L'amour...

Elle répéta :

— L'amour.

Et ce mot, prononcé par deux fois, mit soudain entre eux une certaine gêne. Le Docteur Brémont se leva ; ses doigts firent jaillir la lumière.

— Ainsi, dit-il sur un ton redevenu neutre, vous refusez de prendre quelques jours de repos ?

— En vérité, je n'y tiens pas.

— Eh bien, je n'insiste point.

Et, la regardant curieusement :

— Est-il indiscret de vous demander ce que vous faites à Paris ?

— Comment ! ce que je fais à Paris ? mais vous le savez.

— Je sais que vous êtes une collaboratrice ponctuelle, qui observe scrupuleusement ses heures de service. Mais il y a une autre Françoise que celle qui se penche, auprès de moi, au-dessus des éprouvettes pour y percer le mystère des microbes ; une autre Françoise que celle qui offre à des malades angoissés le réconfort de ses sourires. Vraiment, vous ne voulez pas me dire ce que vous faites quand vous m'avez quitté ? et le dimanche, par exemple ?

Vos rêves et vous

Nombres

Pour tout nombre dépassant 22, il s'agit d'additionner horizontalement les chiffres qui le composent. Exemple : 48.707 donne 4 + 8 + 7 + 0 + 7 = 26. Comme ce nombre est encore supérieur à 22, vous additionnez 2 + 6, et vous avez 8, qui représente la justice. Il est fait exception pour le nombre 1000 qui a sa signification propre (voir sous la lettre M). Les vingt-deux nombres susnommés correspondent aux arcanes majeurs du tarot. A leur apparition en rêve se rattachent les présages adéquats.

1. Votre destin est entre vos mains. Tâchez de savoir vous servir à bon escient des dons que vous avez reçus.

2. Vous êtes à la croisée de deux routes. La plus difficile sera la meilleure.

3. Période de grande vitalité, riche en réalisations.

4. La raison l'emportera sur le sentiment. Vous le regretterez peut-être.

5. Alleluia pour toute une saison.

6. Cupidon vise votre coeur d'une flèche enflammée. Prenez garde qu'il ne vous tue.

7. Réussite sur tous les plans.

8. Vous ferez une bonne action grâce à votre sens inné de la justice.

9. Les progrès accomplis en réclameront d'autres. Si vous persévérez dans cette voie, on vous citera bientôt en exemple.

10. Elévation ou chute, tout dépendra de votre façon de concevoir les choses.

11. Angoisse dont la cause proviendra d'un dilemme intime.

12. Vous agirez contre vous-mêmes par le goût du sacrifice.

13. Un cycle se termine, un autre recommence. Le moment est venu de résoudre l'énigme.

14. Vous viendrez à bout des complexes qui font taches dans votre vie.

15. Des forces diaboliques vont s'acharner contre vous. Il y aura quelques bienfaits à en tirer, à condition de ne point vous laisser abattre.

16. Votre égoïsme vous perdra.

17. Effets providentiels.

18. Amour romantique, plus imaginaire que réel.

19. Vanité se permet tout, ne tombez pas dans ses filets, ce serait faire affront à votre intelligence.

20. Le bonheur que vous espérez ne deviendra réalité que lorsque vos yeux s'ouvriront sur des vérités moins terrestres que celles qui vous occupent.

21. Harmonie dans votre coeur, et par ricochet, en tous ceux que vous approchez.

22. Servitude sans rébellion.

Faire calculs amènera perturbations dans vos affaires.

Nombril

S'il se transforme en oeil, le présage est meilleur que s'il reste nombril. En premier cas, vous chanterez. En deuxième, écumerez.

Nord

Terre des longues nuits méditatives où s'affine l'intuition. Vous êtes destiné à recevoir les confidences de nombreuses personnes ainsi qu'à prodiguer réconfort à leurs peines.

Noyau

Prospérité sera sous peu votre devise.

Noyé

Si quelqu'un devant vous se noie sans que vous puissiez le sauver, c'est adieu douloureux. Mais tant que l'hirondelle volera dans l'azur, vous aurez chances de revoir. De vous noyer vous-mêmes, il adviendra mille tourments.

Elle eut un joli sourire, qui, tout d'un coup, lui refit un visage d'enfant.

— Je ne vois pas pourquoi je ne satisferais point votre curiosité.

— Curiosité suscitée par l'intérêt que je vous porte, crut devoir ajouter le Docteur Brémont, peut-être pour se justifier.

— Eh bien, je reste beaucoup dans ma petite chambre. Je l'ai quelque peu transformée, et elle me plaît. Enfin, au restaurant où je prends pension, je me suis liée avec une jeune fille, employée à la Banque de France. Nous sortons beaucoup ensemble.

— Pour aller où ?

— Mais c'est de l'inquisition ! s'écria-t-elle en riant.

— Non ; c'est pour savoir. Je me documente.

— Sur quoi ?

— Sur ce qui vous plait ; sur ce que vous aimez.

— Et pour quelle raison, mon Dieu ?

— Vous le saurez tout à l'heure. Donc, continuez ; où allez-vous ?

— Surtout dans les musées. Songez que je n'étais jamais venue à Paris. Donc, je n'y connaissais rien. Et j'avais une envie terrible de tout voir. Il y en a des choses dans notre belle capitale ! et des choses qu'il faut admirer plus d'une fois si on veut les comprendre.

— Et les théâtres ? L'Opéra ?

— Ah ! l'Opéra ! le rêve ! Mais, hélas, ni ma petite amie, ni moi n'avons les moyens de nous l'offrir. On se rattrape, en fait de spectacles, avec le cinéma. Il y a des films vraiment remarquables, émouvants, et puis, acheva-t-elle avec une certaine gaîté, vous allez me trouver l'âme d'une midinette, mais je suis bien obligée de reconnaître que j'adore ces salles obscures.

— Mais moi aussi, je les aime beaucoup, protesta-t-il, et si j'osais, je vous ferais une proposition.

— Laquelle ?

— Je puis... vraiment ?

— Je vous en prie.

— Eh bien, voulez-vous venir au cinéma avec moi, ce soir ?

Interdite, elle ne sut que balbutier :

— Avec vous ? ce soir ?

— Vous n'êtes pas libre ?

— Oh ! mon Dieu, si !

— Ça vous déplaît de sortir avec le vieux bonhomme que je suis ?

— Oh ! protesta-t-elle, j'espère que vous ne pensez pas ce que vous venez de dire ?

— Hélas, si ! Vous êtes un poème de jeunesse, Françoise ; et la jeunesse appelle la jeunesse.

Une flamme dure éclaira quelques secondes les grands yeux d'eau de mer. Françoise revit brusquement le beau visage de Max, son élégante silhouette, son allure sportive, et elle cria, avec une espèce de rancune :

— Je déteste la jeunesse !

Il était trop fin pour ne point déceler le drame qui se cachait dans cette simple phrase ; mais il ne la releva pas et se contenta de dire :

— Alors, puis-je espérer que vous agréez ma demande ?

Et, comme elle ne répondait pas :

— Ça vous déplait de sortir avec moi ?

— Oh ! pouvez-vous croire ? Non ; mais je me sens intimidée... je suis troublée... vous devez comprendre ?

Il sourit.

— Je ne comprends pas du tout.

— Vous êtes le Docteur Brémont ! cria-t-elle ; un homme connu, un homme célèbre, un savant... et moi je ne suis rien qu'une pauvre fille ignorante... et ignorée.

— Taisez-vous ! Vous êtes mon bras droit !

Et comme, d'un geste, elle protestait :

— Quand vous avez débuté, dit-il, à la vérité, vous ne connaissiez rien à rien. Je me demandais à quoi vous avaient servi vos cours d'infirmière, et vos soi-disant études de chimie, physique, etc... Mais depuis ! Oh ! Françoise, je vous ai vue vous passionner, devenir une chercheuse infatigable, oublier que vous aviez sommeil, que vous aviez faim et que la vie bouillonnait autour de vous, pour ne point interrompre des recherches particulièrement ardues, mais combien importantes. Au point de vue professionnel, Françoise, vous êtes la femme que j'estime le plus.

Et tandis que cet honnête homme, cet homme généreux et d'une bonté proverbiale, parlait ainsi, Françoise se disait, avec une espèce de honte : « Comme il me connaît mal ! », et, précisant sa pensée, elle ajoutait : « Que dirait-il s'il lui était donné de lire dans mon coeur ? D'y voir la rancune qui y règne, les projets inavouables qu'il renferme ? » Mais Antoine Brémont ne voyait devant lui que cette magnifique enveloppe charnelle qui cachait l'âme ténébreuse. Dans son regard, clair, profond et doux, il n'y avait que de l'admiration, et peut-être aussi un autre sentiment, plus fort, qui ressemblait étrangement à la passion.

Ayant beaucoup parlé, et voyant qu'on ne lui répondait pas, il mit sur l'épaule de la jeune fille sa longue main fine, habituée à manier le bistouri et à travailler dans la pauvre chair humaine, et il dit, consultant sa montre de poignet :

— Mon petit, il est près de sept heures ; je vous emmène dîner et de là nous irons voir le film qui vous tentera.

XII

Une intimité charmante s'était peu à peu établie entre Françoise et Antoine Brémont. Leurs rapports, strictement limités au début à l'exercice de leur profession réciproque, avaient perdu toute impersonnalité.

D'infirmière banale, et d'assistante sans importance, la jeune fille était parvenue à un rôle de collaboratrice et d'amie dont elle appréciait toute l'importance.

Il lui arrivait très souvent de s'enfermer une partie de la nuit avec le Professeur Brémont, dans le silence de son laboratoire. Rien ne troublait leurs patientes recherches.

Là, en vérité, il n'y avait, ni un homme encore jeune, ni une femme infiniment désirable, mais seulement un grand savant penché vers de terribles mystères, et une élève passionnément attentive.

Ces longues nuits d'étude et de travail aride avaient tout de même leurs heures de récréation.

Antoine emmenait quelquefois Françoise dans de longues promenades en voiture, hors de Paris. Fuyant même la banlieue, ils s'en allaient, de village en village, vers la vraie campagne. Une auberge rustique les accueillait pour un gai repas, à l'ombre douce d'une tonnelle fleurie de liserons ou de jasmins ; ou bien, tout le long des berges, ils regardaient couler la Seine.

— J'ai l'impression de promener ma grande fille, disait le Docteur Brémont en riant.

A quoi elle répondait :

— Vous auriez été un père de famille précoce ! Savez-vous bien que j'ai vingt-six ans.

— Alors, vous êtes une petite soeur qu'un destin inattendu m'aurait miraculeusement donnée.

Rien de trouble, rien d'équivoque dans leurs relations. Chez Antoine, il y avait, pour empêcher cela, un sens total du devoir, un respect de lui-même et des autres. Cette belle fille qui lui avait été confiée par Jacques Tardy, son jeune confrère bordelais, il ne l'effleurerait ni d'une parole, ni d'un regard offensant. Si, en vivant auprès d'elle, dans une intimité chaque jour plus grande, il lui arrivait de sentir son coeur s'émouvoir et le désir lui remonter à fleur de peau, quelle importance cela pouvait-il bien avoir ? Il savait qu'il resterait maître de ses sentiments et qu'il saurait mater ses sens.

Quant à Françoise, profondément attachée au Docteur Brémont, pleine d'admiration et d'estime pour lui, elle était défendue contre les hommes, et contre l'amour, par cette passion envahissante qu'elle avait vouée à Max. Plus réaliste, le mariage du bien-aimé ayant établi un abîme entre eux, elle eût essayé d'oublier. Et sans doute y fût-elle parvenue. Mais Françoise ne voulait pas oublier. Avec délices, elle cultivait son impossible amour, cherchant par quel moyen, même coupable, elle pouvait le reprendre et, de nouveau, le garroter entre ses mains.

Il y avait près de deux ans qu'elle n'avait revu Max.

Les lettres de Madame Merval lui en parlaient peu.

L'oncle Etienne, lui aussi, évitait de mentionner son nom, dans les longues lettres que, pourtant, il lui écrivait assez souvent. Il disait : « Les enfants vont bien », « Les nouvelles de Ravaille sont bonnes » et, depuis qu'un bébé était attendu au château, il s'étendait surtout sur ce futur personnage.

Anne, de Londres, ne pouvait guère parler de Max. Elle non plus n'était pas assez retournée en Gironde.

Elle se disait indispensable aux jumeaux, et depuis l'arrivée de leur jeune père, on sentait, au ton de ses lettres, que quelque chose de nouveau, peu à peu, entrait dans sa vie.

Les jours passaient ; sans grande joie, mais sans heurts ; et Françoise n'envisageait vraiment pas de quitter Paris, lorsque l'annonce de l'heureuse entrée en ce monde du premier enfant de Max et de Gisèle lui fut transmise par une lettre de l'Abbé Daniel.

« Nous avons un filleul, disait ce dernier. *Car il paraît que l'on compte « sur nous deux pour tenir sur les fonds « baptismaux ce nouveau Chrétien... « J'espère que tu ne vas pas dire non ? « ce ne serait pas gentil, et, personnel- « lement, tu me ferais beaucoup de « peine. On t'attend à Bordeaux. On « t'attend à Ravaille. Tu n'as encore « jamais pris de congé. Le Docteur « Brémont, par conséquent, ne saurait « te refuser, au moins, une longue quin- « zaine. »*

La fin de la lettre laissa Françoise indifférente ; mais elle relut plusieurs fois ce passage. Bien qu'elle n'en eût aucune envie, ce voyage en Gironde, et ensuite en Tarn-et-Garonne, lui parut impossible à différer. Mais de là à accepter d'être marraine de l'enfant de Gisèle, il y avait un monde.

— « Je refuserai, pensa-t-elle. Et d'abord, ça lui porterait peut-être malheur à ce petit innocent. J'ai trop de haine dans le coeur, trop de rancune contre Gisèle, trop de désirs abominables... quand je pense à Max. Je n'irai même pas à l'église. »

Des idées mauvaises tourbillonnaient dans son esprit. Elle n'était pas à ce qu'elle faisait, et, habitué à ses gestes pondérés et réfléchis, un matin le Docteur Brémont la regarda avec étonnement.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Françoise ? demanda-t-il.

Contente d'avoir à s'expliquer tout de suite, elle dit :

— J'ai reçu une lettre de ma famille. On me demande d'aller à Bordeaux.

— Il y a une raison, je suppose. Laquelle ?

— La naissance d'un enfant dans le jeune ménage Merval.

— Chez votre frère ?

Elle rectifia sèchement :

— Max n'est pas mon frère.

— Je sais, je sais ; mais sa mère vous avait adoptée, vous avez grandi l'un près de l'autre, et en somme, c'est tout comme.

— Non.

Il regarda le petit visage subitement durci, les yeux dans lesquels s'allumait une flamme orageuse, et, pressentant quelque drame intérieur qui, au surplus, ne l'intéressait pas, il dit :

— Eh bien, mais il est tout naturel que vous alliez là-bas. Vous partirez quand vous voudrez. D'autant plus que, depuis votre entrée dans mes services, vous avez refusé tout congé, et j'en ai parfois du remords.

Elle répondit, d'un élan :

— Vous auriez tort. Je suis parfaitement heureuse auprès de vous, et je n'ai aucun désir de revenir...

La phrase restant en suspens, ce fut Antoine qui poursuivit :

— Chez vous ?

A quoi elle répondit, durement :

— Je n'ai pas de chez moi, vous le savez bien.

Sans savoir pourquoi, il sentit qu'elle souffrait, et, ne voulant pas relever l'amertume de ses dernières paroles, il dit simplement :

— Vous ne pouvez pas être une étrangère dans la maison où vous avez grandi. Je crains, Françoise, que vous ne soyez souvent injuste vis-à-vis de Madame Merval. D'après ce que m'a dit Jacques Tardy, elle vous aime beaucoup.

Elle jeta, comme mue par un désir de sincérité :

— Je suis probablement une ingrate et une mauvaise fille, mais il est bien difficile d'être juste quand on ne peut plus croire au bonheur.

A cette minute, et devant le visage douloureux qui lui faisait face, Antoine Brémont regretta les fils d'argent qui brillaient dans ses cheveux, les rides de son visage, sa jeunesse perdue, tout ce qui lui interdisait de prendre entre ses bras cette fille si belle, dont les mains se croisaient sur un coeur qu'un autre avait meurtri, et de lui dire : « Oublie cela... moi je t'aimerai... moi je te ferai heureuse et comblée. » Il se contenta de dire, avec dans sa voix une grande douceur :

— Le bonheur ? et qui vous dit, Françoise, que vous ne le rencontrerez pas un jour ?

Elle haussa les épaules avec une subite indifférence.

— La vie n'est pas un roman, et j'ai appris à ne point rêver. Revenons aux choses immédiates et réelles. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je partirai pour Bordeaux le douze.

.....

Françoise arriva à Bordeaux pour y trouver un appartement vide. Cours de Fayolle, il n'y avait plus que la vieille bonne, car Madame Merval s'était déjà rendue à Ravaille. Françoise prit la direction de l'appartement de Paule Tardy et, là, elle fut heureuse de trouver l'Abbé Daniel. Un peu moqueuse, elle jeta :

— C'est encore une chance que tu sois là ! et ta mère ?

— Partie avec Madame Merval.

— Et Jacques ?

— Ah ! non, lui est toujours ici. Catherine aussi, d'ailleurs. Ils n'iront à Ravaille que pour le baptême.

— Et comment va-t-on appeler ce petit Prince ?

— Jean-François, si du moins tu veux bien être sa marraine.

Elle dit sèchement :

— Je ne crois pas que je voudrais.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'aime pas cet en-

fant. Cet enfant ! ah ! Daniel, si tu savais, si tu pouvais voir...

Il répliqua d'un ton sévère :

— Je ne veux rien savoir et je ne veux rien voir. Et je te demande de te taire, Françoise, parce que je sens que tu vas dire des choses affreuses.

— C'est bien possible.

— Alors, abordons un autre sujet. Anne, par exemple.

— Elle va franchir la Manche, bien sûr, pour assister, elle aussi...

— C'est ce qui te trompe. Anne estime que son devoir la retient auprès des petits jumeaux.

Il ajouta, avec un sourire :

— Son devoir... et aussi son coeur.

— Son coeur ? Que veux-tu dire ?

— Anne est fiancée, ma petite Françoise.

— Avec cet Anglais ?

— Avec cet Anglais. Il est heureusement catholique, ce qui enlève tout obstacle au mariage. Ma soeur nous a envoyé sa photographie, il paraît, ma foi, très bien. Tiens, d'ailleurs, vois toi-même.

Il tendait à la jeune fille l'image d'un grand garçon à la silhouette sportive, à l'allure tout à fait anglo-saxonne, et dont le visage ouvert et franc attirait la sympathie.

— Anne est perdue pour nous ! soupira Françoise. Un mari, un pays étranger... et dans la corbeille de noce, deux enfants déjà ! Qu'en pense ta mère ?

— Maman aurait préféré garder sa grande fille plus près d'elle ; mais Anne est heureuse ; n'est-ce point l'essentiel ? D'ailleurs, l'amour n'est pas un sentiment à sens unique ; on n'aime pas pour le bonheur que ça donne ; mais plutôt pour le bonheur des autres.

Elle jeta, ironique et désabusée :

— Ah ! toi, Daniel, tu es un saint !

— Oh non ! La sainteté ne s'acquiert pas à si bon marché ! il y faut bien des vertus que je n'ai pas.

Françoise se leva, prête à partir.

— Je te quitte, dit-elle ; ce logis de célibataire, et de prêtre par surcroît, m'impressionne. Je retourne cours de Fayolle, et demain je m'en irai vers Ravaille. A bientôt, Daniel ?

La porte se referma derrière elle et la rue la reprit.

XIII

« Françoise, donne-moi le bras, et viens te promener dans le parc. N'est-ce pas qu'il est beau sous les lueurs du crépuscule ? »

— Magnifique.

Et répondant à l'appel de Madame Merval, la jeune fille quitta la terrasse, descendit les marches de pierre du grand escalier, et rejoignit sa marraine.

— Depuis huit jours que tu es à Ravaille, je t'ai à peine vue, reprocha Jane. On dirait que tu me fuis. Ou, du moins, que tu fuis le tête-à-tête.

Une voix sèche jeta durement :

— Il n'est point dans mes habitdes de me dérober. Encore moins de fuir. Si nous n'avons pas encore eu ce que vous appelez « un tête-à-tête », c'est la faute des circonstances, bien plus que la mienne propre.

— Soit. Je te crois. Alors causons un peu. Tu veux bien ?

— Certainement. Mais... causer ? de quoi ?

— De l'organisation de ta vie, et de l'état de ton coeur.

Françoise eut un rire un peu forcé.

— L'organisation de ma vie, vous la connaissez ; ne vous ai-je pas écrit ?

— Sans reproche, rarement.

— Mais très souvent à l'oncle Etienne...

— J'en conviens. Seulement, figure-toi que ce cher Etienne gardait ta prose pour lui. A croire qu'elle contenait de véritables secrets.

Le ton moqueur de Madame Merval irrita Françoise.

Elle jeta, énervée :

— Et quand bien même j'aurais eu des secrets que j'eusse désiré confier à l'oncle Etienne ?

— C'était bien ton droit. Tu me permettras tout de même d'ajouter, Françoise, que ta conduite à mon égard manque de gentillesse, et que je méritais mieux.

— Je vous demande pardon. Oui, jeta violemment la jeune fille, je suis une ingrate. Vous m'avez élevée...

Jane coupa avec douceur :

— Je t'ai aimée.

— Pas au point de m'accepter pour fille.

— Ah ! nous y revenons ! entêtée ! exigeante ! tu t'obstineras donc toujours à nier l'évidence !

— Quelle évidence ?

— Celle qui fait qu'une femme comme toi, violente, passionnée, absolue, autoritaire, ne pouvait en aucune manière donner le bonheur à un homme tel que Max.

— Tandis que Gisèle.. ironisa-t-elle, c'est la créature rêvée ! à croire qu'un Dieu bienfaisant l'a faite pour lui.

— Exactement.

— Alors, souhaitez que cet état de choses dure... ce qui m'étonnerait.

— Que veux-tu dire ? fit Madame Merval, inquiétée.

— Simplement, que Gisèle est très pâle, qu'elle se remet mal du choc que lui a fait la naissance difficile de son fils, et que la vie humaine est une bien faible chose.

Un voile de tristesse se répandit sur le visage de Madame Merval.

— Ah ! soupira-t-elle, toi aussi, tu trouves...

— Je trouve que Gisèle se donne beaucoup de mal pour prouver à tous, et particulièrement à son mari, qu'elle a repris son équilibre habituel, mais il n'y a qu'à l'observer pour se rendre compte qu'il en est tout autrement.

— Cependant, le docteur...

— Le docteur parle de fatigue, d'anémie ; oui, c'est un vieux médecin de campagne pour lequel le bon air et le repos sont les remèdes miracles. J'estime, quant à moi, que Gisèle devrait consulter ailleurs.

— Jacques va venir ; tu as confiance en lui, je suppose ?

— Certainement.

Elle ajouta, après un léger silence :

— Excusez-moi de vous avoir peut-être alarmée. Il se peut que l'ambiance dans laquelle je vis donne à mon esprit un tout pessimiste. A force d'être penchée sur les microbes, de les chercher, même là où ils ne sont pas, je dois avoir une déformation professionnelle.

— Je veux l'espérer. Dieu fasse que Gisèle se rétablisse. S'il en était autrement, ce serait trop affreux. Il y a tant de bonheur dans cet adorable Ravaille ; surtout depuis la naissance de notre petit Jean.

Madame Merval se tut. L'angoisse se lisait sur son visage, et son bras pesa plus fort sur celui de sa jeune compagne.

— Marraine, je regrette de vous avoir alarmée.

— Tu as bien fait, au contraire ; à quoi bon tourner le dos à la vérité ? Je te demande seulement de ne pas faire partager tes craintes à Max ; si elles sont justifiées, c'est Jacques qui l'avertira.

— Je ne lui dirai rien, promit Françoise.

Elles avaient descendu les allées sinueuses, qui, de tournant en tournant, conduisaient vers l'étang. Elles s'en approchèrent. Une barque s'y balançait mollement.

Les blanches fleurs des nénuphars s'étalaient sur ses eaux, dans lesquelles une brise légère creusait des petits plis limpides. Tout en haut du grand pré où le pâtre gardait ses troupeaux, le cheval préféré de Gisèle, celui qu'elle montait depuis sa plus tendre enfance, les naseaux dilatés, secouait sa crinière et galopait dans le vent du soir.

Les deux femmes s'assirent sur le parapet de l'étang.

Des phrases leur montaient aux lèvres, banales, sans objet, et, bien loin de traduire leurs intimes pensées, elles n'étaient qu'un écran, destiné au contraire à les voiler. Jane parlait du baptême, remis on ne savait jusqu'à quelle date ; l'enfant avait été ondoyé, en raison de la santé de Gisèle.

— Anne viendra peut-être, dit-elle. Son mariage aurait lieu là-bas, à son retour de France.

— Madame Tardy me l'a dit.

— Paule y assistera, avec Daniel. Veux-tu y aller, ma petite Françoise. Si ça te fait plaisir, je t'offre de grand coeur le voyage.

La jeune fille se mit à rire.

— L'Angleterre, après l'Italie ; avez-vous juré de me faire devenir cosmopolite ?

Madame Merval répondit avec douceur :

— Non ; mais je me suis juré de t'être agréable, chaque fois que la possibilité m'en serait donnée.

— Vous êtes bonne... et j'ai grand peur d'être indigne de cette bonté.

— Ne t'embarrasses pas de scrupules, je t'en prie. Acceptes-tu, oui ou non ?

— Ce sera non, Marraine.

— Pour quelle raison ?

— Pour la raison que je suis au service du Docteur Brémont, qu'il a bien voulu m'octroyer un assez long congé, mais que je ne dois pas abuser de sa complaisance. Je rentrerai à Paris à la fin du mois. A moins, reprit-elle, que ma présence ici soit utile ; ce qu'à Dieu ne plaise.

Madame Merval se leva.

— Le temps fraîchit, et j'ai peur pour mes rhumatismes. Mais ne te crois pas obligée de remonter avec moi ; reste encore un moment si tu en as envie.

Et, montrant la barque :

— Pourquoi ne ferais-tu pas un tour sur l'étang ?

— Pourquoi pas, en effet ?

Françoise attira vers elle la légère embarcation, défit la chaîne qui la retenait à un gros arbre, s'y laissa glisser, puis, prenant les avirons, elle commença à ramer.

Le paysage crépusculaire prenait des teintes d'orage.

Le vaste ciel s'assombrissait. Françoise cueillit au passage une feuille de nénuphar ; quelques gouttes d'eau l'irisaient. Le long cri d'un oiseau de nuit annonça par son hululement que la vie dévorante de la nuit allait commencer. Françoise, les yeux fermés, s'abandonnait au bercement léger de son rustique esquif. La certitude d'une présence non loin d'elle lui fit rouvrir les paupières.

Max était là, qui la regardait.

— Ton immobilité était si profonde, dit-il, que je te croyais endormie. Reviens vers la berge, je veux canoter moi aussi.

— Et si je ne veux pas revenir ? jeta-t-elle moqueuse.

— Je suis fort capable de me jeter à l'eau pour te rejoindre.

— Tout habillé ? avec ce costume ultra-chic ?

— Mais non ; en slip. Ça te choque ?

Elle se mit à rire.

— Ce ne serait pas la première fois que je te verrais dans cette tenue.

— Evidemment, quand nous étions petits, ma mère ne prenait guère de précautions pour nos toilettes réciproques. Je te revois encore avec une petite chemise rose, si courte, si courte, que... je ne précise pas, par respect pour ta pudeur d'aujourd'hui...

Il était gai. Nul souci n'habitait son âme. De toute évidence, la santé de Gisèle ne le préoccupait pas. Il trouvait naturel son état de faiblesse et les ménagements auxquels son entourage l'astreignait. Il dit, comme il prenait pied dans la barque :

— C'est très joli d'être père de famille, et j'en suis ravi, mais je n'aurais jamais cru que la venue d'un petit être, qui tient en lui-même si peu de place, pût mettre tant de perturbation dans une maison. On n'entend plus parler que de Jean ; tout gravite autour de Jean. Ma mère m'oublie totalement ; la grand-mère se pâme devant le berceau. Quant à Gisèle...

Il laissa tomber la phrase, désireux peut-être de ne pas approfondir sa pensée. Impitoyable, Françoise reprit :

— Quant à Gisèle ?

— Eh bien, jeta-t-il avec un peu d'impatience, j'ai hâte de la voir rétablie. J'ai besoin d'elle. Rien n'est agréable sans elle.

— Merci pour les autres ! railla Françoise.

— Qu'est-ce que tu veux ! C'est la vérité. Depuis un an que nous sommes mariés, nous ne nous sommes jamais quittés. Gisèle est toujours là ; dans mon ombre. Et si tu savais comme j'ai besoin de la savoir là ! Cette douce présence féminine, je ne saurais plus m'en passer.

— Parce qu'elle s'appelle Gisèle ? ou parce qu'elle est une femme, tout simplement ?

A cette interrogation brutale, il sursauta.

— Mais parce qu'elle s'appelle Gisèle, bien sûr !

— Vraiment ?

Elle le regardait à travers ses cils mi-clos, avec le regard que doit avoir le chat quand il joue avec la souris. Il sentit les beaux yeux verts s'appuyer, cruels et lucides, sur son visage. La droiture de son âme lui fit tout de même répondre :

— J'aime Gisèle de toutes les forces de mon être ; n'essaie pas de me troubler, Françoise ; tu perdrais ton temps. Et j'ajoute que ce ne serait pas très joli de profiter de l'absence de Gisèle pour essayer de renouer un jeu qui n'est plus de mise entre nous.

Il avait parlé durement. Elle se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Tu divagues ! jeta-t-elle, essayant de crâner. Qui te dit que je veuille ressusciter quelque chose ? Le passé est mort, bien mort... Et j'ai la joie de te dire que je ne t'aime plus, Max.

— J'en suis très heureux.

Il avait répondu avec vivacité ; mais le ton démentait les paroles. Il s'était cru inoubliable. Or, cette belle fille qui le regardait ironiquement venait de lui en donner un démenti brutal.

Elle reprit avec nonchalance :

— A Paris, tu comprends, je vois pas mal de monde ; des gens charmants ; je sors beaucoup.

— Seule ? ne put-il se retenir d'interroger.

— Tu ne voudrais pas. Non, bien sûr. J'ai une amie qui m'a fait entrer dans le cercle de ses relations. Féminines et masculines, naturellement.

Elle ajouta, soucieuse tout de même de glisser, au milieu de ce tissu de mensonges, une parcelle de vérité :

— Je sors aussi avec le Docteur Brémont. Il m'emmène au cinéma, au restaurant.

— Ça doit être charmant ! ironisa Marc. Il pourrait être ton père.

— Possible. Néanmoins, je te prie de croire que ses sentiments à mon égard ne sont pas ceux d'un père.

— Il te l'a dit ? s'étonna-t-il.

Elle haussa doucement ses belles épaules.

— Depuis quand les paroles sont-elles nécessaires à la découverte de la vérité ?

— Tu as raison.

Et il conclut :

— Eh bien, il ne me reste plus qu'à te souhaiter de devenir un jour la femme du grand, du célèbre Docteur Brémont.

— Pourquoi pas ?

La barque touchait le bord du parapet.

— Si nous rentrions, proposa Max.

L'instant d'après, il se retrouvait sur la berge, attachait de nouveau la grosse chaîne au vieil arbre et tendait la main à Françoise. Mais, un mouvement imprévu de la légère embarcation l'ayant fait une minute vaciller, ce fut sur son coeur qu'il la reçut ; et, comme elle le regardait, elle vit briller dans ses yeux la petite lueur tendre et passionnée qu'elle connaissait bien. Alors, sûre de sa victoire, elle lui sourit.

XIV

Anne allait et venait dans la pièce, tapotant un coussin, redressant une fleur, effleurant d'un doigt léger les bibelots précieux.

— Comme tu es calme, comme tu es douce, remarqua Gisèle, lui souriant avec tendresse. On ne t'entend pas marcher. Autour de toi, tu ne déplaces rien. Ah ! ce n'est pas comme Françoise !

— Françoise a une telle vitalité qu'elle est bien obligée de la dépenser, se hâta de dire Anne, soucieuse de l'excuser.

Gisèle reprit :

— Jacques t'a confié notre petit trésor et c'est à Françoise qu'il a laissé le soin de s'occuper de moi. Il a eu tort.

— Pourquoi ?

Gisèle eut un léger soupir.

— Françoise ne m'aime pas, dit-elle.

Anne se retourna tout d'une pièce et, surprise, demanda :

— Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

— Oh ! tout et rien. Certains regards, certaines paroles, une expression qui passe parfois sur son visage. Je se saurais rien définir, mais je suis sûre que Françoise ne m'aime pas. Et je pense qu'elle m'en veut.

— Mais, tu ne lui as rien fait ! protesta Anne.

— Je n'en suis pas bien sûre.

— Voyons, voyons, que se passe-t-il dans cette petite tête, et de quoi vas-tu te tourmenter, ma pauvre Gisèle ?... Comme si ce n'était pas assez de ton mauvais état de santé, sans y ajouter je ne sais quelles idées ridicules !

Anne se rapprocha de la chaise longue de la jeune femme et, s'asseyant sur un tabouret, elle dit :

— Confie-moi ta peine, Gisèle ; car je vois bien que tu en as.

— C'est vrai. Ou plutôt, j'ai des remords.

— Des remords, mon Dieu ! et pour quelle raison aurais-tu des remords, toi qui de ta vie n'as fait de mal à personne ?

— Si, j'en ai fait à Françoise.

— Je ne comprends pas.

— Je lui ai pris l'homme qu'elle aimait.

Anne jeta, d'un élan :

— Si c'est de Max que tu veux parler, tu n'y es pour rien. Même avant de te connaître, Max ne l'aimait plus.

Gisèle soupira.

— Il l'aime encore. Oh ! à son insu. Il ne s'en rend peut-être pas compte, mais ses yeux, quand ils se posent sur elle, sont éloquents. Elle est belle, elle est resplendissante de force, de santé ; comment l'ancien attrait ne ressusciterait-il pas, sinon dans son coeur, tout au moins dans sa pensée ?

— Tu divagues, ma pauvre Gisèle.

Un léger sourire effleura la jolie bouche trop pâle, et la jeune femme répondit :

— Je le souhaite.

— Mais oui, tu divagues. Max t'aime. Autant qu'il est possible à un homme d'aimer. Je n'en veux pour preuve que le souci que lui donne ta santé, le soin qu'il met à t'entourer, à te gâter, à chercher ce qui pourrait amener une amélioration dans ton état. J'ai entendu toutes les questions qu'il posait à Jacques ; je connais son angoisse, sa douleur même. Oui, sa douleur. Tu es sa vie même, Gisèle, je te le jure. Qu'il soit content d'avoir retrouvé sa petite camarade d'enfance, sa soeur adoptive, n'est-ce pas naturel ? Et comment pourrait-il ne pas la trouver belle ? Admirer n'est pas aimer, Gisèle.

— C'est vrai. Merci, Anne. Merci de m'avoir dit tout cela. Tu ne sais pas le bien que tu m'as fait.

Anne se mit à rire.

— Charly prétend que je suis une redresseuse de moral. Avant de me connaître, il traînait sa mélancolie comme un boulet. La mort prématurée de sa jeune femme, ces deux petits orphelins à élever, une vieille mère à sa charge, c'était plus qu'il n'en pouvait supporter. Et il croyait sa vie finie.

— Mais voilà, tu es entrée dans cette vie, sourit Gisèle.

— Dieu fait bien ce qu'il fait. Je n'étais pas très heureuse, quand je suis partie en Angleterre. Moi aussi, figure-toi, j'ai été quelque peu éprise de Max.

Et, sur un air étonné de Gisèle :

— Ah ! bien sûr, tu l'ignorais. Comment Max aurait-il pu t'en parler, il ne le savait pas lui-même ! Heureusement, d'ailleurs, car avec l'habituelle fatuité masculine, il n'aurait pas manqué de s'en vanter auprès de toi. Ce qu'il a fait, certainement, en ce qui concerne Françoise ?

— C'est-à-dire que je lui ai, peu à peu, arraché son secret.

— Ah ! chère petite fille d'Eve, ne savais-tu pas que la curiosité est toujours punie ? Tiens, je me sauve, car justement voici ton seigneur et maître qui te vient saluer, comme on disait au temps de la chevalerie !

— Chérie, dit Max avec douceur, veux-tu que je te descende au jardin ? Jacques a recommandé des cures de grand air, tu le sais bien.

— Du moment que la Faculté a parlé, je m'incline. Emporte-moi. Emporte-moi où tu voudras... au bout du monde, mon amour.

— Pour l'instant, ce sera moins loin ; sous le grand marronnier ; Grand-mère y a fait servir le thé, Anne va certainement y descendre le berceau de Jean ; ma mère et l'oncle Etienne y sont aux prises avec une interminable partie d'échecs. En somme, tous ceux que nous aimons sont là, chérie.

— Et... Françoise ?

— Françoise ? Elle a fait seller ton cheval et elle est partie dans la campagne.

— Elle a bien fait.

Gisèle demanda avec douceur :

— Crois-tu que Françoise ait retrouvé la paix du coeur ?

Il parut surpris, et quelques secondes hésita à répondre.

— Mais... je le suppose, dit-il enfin.

Et il ajouta, peut-être pour se convaincre lui-même, tout autant que d'en convaincre la jeune femme :

— Je ne serais pas surpris s'il y avait une idylle sous roche entre Françoise et le Docteur Brémont. Mais oui, mais oui. Elle en parle beaucoup, me semble-t-il.

— Elle l'admire. C'est naturel.

— Oui ; mais de l'admiration à l'amour, il n'y a qu'un pas

— Souhaitons qu'elle le franchisse, jeta Gisèle avec élan.

Et, comme Max se penchait vers elle pour la soulever, elle lui mit les bras autour du cou et se laissa emporter.

.....

Françoise avait galopé le long des routes presque désertes. Peu de touristes, dans ces régions. Désireuse cependant de trouver une solitude plus complète, elle avisa un étroit chemin qui s'en allait vers quelque hameau inconnu, et, d'un souple mouvement du genou, y fit s'engager Sultan.

— Où suis-je ? demanda-t-elle à un paysan qui passait.

— Pas très loin de St-Eutrope. Mais si c'est pour le pèlerinage, c'est trop tard, répondit-il poliment.

— Il y a une chapelle ?

— Bien sûr. Mais elle sera fermée.

— Tant pis ; j'y vais quand même... Doucement, Sultan. C'est trop joli, ce petit chemin plein de verdure, pour que nous l'abordions au galop. Il faut savourer l'instant qui passe ; te doutes-tu, mon vieux Sultan, que ce qui passe ne revient jamais ?...

Paisible, l'animal continua sa marche. A mesure qu'il avançait, le sentier se faisait plus étroit, et plus haute la souple voûte de verdure. Les branches entrelacées mettaient un écran devant les collines environnantes que coiffait un ciel obscurci.

Les parfums des fleurs sauvages s'exhalaient du creux des buissons ; l'air sentait la menthe et le romarin.

Et brusquement, Françoise songea : « Une promenade comme celle-ci, avec Max, ce serait divin ! » Le souvenir broda en elle d'autres promenades, d'un genre différent, celles qu'elle avait faites avec lui le long d'une plage, sous le beau ciel de Soulac. Ah ! que tout cela fût mort, quelle misère ! Car cela ne reviendrait jamais. A ce point de ses réflexions, une petite voix insidieuse lui glissa : « Qui sait ? », car, enfin, nul ne pouvait préjuger de l'avenir... Françoise revit en pensée le pâle visage de Gisèle, sa silhouette amenuisée. Et si Gisèle ne guérissait pas ?... si la chaîne qui liait Max se brisait ?... ce qui n'avait pu être autrefois ne pouvait-il devenir réalité ? Max, évadé de la tutelle maternelle, moins malléable, ne saurait-il enfin imposer sa volonté ? Il faudrait si peu de chose pour qu'en son coeur refleurisse l'ancien amour. Des cendres de cet amour, chaudes encore, les étincelles jailliraient vite. De cela, Françoise était certaine. Max aimait Gisèle, et sans doute était-il un mari fidèle, dans le sens strict du mot ; mais, s'il est vrai que le désir de la faute équivaut à la faute, n'était-il pas déjà coupable ? coupable dans le regard dont il l'enveloppait, dans sa main qui s'attardait parfois dans la sienne, dans le baiser qu'il lui mettait au front chaque matin, et qui voulait être fraternel sans y parvenir tout à fait. Oui, Max lui reviendrait ; elle retrouverait la douceur de ses bras autour de ses épaules, le goût de ses lèvres et le frisson qu'un seul mot de lui faisait naître en son âme. Elle retrouverait tout cela ; si Gisèle disparaissait. Pauvre petite Gisèle ! qu'il en faudrait peu pour la pousser de l'autre côté de la vie ! Il suffirait d'un rien : d'un geste maladroit qui, dans la potion qu'on lui préparait chaque matin, au lieu des trois gouttes strictement ordonnées par Jacques Tardy, en laisserait tomber sept... ou huit... ou dix. « Surtout, pas de distraction, avait recommandé ce bon Jacques ; compte bien. Ce remède n'est pas inoffensif ; il peut être le salut comme il peut être la perte. Pris à forte dose, il tuerait, peu à peu ; lentement, mais fatalement. Fais bien attention, Françoise. Tu travailles dans un laboratoire ; tu es habituée à manier des produits qui peuvent guérir ou détruire, c'est pourquoi c'est à toi seule que je fais confiance. » La jeune fille réentendait à ses oreilles résonner ces paroles de Jacques. Et elle songeait, non sans ironie :

— De sorte que je tiens la vie de Gisèle entre mes mains.

Mon Dieu, mon Dieu, que c'était tentant ! Aujourd'hui une goutte de plus ; demain deux gouttes ; et puis trois... et le pâle visage se creuserait un peu plus, les forces déjà si diminuées déclinerait davantage, et il y aurait un soir où les tendres yeux de myosotis se fermeraient à jamais. Sans doute, ce serait cruel, ce serait horrible. Mais de quoi Gisèle pourrait-elle se plaindre ? n'aurait-elle pas eu sa part de bonheur ? sa part de bonheur et d'amour ?

« Et moi aussi, songeait Françoise, je veux ma part de bonheur, ma part d'amour ! Tout s'achète ; tout se paye. Avec de l'argent, avec des larmes, avec des crimes. N'importe. Ce n'est jamais trop cher. »

Le pas tranquille de Sultan berçait la rêverie de la jeune fille. Toujours égal, il rythmait les mauvaises pensées, l'infernale tentation. Exaspérée, mécontente d'elle, Françoise, d'un coup de cravache, enlevait l'animal, et, lui faisant tourner bride, elle le ramena vers la route claire, vers le ciel limpide dans lequel traînaient, comme une écharpe sanglante, les derniers feux du soleil. Alors, ce fut un galop fou. Des enfants qui revenaient de l'école, épouvantés, se rangèrent sur le talus ; des moutons qui broutaient l'herbe des fossés cherchèrent refuge dans les prés voisins. Soudée à sa selle, faisant corps avec le cheval, Françoise se grisait de vitesse, d'air pur, de liberté. Ses lourds cheveux dorés flottaient sur ses épaules, le vent du soir lui fouettait le visage. Ah ! ce n'était plus, hélas ! le vent de l'Atlantique, et le vol des mouettes ne déchirait pas le grand ciel bleu, mais c'était enivrant tout de même, enivrant comme l'amour et le danger.

Françoise ne ralentit son allure qu'aux abords du village de Verfeil. La dure côte qui montait vers Ravaille eût tôt fait d'ailleurs de calmer les ardeurs de Sultan. Et quand ils franchirent le large portail du parc, la femme et la bête étaient également calmées.

Sur le seuil de la charmille, la silhouette de Max apparaissait. Il avait entendu les pas du cheval, et, depuis un moment, guettait l'arrivée de Françoise.

— J'étais inquiet, dit-il. Où donc es-tu allée te perdre si longtemps ?

Elle répondit, moqueuse :

— A St-Eutrope.

— A St-Eutrope ? pour quoi y faire, grand Dieu ?

— Peut-être demander une grâce.

— Mais la chapelle est fermée à cette époque !

— Aussi me suis-je contentée d'une promenade dans un adorable petit chemin.

Ayant arrêté Sultan, elle fit mine de descendre. Alors, comme autrefois, à Soulac, il lui tendit les bras. Et parce que ces bras, quelques secondes, se refermaient sur elle, de nouveau, l'affreuse tentation vint l'assaillir.

XV

« Grand-mère, je veux me promener avec vous. Et laissez-moi pousser la voiture de Jean. Je me sens si bien ce matin. »

— Et tu es rose comme un bouton de rose.

— C'est bon de revivre.

— Ma petite fille, nous sommes tous si heureux de te voir enfin rétablie.

— Oh ! pas tout à fait ! mais il y a de grands progrès. Vraiment, ce remède

ordonné par Jacques Tardy, c'est le remède miracle.

Il faisait une magnifique journée de fin d'automne.

Les deux femmes marchaient lentement sur le gravier fin de l'allée. La plus jeune s'appuyait sur le bras de la plus vieille, et il semblait à Madame de Bréveil qu'elle était retournée en arrière, à l'époque où son fils, tenant par la main la petite orpheline, lui avait dit : « Je te la donne ; désormais elle n'a plus que toi. » Et il s'en était allé vers ces colonies lointaines, où il ne tardait pas à refaire sa vie. Depuis cet instant, Gisèle était devenue le but unique, et peut-être même l'unique tendresse, de Germaine de Bréveil.

Elle n'avait vécu que pour assurer sa vie propre, son bien-être, son bonheur. A cette heure, réalisant que le mieux sensible dans l'état de la jeune femme était une promesse de guérison totale, elle éprouvait un apaisement infini.

— Mon père sera ici pour le baptême de Jean, reprit Gisèle. On a bien voulu lui avancer son congé. J'en suis ravie. Daniel s'était offert à le remplacer comme parrain ; il n'en sera donc plus besoin. Quant à la marraine, ce sera ma belle-mère, Françoise ayant refusé de l'être.

— Pour quelle raison ?

— Oh ! vous savez comment est Françoise ? un peu fantasque, avec des idées tout à fait spéciales. Elle dit qu'elle porterait malheur à l'enfant, étant née elle-même sous une mauvaise étoile.

— Le fait est que le destin a été cruel pour elle. Le foyer où elle a grandi n'était qu'un foyer d'occasion ; un foyer étranger.

— Ni ma belle-mère, ni Max ne le lui ont jamais fait sentir, j'en suis sûre.

— Qu'en sais-tu ? soupira la vieille dame. Le coeur des tout-petits, c'est si sensible ; qui peut dire si celui de Françoise n'a jamais été blessé ?

Gisèle ne répliqua pas. Elle regardait le petit visage de Jean sur lequel jouait un rayon de soleil. Il était beau. Un tendre orgueil la submergea de délices ; elle murmura : « Mon fils... », et, de l'enfant, sa pensée s'envolant vers le père, elle soupira :

— Comme Max tarde à rentrer !... Choisir des chevaux, acheter des chevaux, est-ce si long que cela ?

— Mais bien sûr ! répondit Madame de Bréveil. Songe que ce sont des bêtes de race qu'il faut sélectionner pour l'élevage. Il ne s'agit pas d'agir à la légère.

— Vous avez raison, et je ne suis qu'une sotte. Rentrons je me sens lasse tout d'un coup.

Gisèle remonta vers sa chambre... Anne y était, changeant l'eau d'un vase de jade dans lequel resplendissaient des fleurs d'arrière-saison.

— Françoise est descendue à Verfeil, dit-elle ; mais avant de partir, elle a préparé ta potion. Comme d'habitude, tu vas laisser les gouttes se dissoudre un long moment.

— Je sais. A mon premier réveil, et Dieu sait si j'ai le sommeil fragile et court, je prends le verre et je bois. Je n'aurai garde de l'oublier ; ce remède me redonne la vie.

Elle ajouta :

— Aide-moi à me déshabiller, ma petite Anne ; je crois que j'ai un peu abusé de mes forces dans cette promenade avec Grand-mère. Je suis vraiment exténuée.

— Ça ira mieux demain, promit Anne.

— Bien sûr.

La jeune fille remit les vêtements en ordre, alluma la petite veilleuse, s'assura que Gisèle n'avait plus besoin de rien et, quand elle vit que celle-ci fermait doucement les paupières, elle sortit sur la pointe des pieds.

Françoise, elle, remontait de Verfeil. Elle y était descendue pour porter son courrier, et aussi dans le désir de s'isoler, d'échapper à l'atmosphère du château, dans lequel la vitalité de Madame Merval mettait une ambiance trépidante, peu faite pour la méditation. Or, Françoise avait besoin de méditer.

Le matin même, elle avait reçu une lettre du Docteur Brémont. Une étrange lettre, en vérité. Tout en marchant vers Ravaille, la jeune fille la relisait.

« Ces lignes vont sans doute vous surprendre, disait Antoine, mais il était essentiel que je vous les adresse. Je savais que vous m'étiez chère, Françoise. Je savais que tout me plaisait en vous ; que tout m'attirait : votre intelligence, votre beauté, et ce qu'il y a en vous de mystérieux, de secret, presque de douloureux. Jamais je ne vous ai posé de questions précises ; mais je sais que vous avez souffert. On m'a parlé vaguement d'une déception sentimentale, d'un amour qui n'est pas allé vers son issue normale. Mais l'irréalisation d'un rêve n'est pas la perte de la vie. Et il n'y a d'important que de vivre, croyez-moi, Françoise. Depuis que vous m'avez quitté, je sens mieux la valeur de cette vie, qui, pour moi, est déjà à un tournant. Telle qu'elle est, je vous l'offre. Françoise, voulez-vous être ma femme ? Je vous aime, au point de souhaiter mourir si vous me repoussez. Mais désirer n'est point recevoir. Si vous n'agréez pas ma demande, je partirai très loin. On m'offre un poste au fond de l'Afrique ; un poste dans lequel il y aura beaucoup de travail, beaucoup de bien à faire, et aussi du danger. Il faudra être en contact avec des malades dont le commun des mortels se recule, à l'ordinaire, horrifié. Moi, je les aiderai à vivre, à moins souffrir ; à guérir peut-être. Depuis votre départ, j'ai fait de grands progrès dans la mise au point de ce vaccin pour lequel nous avons passé tant de nuits blanches, vous et moi. Maintenant, je crois à son efficacité, à la possibilité d'une expérience sur les hommes.

« Ne répondez pas à cette lettre, Françoise ; et ne revenez pas, si c'est pour me dire non. Mais si, un soir, je vous vois sur le seuil de ce petit laboratoire où je ne cesse de penser à vous, je saurai, ô mon amour !, que c'est pour vous donner à moi. Dois-je, Françoise, vous dire « adieu » ? ou « à bientôt » ?

ANTOINE.

Ayant replié les feuillets, la jeune fille soupira. Ah ! comme tout eût été parfait si elle avait pu arracher de son coeur son coupable et misérable amour !

Avec quelle joie, avec quelle fierté, elle eût mis sa main dans la main de cet honnête homme, qui, au lieu de ne voir en elle qu'une proie facile et de lui proposer une aventure vulgaire, lui offrait la tendresse, le dévouement de toute une vie, et la fierté de porter un nom unanimement connu et respecté. Mais voilà, elle n'était pas libre. Tout un passé l'avait faite esclave. Il y avait Max. Les yeux de Max, dans lesquels passait encore la chaude flamme du désir ; les baisers de Max, si doux quand ils se nouaient à sa taille ; les baisers de Max, dont le souvenir, si lointain pourtant, la brûlait encore. « J'épouserai Max, murmura-t-elle entre ses dents. Bientôt le fragile obstacle qui se dresse entre nous aura disparu. Oui, bientôt. » Car, hélas, la tentation avait été trop forte, et l'oeuvre de mort était commencée.

Françoise, dès qu'elle eut franchi les grilles du parc, ne songea plus à la lettre du Docteur Brémont, et, durcie dans sa volonté de continuer ce qui était amorcé, elle se hâta vers le château.

Sous le grand marronnier, maintenant défleuri, il y avait encore la petite voiture de Jean, les fauteuils d'osier, la table à thé, le châle dont s'était enveloppée Gisèle, tous ces objets familiers et charmants qui évoquaient encore la présence d'êtres aimés. Françoise ne pouvait être sensible à cela. Elle vivait, depuis quelques jours, dans un durcissement de tout son être, et marchait comme un automate, vers le but qu'elle s'était fixé. Ce but, hélas, c'était la chambre de Gisèle. La chambre dans laquelle elle se rendait chaque soir, lorsque le soporifique administré à la jeune femme avait produit son effet, et qu'ainsi il n'y avait aucun risque de la voir se réveiller. Alors, elle pouvait agir tout à son aise.

Elle poussa la porte ; elle entra. Sur la blancheur de l'oreiller, le visage de Gisèle reposait, les yeux clos, un vague sourire sur les lèvres.

Françoise prit le petit flacon que Gisèle appelait le « remède miracle » et, dans le verre déjà préparé suivant les prescriptions du docteur, elle fit couler six autres gouttes. « Dix », murmura-t-elle intérieurement. Elle reboucha le flacon, et s'en retourna sur la pointe des pieds. Alors, dans le grand lit aux tentures bleues, la mince forme étendue tout à coup bougea. Les paupières s'ouvrirent bien grandes, toutes pleines de l'horreur de ce qu'elles avaient vu.

Gisèle se souleva légèrement, étendit le bras, prit le verre. Une minute, elle regarda danser tout au fond les six gouttes que Françoise venait d'y jeter, puis, se penchant au-dessus du vase de jade dans lequel Anne avait placé les belles roses de septembre, elle y versa le contenu du verre. Après quoi, ayant reposé sur l'oreiller sa tête lasse, elle chercha de nouveau le sommeil.

.....

Pendant cinq jours, tout, en apparence, redevint comme avant. Anne s'occupait de Jean, Françoise de Gisèle. Les trois gouttes recommandées par Jacques Tardy étaient scrupuleusement comptées sous les yeux mêmes de la jeune femme. Beaucoup plus tard, la porte de sa chambre s'ouvrait doucement ; une ombre se glissait dans la pièce, une main qui ne tremblait pas manoeuvrait à nouveau le petit flacon miracle et la dose meurtrière tombait dans le verre de cristal.

Et un soir, tandis que Françoise comptait mentalement : « quatre, cinq, six, sept, huit, neuf.. », une voix, tout près d'elle, laissa tomber le dernier chiffre :

— Dix.

Françoise sursauta. Dans son émoi, le verre échappa à ses doigts et se brisa sur le parquet avec un bruit cristallin. Et, dans le silence, de nouveau, Gisèle parla :

— Françoise, murmura-t-elle, je te demande pardon.

— Tu me demandes pardon, toi ! balbutia la jeune fille interdite.

— Oui. Pardon. Car il a fallu que je te fasse beaucoup de mal pour que tu en arrives à cette chose atroce : hâter ma mort... vouloir ma mort.

— Oh ! Gisèle !

Françoise s'effondrait. Le remords, l'épouvante amenaient dans son âme un bouleversement total. Elle eut l'air d'une personne endormie d'un sommeil artificiel et qui se réveille brusquement. Des larmes coulaient sur son visage ; ses mains tremblaient. Elle s'agenouilla contre le lit de Gisèle, et, pour la première fois de sa vie, tout orgueil vaincu, elle implora :

— Pardon !... pardon !...

— Relève-toi. Sèche tes yeux. J'oublierai, Françoise. Et toi aussi, tu oublieras. Ce qui vient de se passer restera un secret entre nous. Le mal que tu voulais me faire n'a pas été, puisque, le premier jour, je t'ai surprise. Ainsi, rien d'irréparable ne résultera de tout cela.

— J'ai honte... balbutia Françoise ; oh ! si tu savais comme j'ai honte.

— Je veux bien croire à ta sincérité, mais tu dois comprendre que ta présence ici n'est plus possible. Tu trouveras un prétexte, et tu t'en iras demain, Françoise.

— Et je ne reviendrai jamais. Jamais !

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

6	3	5	2	4	6	3	8	5	2	6	3	7	4	2	6
V	V	V	V	T	0	0	0	0	A	U	U	B	R	C	S
6	4	3	5	7	2	6	4	8	3	5	7	2	6	4	8
N	A	S	Y	E	A	E	I	N	M	A	A	N	G	N	V
8	6	2	5	7	3	4	6	2	8	3	5	6	2	4	7
0	L	C	G	U	A	D	I	E	U	N	E	G	S	E	X
8	4	3	6	5	2	7	6	3	4	8	2	5	6	3	4
S	V	Q	E	S	0	S	Z	U	I	E	N	U	V	E	E
8	5	2	6	4	7	3	8	6	2	5	7	3	4	6	8
N	R	E	0	C	U	Z	V	T	R	P	C	D	0	R	I
6	4	3	7	6	5	2	8	3	4	6	7	5	2	3	6
E	U	E	C	T	R	E	E	R	T	R	E	I	U	E	A
6	4	2	3	6	5	4	3	2	6	5	3	4	2	6	7
V	E	S	P	A	S	U	0	E	I	E	S	X	S	L	S

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés, 1945 par William J. Miller, King Features, Inc.

Un pâle sourire éclaira les grands yeux bleus de Gisèle.

— Comme tu es excessive ! reprocha-t-elle. Qui te parle de « jamais » ? Tu reviendras plus tard ; quand la paix sera dans mon coeur ; et l'oubli, tu sais ce que je veux dire par ce mot « oubli » ?, dans le tien. Maintenant, va. Laisse-moi. J'ai besoin de repos.

Françoise se redressa ; mais elle titubait. Pour la première fois de sa vie, elle avait perdu toute volonté ; elle se sentait toute petite, dominée par cette frêle jeune femme qui gisait inerte dans son lit. Et avant de franchir la porte, elle entendit la voix de Gisèle qui disait : « Max ne saura rien, Françoise ; je te le promets. »

XVI

MAX arrêta la voiture devant le perron et gravit l'escalier presqu'en courant. Cette absence de huit jours lui avait parue interminable. Au loin, il avait broyé du noir. Il s'était torturé en imaginant Gisèle plus souffrante, et il s'attendait aux pires catastrophes.

Le silence de la maison lui parut anormal. Il alla tout droit à la salle à manger, et poussa un soupir de soulagement en voyant sa mère et Madame de Bréveil paisiblement assises dans leurs fauteuils respectifs, auprès de la cheminée rustique, dans laquelle on avait allumé un grand feu de sarments.

— Ah ! fit-il, visiblement détendu, comme je suis heureux de me retrouver chez nous !

Et aussitôt, il interrogea :

— Gisèle ?

— Mieux encore que tu ne l'avais laissée. Cependant, nous avons insisté pour qu'elle se couche de bonne heure. Anne est auprès d'elle.

— Anne ? dit-il surpris, mais alors... Françoise ?

— Partie.

— Comment, partie ? quand ? pour où ?

— Ce matin même. Le Docteur Brémont l'a rappelée d'urgence, paraît-il. Ce qui fait qu'Anne assume les fonctions de nurse et d'infirmière.

— Je monte les voir.

— Ah ! et puis je dois te dire que Jacques Tardy est venu aujourd'hui. Il s'est déclaré enchanté de sa malade. D'ailleurs, il te le dira lui-même.

— Où est-il ?

— Il a voulu arpenter nos champs et nos bois, du côté de Quertcy, je crois. Tu le verras au dîner.

Max n'en écouta pas davantage. Il quitta la vaste salle à manger, traversa le vestibule, monta l'escalier ; cinq minutes après, il entrait dans la chambre de sa femme.

— Max ! Oh, Max ! quel bonheur ! c'est toi, c'est bien toi ! J'ai cru que je ne te reverrais jamais.

— Quelle enfant tu fais, ma Gisèle ! Huit jours, ce n'est tout de même pas un siècle ?

— C'est plus qu'un siècle ; c'est une éternité. Max chéri, ne me quitte plus ; garde-moi... défends-moi !...

Elle s'exaltait, et son teint de neige s'empourprait.

— Calme-toi, chérie. Aucun danger ne te menace.

— Sait-on jamais !...

Elle parut faire un effort pour chasser une idée importune et, appuyant sa tête blonde sur l'épaule de son mari, elle dit :

— Pardonne-moi ; je crois bien que j'ai dit des sottises. Il ne faut pas m'en vouloir ; je suis encore si faible.

— Mais tout va redevenir normal ; Jacques t'a trouvée en grand progrès, paraît-il.

— Anne me soigne si bien.

Il la regarda, surpris.

— Mais Françoise aussi te soignait bien ?

— Oui.

Incapable de se dominer tout à fait, elle dit :

— Françoise et moi, nous n'avons pas beaucoup de sympathie l'une pour l'autre. Et, ajouta-t-elle plus bas, tu sais très bien pourquoi.

Il ne répondit pas directement, mais il dit avec désinvolture :

— Eh bien, je suis au fond très content que Françoise ait quitté Ravaille. Elle a une telle exubérance, qu'elle est un peu pénible et, à la fin, on se lasse de la voir aller, venir, s'agiter, rire, s'énerver ou de faire de l'esprit.

Il s'interrompit, car Anne entrait. Elle portait le petit Jean dans ses bras.

— Bonsoir, Max, dit-elle gentiment; je ne te savais pas rentré.

— J'arrive à l'instant même.

— Eh bien, sers à quelque-chose; prends ton fils pendant que je prépare la potion de Gisèle.

— Donne-le moi, dit la jeune femme.

— Elle tendait les mains, en un geste avide. Et quand la petite tête blonde se fut blottie au creux de son épaule, elle regarda son mari et dit avec un doux orgueil :

— Oh ! Max, notre fils... comme il est beau !

— Oui, mon amour.

Il étendit les bras, et, la femme et l'enfant étroitement serrés contre sa poitrine, il éprouva un rare et magnifique bonheur. Anne s'éloigna discrètement, et ils furent seuls, avec entre eux le doux, le cruel, l'éternel Amour.

.....

Quitter Ravaille, ainsi que le lui avait ordonné Gisèle, certes, Françoise n'avait pas d'autre désir. La nuit s'était achevée, pour elle, complètement blanche. Elle ne s'était même pas couchée. Acoudée à la fenêtre ouverte, devant un merveilleux paysage lunaire, elle avait savouré sa honte et son désespoir Ce désespoir avait changé de visage ; il ne s'appelait plus Max. Car, dans cet effondrement de tous ses rêves, de tous ses désirs, l'amour avait, enfin, disparu. Cette enfantine tendresse, cultivée pendant des jours et des jours dans l'imagination ardente d'une petite fille romanesque, transformée par la suite en une passion brûlante et sauvage, voilà qu'elle s'anéantissait, dans l'horreur et le mépris. La blessure d'amour s'était transformée en blessure d'orgueil. Françoise, redevenue lucide, face à face avec sa conscience, n'était pas loin de se haïr. Ce crime mal préparé, ce crime manqué qui avait eu pour témoin la victime elle-même lui sautait au visage, comme un soufflet.

Et, comble de honte, au lieu de l'accabler d'injures, de reproches, d'ameuter autour d'elle tout le château, Gisèle n'avait eu que des paroles de pardon et elle avait promis le silence.

Ah ! fuir ! fuir au loin, encore plus loin, au bout du monde si possible, et oublier. Non plus un être, non plus un rêve, mais s'oublier soi-même.

Dans le train qui l'emportait vers Bordeaux, Françoise, le lendemain matin, ne cessait de rouler ces pensées dans sa tête. Elle était partie, avec le facile prétexte d'un rappel du Docteur Brémont. Personne, à vrai dire, ne l'avait retenue. Madame de Bréveil était encore couchée. Jane Merval, occupée à planter des fleurs avec le vieux jardinier, lui avait mis au front un baiser distrait. Quant à Anne, installée dans la nurserie du bébé, il ne fallait pas songer à la réveiller.

Et tandis que Jacques Tardy, au volant de sa « Dauphine » roulait vers Ravaille, l'express emportait Françoise vers Bordeaux. Car, dans la grande cité girondine, la jeune fille voulait faire une halte. Elle avait besoin de voir Daniel. A Daniel, elle dirait tout. Elle se confierait à lui, non comme homme, mais comme prêtre. Son horrible secret était trop lourd à porter ; il lui meurtrissait le coeur ; une aide fraternelle allègerait sa charge. Dans ce besoin impérieux de sincérité, il y avait, peut-être, un espoir de rachat et le désir inavoué du pardon divin. Françoise n'était pas tellement enfoncée dans le mal qu'elle eût perdu toute foi. « Si Daniel m'absout, pensait-elle, il me semble que la vie me sera encore possible. »

Dès qu'elle eut débarqué à la Gare St-Jean, elle prit un taxi et se fit conduire directement à l'église des Chartrons. Car, n'étant venue à Bordeaux que pour Daniel, elle souhaitait n'y rencontrer personne ; ni sa mère, ni Catherine. Il était six heures du soir. C'était le moment où, même en semaine, de pieuses âmes recherchaient l'ombre du confessionnal. Françoise alla tout droit vers celui de Daniel. Il était vide. Alors, elle se dirigea du côté de la sacristie. Et là, debout, revêtu de son surplis, elle le vit.

— Françoise ! dit-il, quelle surprise !

Elle répondit, d'une voix brève :

— Je suis venue pour toi. Pour te parler, Daniel.

— Eh bien, entre. Je t'écoute.

— Non, fit-elle, et cette fois il vit qu'elle tremblait, pas ici ; au confessionnal.

Il lui jeta un long regard, mais il ne marqua aucun étonnement.

— Va, dit-il ; je te rejoins.

Elle s'était déjà agenouillée, quand il en ouvrit la porte.

Elle entendit le léger déclic de la petite grille qui, en s'ouvrant, relie le prêtre au pénitent, et, tête baissée, mains jointes, elle parla.

Le difficile aveu monta de son coeur à ses lèvres. Ce fut court. Elle ressortit la première. De l'autre côté, une innocente fille de St-Vincent-de-Paul s'était doucement introduite.

Après elle, il n'y eut plus personne. Daniel rouvrit le confessionnal, s'approcha de l'autel, s'agenouilla ; son visage, qu'il levait vers le Christ crucifié pour les péchés du monde, était aussi blanc que son surplis.

.....

Françoise, une heure après, prenait le train pour Soulac. En vérité, tout ne pouvait être dit, dans cette sombre histoire, sans qu'elle ait revu l'adorable petite ville dans laquelle, autrefois, elle avait promené son jeune amour et sa magnifique espérance. Ce qui y était né devait, logiquement, y mourir.

Le début de l'automne avait transformé la jolie cité médocaine. La plupart des villas étaient fermées, les hôtels vides. Sur l'avenue Charles-de-Gaulle, que Françoise prit dès sa sortie de la gare, il n'y avait que peu de voyageurs. L'ombre s'étendait alentour. Et déjà, le vent de l'Atlantique se faisait sentir. Françoise dépassa l'église, monta la grand'rue, se dirigeant vers la villa de Madame Merval, où la fidèle Justine, gardienne depuis des années, lui préparerait une chambre. Demain il serait temps de prendre une décision, et d'orienter sa vie, désormais dépouillée, dans un sens ou dans l'autre. Passant devant le ponton, elle marqua un temps d'arrêt. Il était vide. Il y soufflait un vent violent qui soulevait, par moment, le sable des dunes. Le grand oeil vert du Phare de Cordouan, celui du Phare de la Coubre éclairaient la côte, et l'on apercevait les lumières de Royan.

Rien de changé. Aussi loin que remontassent ses souvenirs, Françoise se rappelait avoir vu le même décor. Ce décor qu'elle trouvait beau, parce qu'il avait abrité son amour. Ce soir, comme tout cela devenait triste. La nuit était d'un noir opaque ; sur la mer sans horizon, aucune étoile ne penchait sa clarté. Françoise se sentit défaillir d'angoisse. Elle se souvint que, l'âme en déroute et le désespoir au coeur, elle avait souhaité disparaître, s'anéantir dans les flots verts de l'Atlantique. Elle se revit, poussant Bijou dans les vagues. La voix de Max l'avait arrachée à son funeste projet. Mais à présent, qui la sauverait si, de nouveau, la main de la tentation la poussait vers cette étendue mouvante ? Elle était seule. Nul ne viendrait se mettre en travers du destin. Cependant, Françoise ne bougeait pas. On peut vouloir mourir pour un amour perdu ; on ne peut pas mourir pour un amour qui a cessé d'exister. Et, à cette minute, Françoise sut qu'elle acceptait la vie, et même qu'elle désirait vivre.

.....

Le lendemain, comme elle descendait de sa chambre, elle se heurta à Etienne qui, sa mallette à la main, ouvrait la porte de la villa.

— Mon bon oncle ! s'écria-t-elle, qu'est-ce que vous venez faire à Soulac, alors que toute la famille est à Ravaille ?

— Et toi, répliqua-t-il sur le même ton, que viens-tu donc y faire ?

Et, comme elle se taisait, il reprit :

— Petite cachottière ! que signifie cette fugue ? Tu nous dis que le Docteur Brémont te rappelle de toute urgence, et voilà que je te retrouve, te prélassant ici. Entre nous, cette soi-disant urgence n'était guère pressée ?

Elle se décida à dire :

— Le Docteur Brémont ne m'a pas appelée. Mais j'avais besoin d'un prétexte pour quitter Ravaille ; alors...

— Oui ; c'est le premier mensonge qui t'est venu à l'esprit.

— Voilà.

— Est-il indiscret de te demander pourquoi tu voulais quitter si brusquement Ravaille ?

La vérité, elle ne pouvait pas la dire. Elle l'avait dite à Daniel. Recommencer était au-dessus de ses forces.

Alors elle mentit. Oh ! d'ailleurs, si peu !

— Parce que je n'en pouvais plus. Non, je n'en pouvais plus. Que Max et Gisèle soient heureux, qu'ils s'aiment, soit ! Mais en être le témoin, un témoin de tous les jours, de toutes les heures, non, vraiment, je vous assure que c'était au-dessus de mes forces.

— Je comprends, fit-il, tout à fait convaincu.

Il passa son bras sous le sien et, l'entraînant au dehors :

— Viens te promener avec moi ; cela nous fera du bien à tous les deux.

Elle se laissa emmener.

Ils s'en allèrent sur les dunes. Les oeillets sauvages embaumaient ; les immortelles épanouies s'étendaient comme un tapis d'or clair. Ils s'assirent auprès d'une haute touffe d'ajoncs.

— Oncle Etienne, dit brusquement Françoise, je vais vous demander conseil. Et aussi vous prendre pour confident.

Il se mit à rire.

— Je vais donc savoir à quoi rêvent les jeunes filles ?

— Exactement, dit-elle, essayant d'être à l'unisson.

Et, sans plus hésiter, elle jeta :

— Le Docteur Brémont m'a demandée en mariage.

S'il fut surpris, Etienne ne le montra pas, et il se contenta de dire :

— Eh bien, mais c'est une demande extrêmement flatteuse, il me semble.

— N'est-ce pas ?

— Et que veux-tu lui répondre ?

Elle eut un sourire ambigü.

— C'est à vous que je pose la question.

— Suis-je bien qualifié pour cela ?

Elle dit gravement :

— Vous êtes le seul être au monde qui m'aimez vraiment ; et, j'ajoute, pour lequel j'ai moi-même une véritable affection. C'est pourquoi je vous dis : « Que dois-je faire ? »

— Mais, ma petite enfant, tu es seule juge. Consulte ton coeur et ta raison.

— Tous deux s'accordent pour me faire répondre oui.

— Alors ?

— Alors, est-ce bien honnête d'apporter en mariage un passé si lourd, si difficile à oublier ?

Etienne regarda la jeune fille, droit dans les yeux.

— Françoise, aimerais-tu encore Max ?

— Non. Mais, fit-elle avec lassitude, dans mon passé il y a autre chose que l'amour.

— Quelles choses ?...

— Des pensées atroces...

— Qui peut se vanter de n'avoir jamais eu que des pensées pures et loyales ?

Elle continua :

— Des actes... inhumains...

— Françoise ? je ne comprends pas...

— C'est juste. Comment pourriez-vous comprendre ? Au fond, oncle Etienne, je ne vaux pas grand'chose.

— Les âmes vraiment laides ne réalisent pas leur laideur. Tu n'es donc pas si... noire que tu veux bien le dire.

Quelques minutes, ils demeurèrent silencieux. Puis, décidée à aller plus avant, et sans pourtant révéler sa faute, Françoise jeta simplement :

— Oncle Etienne, j'ai failli commettre un crime. Dois-je l'avouer au Docteur Brémont ?

Il la regarda, sidéré.

— Toi ! commettre un crime ! ce n'est pas possible, Françoise.

Elle répondit posément :

— Ce que j'avais souhaité n'a pas eu lieu. J'estime que je suis coupable tout de même.

Etienne jeta violemment :

— Et pour alléger ta conscience, tu vas en charger celle d'un honnête homme, qui t'aime, qui te fait l'honneur de t'offrir son amour ? Eh bien, à mon sens, tu agirais très mal. Garde ton passé pour toi. Il t'appartient et nul n'a le droit de t'en demander compte. Quand on a commis des fautes, il y a, pour nous Chrétiens, le refuge du confessionnal. Ce n'est pas au Docteur Brémont qu'il faut avouer une pensée mauvaise ou un acte coupable. Il n'est pas qualifié pour repousser ou absoudre. Va voir Daniel, il te parlera comme moi.

Elle répondit simplement :

— C'est déjà fait.

— Alors, s'écria-t-il, de quels scrupules t'embarrasses-tu encore ? Je crains, ma petite fille, que ce ne soit l'orgueil qui te souffle de mauvais conseils. Mais oui, l'orgueil de te croire un être exceptionnel, fût-ce dans le mal.

— Vous avez sans doute raison, dit-elle avec humilité.

Elle se leva et fit quelques pas sur la dune. Il la regardait aller et venir, se baisser vers les fleurs sauvages dont elle faisait un bouquet.

— Je les emporterai à Paris, dit-elle, les serrant contre son coeur. Rien qu'à les respirer, c'est tout le passé qui ressuscite.

Il osa demander :

— Aimerais-tu encore Max ?

Elle fit non de la tête, et son geste était plein de sincérité.

— Max n'est plus rien pour moi, dit-elle d'une voix dure ; que Gisèle le garde ; je ne le lui disputerai plus.

Et elle conclut avec un soupir :

— Un amour semblable à celui que j'avais encore, c'est une chose effroyable. Que Dieu veuille bien me l'épargner à l'avenir.

— Cependant, si tu épouses le Docteur Brémont...

Elle ne laissa pas Etienne continuer sa phrase.

— Je serai pour lui une compagne, dans le sens noble du mot, une amie, quelque peu amoureuse, oui, bien sûr ; mais de là à cette passion dévastatrice, qui renverse tout sur son passage, cette passion cruelle qui peut aller jusqu'au crime, ah ! fort heureusement, il y a loin.

Etienne à son tour se leva.

— Comptes-tu rester quelques jours à Soulac ? demanda-t-il, tandis qu'ils s'acheminaient vers la villa.

— Je partirai demain. Et vous-même ?

— Catherine Tardy, qui va à Ravaille lundi prochain, veut bien m'offrir une place dans sa voiture. Je pense, l'état de santé de Gisèle ne donnant plus de sérieuses inquiétudes, que le baptême du petit Jean ne saurait tarder. Au moment même où je quittais le château, un télégramme de Monsieur de Bréveil annonçait son départ d'Afrique.

— Allons, je vois que tout est pour le mieux, dit-elle.

Et, dans un grand élan de sincérité : de me dicter ma conduite. Oui, oui, mon désir vous étonne peut-être ? mais Daniel comprendra. Il sait bien des choses, que je n'ai confiées qu'à lui seul. Et il a une âme si pure, si droite ! Ah ! conclut-elle dans une subite ardeur, je suis prête à lui obéir.

— C'est bon, promit Etienne ; je te promets de parler à Daniel.

— J'en suis heureuse, oncle Etienne ; et il faut que vous le croyiez.

— Mais je te crois, assura-t-il.

— Promettez-moi de m'écrire. Tenez-moi au courant de tout ce qui va se passer là-bas. Et, surtout, parlez-moi de Gisèle, de sa santé, de ce qu'elle fait, de ce qu'elle pense.

— Entendu ; tu peux compter sur moi, dit le vieil homme, qui, à part lui, s'étonnait de tant de sollicitude vis-à-vis d'une personne pour laquelle, le moins que l'on puisse dire, c'est que Françoise, jusqu'ici, n'avait montré aucune sympathie. Mais, allez donc comprendre quelque chose au coeur des femmes, et à leur comportement.

— Oncle Etienne, reprenait à l'instant la jeune fille, quand vous passerez à Bordeaux, si vous voyez Daniel, mettez-le au courant de la demande en mariage que vient de me faire le Docteur Brémont. Dites-lui de m'écrire et

RIONS UN PEU...



— Je sais que c'est un triangle, madame, mais qu'est-ce que ça veut dire pour vous comme automobiliste ?

XVII

FRANÇOISE retrouva son petit studio parisien avec un certain plaisir. Elle se sentait allégée ; en paix avec elle-même. Comme si, en fuyant le lieu où la plus atroce des tentations avait eu raison de sa conscience, elle eût en même temps fui tout ce qui s'agitait en elle de coupable et de malsain. Trop orgueilleuse pour admettre qu'elle s'était trompée, trop compliquée pour appeler « remords » ce qui, par instant, la déchirait, elle ne savait quel nom donner à la transformation totale de son âme, mais, sincère, elle la reconnaissait et l'admettait. Elle regrettait désespérément le mal qu'elle avait voulu faire à Gisèle et que, seule, la main de la Providence avait miraculeusement empêché. De ce drame affreux, il ne restait plus rien. Gisèle se tairait ; elle l'avait promis ; nul ne connaîtrait cette honte. Le passé était comme un jeune mort couché dans son tombeau. Mais il y avait l'avenir. Et l'avenir serait ce qu'elle voudrait qu'il soit. Or, cet avenir, Françoise ne le concevait plus qu'au bout du monde ; dans cette Afrique sauvage, peut-être mauvaise, vers laquelle Antoine Brémont projetait de s'en aller. « Je lui demanderai de m'emmener, pensait la jeune fille ; là-bas, je pourai revivre, me racheter ; peut-être faire un peu de bien. Il comprendra. Il est impossible qu'il ne comprenne pas. Surtout quand il saura. » Car, malgré les conseils de l'oncle Etienne, la soif de parler, de se libérer par un nouvel aveu, de se montrer telle qu'elle était à cet homme qui disait l'aimer, tourmentait Françoise. Après cela, sans doute l'amour croulerait-il sous le mépris. Mais, ne pouvait-elle rester ce qu'elle avait été jusque là ? la collaboratrice, l'aide, l'assistante et, à ce titre, le suivre où le devoir l'appelait ?

Pendant une longue semaine, Françoise hésita entre l'aveu et le silence, déchirée par une incertitude cruelle, pour la première fois de sa vie voulant réellement bien faire, et ne sachant trop quelle voie prendre pour y parvenir.

Et puis, un matin, il y eut deux lettres dans son courrier.

L'une était d'Etienne, l'autre de Daniel.

« Ma chère petite, disait le vieil oncle, ton coeur peut se réjouir, puisque, m'as-tu dit, tu souhaites le bonheur de Gisèle. Elle est complètement remise, Et plus jolie qu'elle n'a jamais été. Après une conversation que j'ai eue avec elle à ton sujet, elle m'a prié de te dire combien à son tour, elle souhaitait que ta vie s'oriente vers un avenir stable, raisonnable et heureux. Elle a ajouté qu'elle espérait bien te revoir un jour à Ravaille. « Quand Jean aura une petite soeur », s'est-elle écriée en riant.

« Donc, ma petite Françoise, réjouis-toi, car, s'il y a jamais eu un malentendu entre vous, j'ai tout lieu de croire qu'il est dissipé. Donne-moi de tes nouvelles. Annonce-moi tes fiançailles. Ton vieil oncle te prépare un beau cadeau pour ce jour-là, et, en attendant de te revoir, il t'embrasse de tout son coeur.

ETIENNE.

A vrai dire, la lettre de Daniel n'était pas une lettre. Sur la mince feuille de papier, le jeune prêtre n'avait tracé que quelques lignes, des conseils, des sentences, des avis, nets, probes et sévères.

« Ne tombe pas dans l'erreur de certains pécheurs, disait-il, qui se délectent en racontant leurs fautes, et vont d'un confessionnal à l'autre pour avoir le plaisir pervers d'en faire une nouvelle fois l'aveu. C'est à croire que, ce faisant, ils ont l'illusion de les commettre encore.

« L'absolution, une fois donnée, lave et purifie. Va, la tête haute et le coeur en repos, retrouver cet honnête homme qui désire faire de toi la compagne de toute sa vie. De quel droit irais-tu le troubler, le peiner, en lui confiant ce

qui ne regarde plus que Dieu ? Françoise, ô Françoise, qui fut si coupable, mais qui n'a cessé de m'être chère, je te conjure de ne pas repousser le don inespéré qui t'est offert. Tu peux, si tu le veux, après avoir failli causer tant de mal, faire un bien tout aussi grand. Ma prière t'accompagne. Je serai avec toi quand tu répondras au Docteur Brémont. Va, Françoise. »

DANIEL.

La journée passa sur ces deux lettres, sur ces conseils, sur cet ordre. La jeune fille sortit, fit quelques courses en ville, s'attarda sur un banc, au Luxembourg. Cette journée de fin d'automne portait en elle une douceur particulière. Le soleil frappait, droit et clair, chaud encore, et parfois même aveuglant.

Un couple d'amoureux passait, portant sur le visage un grand air de bonheur et de sécurité, des enfants jouaient à cache-cache derrière les massifs de fleurs. Par instants, l'ombre rapide d'un oiseau noircissait le sable de l'allée. Et tout d'un coup, la solitude fut lourde à Françoise. Elle souhaitait être, comme la femme qui venait de lui représenter l'image même de l'amour, la compagne d'un autre être, quelque chose comme son double, et réaliser, dans un même esprit et dans une même chair, cette union dont parle l'Ecriture. Aimer ? était-ce désormais impossible pour elle ? en vertu de quelle raison et quelle loi ? Tout se recommence-t-il pas dans la nature ? Le coeur serait-il, seul, incapable de cette totale résurrection ?

Sur les lèvres de Françoise, le nom d'Antoine Brémont, une minute, trembla. Et ce nom seul suffit à l'évoquer. Elle le revit, avec sa haute taille, sa carrure d'athlète, son visage un peu buriné par le temps, la loyauté de son regard, et ce sourire qui montait parfois à ses lèvres quand il la regardait. Un émoi, jamais ressenti jusqu'alors lorsqu'il lui advenait de penser à Antoine, quelques secondes lui fit battre le coeur, et elle sut qu'elle désirait sa présence, son épaule pour y appuyer les possibles souffrances, sa main pour y enfermer la sienne, et, secrètement peut-être, la douceur de ses caresses, pour réapprendre, à travers elles, le goût de l'amour et du bonheur.

Le vent fraîchissait. Françoise se leva, et, par la rue Guynemer, quitta le beau jardin encore plein de lumière. Lentement, elle gagna la station de métro la plus proche, s'y engouffra, en ressortit une demi-heure après, et, quand elle rouvrit la porte de sa chambre, elle s'étonna de n'y plus retrouver cette amertume qu'elle croyait y avoir déposée, sans possible remède. Elle était gaie et avait envie de chanter. Demain, se promit-elle, demain tout se décidera.

.....

Qu'est-ce qu'elle lui dirait ? comment elle l'aborderait ? à la vérité, elle n'en savait rien. Elle ne voulait rien préparer à l'avance. Tout devait être spontané : tout devait monter de son coeur à ses lèvres, afin qu'il sût, sans pouvoir en douter, que le don qu'elle s'apprêtait à lui faire était total et sans possible retour.

Ce fut seulement vers le soir qu'elle prit le chemin du petit laboratoire où, si souvent, elle avait travaillé près de lui. Quand elle eut grimpé les trois étages, elle dut s'arrêter pour reprendre haleine. Mais les battements désordonnés de son coeur étaient-ils dûs à cette rude montée, ou à l'émoi soudain qui l'envahissait ?

Françoise ne se le demanda pas ; sans doute la question était inutile, car sa pensée sincère y avait déjà répondu.

D'un geste lent, elle poussa la porte. Et tout de suite, elle le vit. Il y avait dans la grande et froide pièce un ordre parfait. Le travail du jour terminé, le Docteur Brémont avait rangé dans l'armoire sa longue blouse blanche, et il s'apprêtait à partir. Mais, sans doute eut-il conscience qu'il n'était plus seul, car il se retourna brusquement, et sa main fit jailir la lumière d'une haute lampe à colonnes.

— Françoise !

La surprise, la joie se lisaient sur son énergique visage. Puisqu'elle était là, ce ne pouvait être que pour lui apporter le bonheur. Il était impossible qu'ayant lu sa lettre, elle n'eût pas compris. Alors, c'est qu'elle voulait, qu'elle voulait bien. Oh ! Françoise ! Françoise tant attendue, tant désirée !

— Entrez ; ne restez pas là, dans l'entrebâillement de la porte ; vous allez prendre froid.

Elle lui sourit et gentiment elle dit :

— Bonsoir... Antoine.

Antoine ! c'était la première fois qu'elle prononçait son nom. Puisque d'elle-même elle avait aboli les distances par cette appellation familière, c'était bien qu'il n'avait pas rêvé en vain.

Elle répéta :

— Antoine, je suis venue pour vous dire... Vous demander...

Elle semblait hésiter à poursuivre.

— Quoi donc, ma petite fille ? interrogea-t-il avec bonté.

— Est-il vrai que vous voulez toujours partir ?

Il avait pâli et sa voix tremblait quand il dit :

— Mon départ dépend de votre réponse ; vous le savez mieux que moi.

Elle joignit les mains, en un geste de prière, et, levant vers lui ses grands yeux aux reflets d'émeraude, elle implora :

— Emmenez-moi !

— Vous emmener ? dans ce pays sauvage au contact de tant de laideurs, de misères physiques, de dangers peut-être, vous n'y pensez pas sérieusement ?

— Ce que vous affrontez vous-même, ne puis-je l'affronter aussi ?

— Mais ce n'est pas la même chose ; je suis médecin.

— Ne suis-je pas infirmière ?

— Je suis un homme.

— Les hommes auraient-ils seuls le monopole du courage, du dévouement, et le sens du devoir ?

Il détacha d'un geste tendre les petites mains qui s'étaient posées sur ses épaules, et il dit avec un soupir :

— Ah ! Françoise, vous ne voulez donc être rien pour moi ?

Elle eut un léger sourire, qu'accentua ce cri de reproche :

— Comment, n'être rien pour vous ? est-ce donc rien que de vouloir rester votre assistante, votre collaboratrice, votre aide de tous les instants ?

— Non, ce n'est pas rien ; je dirai même que c'est beaucoup trop. Je demandais moins... et mieux.

— Antoine, je vous en supplie, emmenez-moi !

Il la repoussa doucement.

— Non, mon enfant chérie. Je n'en ai pas le droit.

Elle s'écarta. La lumière brillait sur ses cheveux blonds ; il ferma les yeux, ébloui.

— Françoise, pour quelle raison tenez-vous à partir ?

— Oh ! fit-elle avec une espèce d'ardeur, pour des tas de raisons ; la soif de m'évader de ce monde civilisé, de voir d'autres cieux, d'autres êtres, d'oublier la vie d'ici, trop facile, trop monotone. Et puis aussi, pour des désirs plus nobles ; les mêmes que les vôtres d'ailleurs ; me dévouer, faire du bien, servir.

De nouveau, elle se rapprocha de lui et, lui livrant son beau et frémissant regard :

— Antoine, faites de moi ce que vous voudrez ; mais emmenez-moi ! partons ensemble. Antoine, je crois que je vous aimerai... je crois même... Oh ! Antoine, je crois que je vous aime déjà !

— Françoise ! est-ce que je rêve ?. est-ce possible ?

Elle promit gravement :

— Je serai votre femme, quand vous le voudrez, Antoine. Antoine, je suis à vous... de tout mon coeur, et pour toute la vie. Nous nous marierons, ici ou là-bas.

Eperdu, il murmura :

— Chérie ! vous êtes un poème de jeunesse, et moi..

Du doigt, il montrait son front où les cheveux noirs s'argentaient.

— Chut ! fit-elle ; vous êtes si grand, si noble, si beau ; que suis-je pour mériter que vous m'ayez choisie ?

Il répondit d'une voix ardente :

— Vous êtes la femme que j'aime...

Et ces simples mots n'expliquaient-ils pas tout ?

— Nous partirons donc, puisque vous le souhaitez. Quelle belle tâche nous attend là-bas ! et quel beau voyage !

— Notre voyage de noce, sourit-elle.

— Je vous en montrerai l'itinéraire, mes plans, l'endroit précis où nous allons vivre.

— J'espère que nous apprendrons à y faire beaucoup de bien.

— J'en suis sûr.

Une exaltation lui venait. Cette ardeur impétueuse que la nature avait mise dans son être tout entier allait trouver à s'employer. Et, cette fois, vers des fins charitables. Françoise, en son for intérieur, admira la Providence qui, dans sa sagesse, avait ainsi tissé son destin.

— Chérie, je vous emmène.

— Au restaurant ?

— Non, chez moi. Cette heure est trop belle pour que nous y mêlions des importuns. Ma vieille bonne Célestine nous préparera un léger repas. Vous voulez bien ?

Elle se mit à rire.

— Ne dois-je pas apprendre à obéir ?

Il répondit, sur le même ton :

— Un mari amoureux n'est pas un tyran.

— Je me suis pourtant laissé dire, qu'amoureux ou non, un mari, c'est toujours un maître.

— Vous avez peur ?

— Cher Antoine !

Elle se haussait vers lui ; ses doigts coururent sur les beaux cheveux ondés, caressèrent le front où dormaient les pensées généreuses.

Il l'attira contre lui, d'un geste tendre, et coucha la tête blonde au creux de son épaule. Françoise n'aurait jamais cru qu'elle pût s'y sentir si bien.

Sur son coeur tumultueux, sur son magnifique visage, le vent de l'oubli, se courbant en rafales, avait tout emporté. Et elle sut qu'il lui serait possible de se donner à cet homme, sans aucune arrière-pensée. Elle sut qu'elle serait une épouse fidèle, une compagne attentive ; et, comme Antoine se penchait vers ses lèvres, elle réalisa, recevant ce premier baiser qui pour la première fois les unissait, qu'elle serait, aussi, une femme amoureuse, et qu'en somme, ils formeraient ensemble, le couple que Dieu même a voulu.

MARCELLE DAVET

DANS NOTRE PROCHAINE EDITION

Un merveilleux roman sentimental complet

LE TALISMAN DU BONHEUR

par Marylise BESSIERES

Un roman policier complet

QUI VA MOURIR?

par **YVES DERMEZE**

I — Le Club des Voyageurs

DANS les fauteuils de rotin, cigare à la bouche, ils étaient tous silencieux. Qu'auraient-ils pu dire? Il y avait des mois et des mois qu'on ne contait plus de récits de voyage au club des voyageurs!

En vérité, Adrien Langeanet, président, lequel pour l'instant s'abrutissait dans la lecture attentive de la revue des explorateurs, s'attristait chaque jour devant la faillite de son oeuvre:

— Certes, songeait-il une fois de plus, levant les yeux de la revue dont les caractères dansaient devant ses prunelles lasses de sexagénaire, certes, l'idée était excellente! Rassembler en ce club tous les explorateurs — les anciens explorateurs plutôt, ceux que les dures nécessités de la vie ont réduit à demeurer en France — était une source de conversations, inépuisable, un lien qui paraissait à toute épreuve... Hélas! L'expérience a échoué. On se lasse de tout... et de cela peut-être plus vite encore que des banalités quotidiennes!...

Cela avait fonctionné admirablement pendant une année. Palpitant, vraiment! Voir Athanase Lorgeais (A. Lorgeais, explorateur) discuter avec Lucien Chandrier des mérites du Thibet ou bien Stéphane Mourain s'irriter devant les affirmations d'Edouard Bertier, s'approcher, mettre un grain de sel dans la conversation, opposer aux Papous l'exemple des Bengalis ou des Pygmées... Parfait!...

Oui, mais voilà! Les antipathies étaient nées de ces joutes oratoires. Pendant encore deux mois on avait pu rire à voir s'éviter soigneusement deux spécialistes de l'Afrique australe ou des terres arctiques...

Maintenant, c'était l'ennui, tout bonnement. L'ennui. Le club de l'ennui...

Machinalement, Adrien Longeanet compta les assistants. Huit, seulement huit!... La malédiction pèse donc sur le club!

— Certains ne sont pas venus depuis... depuis une semaine! Autrefois, nul ne se permettait de manquer une séance! Dieu! Il nous faudrait du nouveau... un nouvel adhérent? Mais où le dénicher. Nous avons passé en revue tous les voyageurs de la région. Quelque chose de sensationnel... Oui, de sensationnel. Une énigme? Un mystère? Que le lien qui nous unit tous se resserre, mon Dieu!...

Il soupira et se replongea dans la revue étalée. Il tenait son front dans les mains et semblait maintenant fort peu intéressé par sa lecture.

Près de lui, on eut pu entendre, à voix basse, ces mots étranges:

— Viendra-t-il?... Aujourd'hui?... Demain?... Qui sait!...

Il y eut un long instant de silence solennel. Silence d'ennui, de désoeuvrement...

Puis, le colonel se leva, bousculant son fauteuil de rotin.

— Misère de bled! sacra-t-il, la moustache en bataille. Toujours même chose! Soleil, toujours! Dieu de Dieu! même ici, jamais tranquille!...

C'était grave, en effet: un rayon de soleil filtrant à travers l'entrebâillement des volets mi-clos, frappait en plein le vieux militaire.

Or, si celui-ci avait pendant quinze années supporté la température tropicale des confins du Soudan, il n'avait, par contre, jamais pu s'accoutumer à supporter, en France, la douce caresse de l'astre du jour.

— Misère de bled! répéta-t-il... Et il tourna un regard haineux vers un petit homme à mine chafouine, blotti au creux de son fauteuil, à l'autre angle.

— Il s'en f..., Tartarin! continua-t-il à mi-voix.

Le petit gringalet se dressa, comme mû par un ressort:

— Qu'est-ce que vous dites? Je vous défends de m'insulter!

— Oh! vous me défendez?... A moi?

Tumulte dans le club jusqu'alors silencieux. Le digne président Adrien Longeanet, ne savait guère s'il devait intervenir ou bien, au contraire, se féliciter de la façon dont se présentait les événements.

Car, enfin, même une dispute, c'était de l'animation!...

Cela pouvait faire revenir au siège social les adeptes du «Club des Voyageurs», lassés par la monotonie de cette ambiance soporifique.

— Allons, Messieurs! Allons!.. tenta-t-il pourtant sans grande conviction.

Mais les deux autres étaient trop irrités:

— Si vous croyez que je ne sais pas qui il injurie sous le nom de Tartarin, disait le gringalet, campé devant l'ancien militaire... C'est parce que je m'appelle Tarin, voilà tout! Mais je ne supporterai pas!... Non, je ne le supporterai pas!... J'aurai sa peau s'il le faut!...

Très calme, Adrien Longeanet fit tinter la sonnette présidentielle. Un jeune homme apparut: Gaston, le valet-garçon de chambre, commissionnaire du club.

— Quinine, Gaston!

— Bien, Monsieur le Président...

Car c'était là une demande tout à fait normale: anciens coloniaux, usés pour la plupart par d'interminables explorations, les membres du «Club des Voyageurs» utilisaient souvent les comprimés anti-fébrifuges!

Surtout lorsque, comme en cet instant, il y avait de visibles signes de nervosité!

Déjà, d'ailleurs, les six autres «explorateurs» s'interposaient. On entendit un brouhaha de voix, d'exclamations diverses, coupées des clameurs forcenées du gringalet Tarin et des vrombissements de l'ancien colonel qui prenait la mouche.

— Jury d'honneur... Ne se passera pas comme ça... Parce que Monsieur a traversé le Nigeria...

Adrien Longeanet agita la clochette. Il était parfaitement calme et maître de lui.

— Messieurs, dit-il, je vous propose, puisque vous êtes huit, d'organiser deux bridges...

Les clameurs s'apaisèrent comme par enchantement. Une surprise incrédule se marqua sur les visages ahuris.

— Deux bridges? Ici?...

— Ici, Messieurs, appuya avec autorité le président. Je sais: nos règlements, nos statuts, interdisent formellement tout jeu, particulièrement les cartes...

— En effet, récita le colonel, louchant affreusement pour ne pas apercevoir Tarin, toujours campé devant lui, mais maintenant attentif et plus calme, en effet... article premier: l'usage des jeux de cartes est formellement interdit dans l'enceinte du club... sous peine de radiation. C'est formel!...

— Le président parut gêné:

— Enfin, Messieurs... déclara-t-il lentement et croyez bien que je pèse mes paroles, j'estime que nous avons été un peu trop sévères dans nos statuts. Que diable! Il nous faut des distractions!...

— Interdit par le règlement, trancha le colonel, frisant sa moustache à la gauloise.

— D'accord, colonel!... Ceci n'empêche rien.

— Comment?...

— C'est simple: Modifions le règlement!...

Ils se dévisagèrent. L'idée les tentait, c'était visible. Quoi d'étonnant à cela? On s'ennuyait tant, depuis quelques mois, au cercle des voyageurs!

— Oui, mais... hésita le gros, l'énorme Lourdain... Pour modifier les statuts il faut...

— Il faut, triompha Adrien Longeanet, un vote unanime des membres présents dans une séance normale!... Sommes-nous en séance normale?

— Oui, oui!...

— Nous ne sommes pas responsables, n'est-ce pas, si nos camarades, nos amis, n'assistent pas à nos réunions depuis des semaines?

— Non.

— Bien. Dès lors, je déclare la séance ouverte. Je propose l'annulation pure et simple de l'article 16. Qui vote contre?

Il y eut un silence, coupé soudain par la voix tranquille de Gaston qui pénétrait dans la «salle des séances»:

— La quinine, Monsieur.

— Hein? Quoi?...

— La quinine pour M. Tarin.

— Posez ça là et filez.

Adrien Longeanet s'épongea le front et soupira: c'était dur tout de même! Il répéta, arrondissant les lèvres en une moue mielleuse:

— Qui vote contre?... Silence?... Tout le monde est d'accord? A l'unanimité des membres présents, l'article 16 est supprimé. La séance est levée. Dans la salle voisine, Messieurs, Gaston va nous installer deux tables de jeu en un tournemain.

Très dignes, l'un derrière l'autre, ils se dirigèrent vers la nouvelle «salle de jeu», inaugurée en quelques secondes.

Et, derrière eux, dans la pièce déserte, Gaston, posant sur le bureau du président ses cachets de quinine, haussa les épaules, se frappa le front et maugréa:

— Ils sont tous cinglés!...

... Il ne pouvait pas savoir, Gaston, que tout cela tournerait mal, bientôt, et qu'il n'aurait plus envie de rire, plus du tout.

II — M. d'Abrillac, globe-trotter

ON eut juré que quelque magicien avait deviné le voeu unanime des «membres présents» du «Club des Voyageurs». Car, dans la nouvelle salle, deux tables se dressaient déjà, sur lesquelles étaient déposés deux jeux de cartes, sous leurs bandes.

Adrien Longeanet réprima une moue irritée. Il immobilisa ses compagnons sur le seuil de la porte et, très grave:

— Messieurs, je ne vous cache pas que nos parties risquent fort d'être interrompues. Pourquoi? Parce que j'attends, d'un instant à l'autre, un nouvel adhérent...

Les mots firent sensation. Qu'on ne l'oublie pas: le «Club des Voyageurs» se mourait. Or, chaque fois que se présentait un nouveau candidat, c'était prétexte à longues conversations, à échanges de vues, de souvenirs, sur les pays en question, aigres discussions parfois, mots maussades ou même haineux. Car, au «Club des Voyageurs» s'étaient forgées de rudes haines nées des froissements incessants... et peut-être aussi des foies délabrés.

— Un nouvel adhérent?... Comment sa candidature ne nous a-t-elle pas été communiquée? trancha le colonel, frisant sa moustache de plus belle... Savez, Longeanet, que les statuts sont formels... article 9: tout...

— D'accord, colonel. Cependant j'ai cru pouvoir escamoter cet article 9 en faisant jouer l'article 10...

— L'article 10?...

— L'article 10?

Il y eut, dans la salle, mieux qu'un frisson: un halètement d'espoir, un frémissement très jeune.

— L'article 10?... Celui qui permet d'admettre, sans candidature, tout explorateur de renommée mondiale en qualité de membre honoraire!...

— En effet.

Cette fois, le colonel lui-même ne protesta pas. Les huit visages se tendirent en avant.

— Longeanet?... Qui?... Qui est-ce?

Le président se dandina lourdement, flatté. Il parut hésiter: comme les vieilles coquettes, il aimait se faire prier! Enfin, lentement, articulant les syllabes, il annonça:

— Gaëtan d'Abrillac !

— D'Abrillac ? D'Abrillac ?... Oh !...

Un silence solennel plana sur la salle. Puis, très digne, le colonel s'approcha du président, lui serra la main :

— Misère de bled, Longeanet ! Si vous avez fait ça... Vous êtes un homme !... Et quand d'Abrillac se...

— Se présentera ? Je l'ignore. Je l'ai pressenti par lettre. Il a répondu aussitôt que c'était pour lui une joie et un honneur. Un honneur, oui, Messieurs ! Et il passera au club lors de son prochain séjour en France... Or, les journaux annoncent qu'il a débarqué à Marseille voici huit jours... Depuis une semaine je l'attends.

— Outre ! fit Tarin, qui, dans les moments d'émotion, ne parvenait pas à dissimuler son origine méridionale.

— Voilà tout, Messieurs... Maintenant, si vous le voulez bien, nous allons jouer. Je sais (et c'est pourquoi j'ai demandé la modification des statuts), je sais que Gaëtan d'Abrillac adore le bridge. Qu'il nous trouve absorbés par son jeu préféré, ce sera notre bienvenue, à nous.

Ils prirent place. Chose étrange, le colonel et Tarin s'assirent face à face, à la même table. Ils étaient donc partenaires. Et, bien qu'ils se détestassent cordialement, ils ne protestaient ni l'un ni l'autre...

Le gros, l'énorme Lourdain (spécialiste du Moyen Congo) s'assit auprès d'eux et devant lui prit place Alfonso Cordoba (le navigateur portugais qui pendant trente-deux ans louvoya sur les côtes d'Afrique).

Ces quatre hommes se rassemblaient par habitude ; pendant des mois, ils avaient discuté, ensemble, des moindres détails des côtes africaines et de l'intérieur du continent massif. La même habitude les plaçait là, à cette table...

— Alors, Monsieur Tar... pardon ! Monsieur Tarin... C'est vous qui donnez ?...

— Pourquoi ça ?

— Vous êtes le plus jeune.

— Ah ! mais, pardon ! je...

On ne comprit pas ce que le gringalet allait répliquer. La porte de communication s'ouvrit. Et parut la silhouette grêle de Gaston, le garçon de salle, qui s'approcha du président et, à voix basse, mais parfaitement intelligible, déclara :

— Ce Monsieur désire voir M. le Président.

Longeanet glissa un regard sur la carte de visite. Il se dressa d'un bond, porta les mains à son coeur :

— Faites entrer !...

Puis, très bas, tourné vers ses « collègues » :

— C'est *lui*.

— D'Abrillac ?

— D'Abrillac !...

Les visages se tendirent. Tout le monde était debout. On eut entendu voler une mouche.

Gaston haussa imperceptiblement les épaules et revint vers l'antichambre. On l'entendit déclarer, indifférent :

— Si Monsieur veut bien entrer ?

Gaëtan d'Abrillac parut. Oh ! ils le reconnurent aussitôt : les hebdomadaires scientifiques avaient popularisé ce visage énergique aux prunelles bleu-clair, encadré d'une barbe frisée. L'explorateur n'avait certes pas plus de quarante ans, moins peut-être. Bien qu'il fut revêtu de vêtements de coupe impeccable, on sentait en lui on ne savait quelle gêne due à son long séjour dans les contrées inexplorées.

— Messieurs...

Et, tout aussitôt, la voix grave de Longeanet :

— Monsieur d'Abrillac, c'est un bien grand honneur pour le « Club des Voyageurs » de recevoir...

Gaston, lentement, referma la porte, s'accouda nonchalamment au chambranle et grommela tranquillement :

— Quelle équipe de fous ! Tous à enfermer !...

* * *

Depuis déjà un bon quart d'heure, ces messieurs discutaient âprement. L'arrivée d'Abrillac avait ouvert le flot des souvenirs, qui s'écoulaient maintenant comme un torrent furieux. Les noms étranges se croisaient dans l'air et les exclamations tourbillonnaient.

Gaëtan d'Abrillac parlait à peine. A vrai dire, un observateur attentif eut pu constater qu'il écoutait beaucoup, qu'il dévisageait les assistants d'un regard étrangement aigu et, surtout, qu'il paraissait s'amuser beaucoup.

Il faut avouer qu'il pouvait s'amuser, Gaëtan d'Abrillac ! L'âge moyen des membres du club se situait vers soixante années. Ils étaient là, tous les « anciens », tous les pionniers. Ils en étaient encore, pour la plupart, aux capitales de planches, aux démêlés avec les tribus de l'intérieur...

Et l'on discutait, l'on discutait... Les beaux jours du club qui revenaient, quoi !...

Adrien Longeanet se frottait les mains avec enthousiasme. Le colonel en oubliait de lancer quelques flèches acérées vers ce gringalet de Tarin, qui ne cessait de s'exclamer : Outre !... Té !... Hé bé !...

On parlait des voyages d'Abrillac, lequel avait visité à peu près toutes les contrées du monde...

Et l'agitation était à son comble lorsque Gaston, à peine ému, mais un regard étrange lancé vers l'antichambre, s'approcha du président et lui tendit un nouveau bristol :

— Monsieur le Président, ce monsieur demande à être reçu...

— Dites-lui d'attendre... trancha Longeanet, lequel se passionnait pour l'origine des Hovas de Madagascar.

— Mais c'est que, Monsieur le Président...

— Dites-lui d'attendre !...

Timidement, Gaston plaça le bristol devant les yeux de Longeanet...

— Quoi ?... Qu'est-ce que ça veut dire ?...

Regard effaré vers l'antichambre, Gaston ouvre la porte toute grande. Et, imperturbable — jamais il n'avait tant ri intérieurement — il annonce, dominant le tumulte :

— Monsieur Gaëtan d'Abrillac.

— Quoi ?...

L'explorateur se retourna d'un bond, fort étonné. Et il aperçut, debout sur le seuil, se dirigeant lentement vers eux, nonchalant, *un second d'Abrillac*, absolument identique au premier.

III — Qui va mourir...

« Ca, alors.. »

Les deux exclamations retentirent absolument en même temps chez les deux sosies.

Les membres du « Club des Voyageurs » étaient bien trop émus pour parler. Adrien Longeanet s'accoudait à une table de jeu pour ne pas tomber en arrière. Il était si fier, quelques instants auparavant, de cette visite tant attendue...

Lui qui demandait du nouveau au club !

Le silence se prolongea pendant une trentaine de secondes. Puis le second Gaëtan d'Abrillac avança de quelques pas dans la salle. Il était très rouge, jusqu'à la racine des cheveux.

Et, lorsqu'il parla, son émotion était telle qu'il grelottait, d'étonnement ou de colère.

— Enfin, Messieurs, je... je me demande ce que signifie cette étrange plaisanterie ?

Et il se dirigea droit vers son sosie. Celui-ci, brusquement, éclata de rire : un rire très jeune, très gamin. Et l'on assista à ce spectacle insensé : tirant sur sa longue barbe, il l'arracha d'un coup.

Il apparut imberbe, visage de jeune homme de moins de trente ans, secoué par une hilarité qu'il ne pouvait réprimer.

Gaëtan d'Abrillac (le véritable) serra les poings et ragea :

— Allez-vous me dire...

— Tout de suite, Monsieur d'Abrillac. Je m'excuse de cette supercherie. Je m'en excuse auprès de vous et auprès de ces Messieurs. Je suis Etienne Marsan, reporter à *L'Echo de la Seine*. J'ai jugé ce moyen précieux pour pénétrer au « Club des Voyageurs » dont l'accès, vous le savez, est réservé aux membres actifs.

— Un reportage ?...

Ce n'était plus d'Abrillac (qui, haussant les épaules, se désintéressait de la question maintenant) qui interrogeait. C'était Adrien Longeanet.

Le faux d'Abrillac (Etienne Marsan, puisque tel était son nom) riait encore. Les « voyageurs » l'avaient entouré d'un cercle attentif et quelque peu menaçant.

— Un reportage ? répéta le président, contenant des deux bras étendus le colonel, toujours impulsif, qui voulait se précipiter sur « le blanc-bec », ainsi qu'il l'avait baptisé séance tenante.

— Mais oui, Messieurs, je vous renouvelle mes excuses.

Il se tournait, souriant, vers Gaëtan d'Abrillac qui pinçait les lèvres et vers les « membres » interdits. Et il expliquait, jovial (tout comme si ses paroles avaient été une de ces excuses banales destinées à donner le change) :

— Nous avons appris, à la rédaction, que M. d'Abrillac, retardé à Marseille, n'arriverait ici que demain. Grosse erreur : je constate que M. d'Abrillac a pu aplanir toutes les difficultés... et qu'il arrive fort à point pour me démasquer.

— Mais, Monsieur... coupa Longeanet hésitant... Vous avez parlé de reportage ?

— Oui, Monsieur le Président. Et je regrette d'avoir adopté ce déguisement. Il eut été beaucoup plus simple de venir ici avec confiance et de demander...

Il se fit soudain très sérieux. Comme le colonel, exaspéré, s'approchait de lui, menaçant, il le repoussa d'un geste aimable, mais rude. Et il répéta, soudain, grandi par une sorte de majesté, de dignité très froide :

— *Qui va mourir*, Messieurs ?...

* * *

Il y eut un silence subit.

— Allons, Messieurs ? répéta Etienne Marsan toujours très calme... *Qui va mourir* ?... C'est pour le savoir, que je suis venu ici. S'agit-il d'un suicide, d'un assassinat ?... *L'Echo de la Seine* serait heureux d'être le premier informé... Et je...

— Sortez, Monsieur !

Cette fois, le colonel n'y tenait plus. Très digne, raidi en son attitude de défi, il montrait la porte de la main droite. Comme le journaliste souriait, il appela, de sa voix la plus rude :

— Gaston ?

— Monsieur ?

— Prenez ce Monsieur par les épaules et sortez-le d'ici.

— Ce monsieur ? M. d'Abrillac ?...

Or, chose étrange, alors que Etienne Marsan constatait que toute résistance eut été stupide, ce fut le vrai d'Abrillac qui s'interposa :

— Excusez-moi, Messieurs... Puis-je me considérer comme membre de votre club ?

— Certes ! Avec joie, l'honneur est pour...

— Bien ! trancha l'explorateur. Un mot en ce cas : bien que je ne connusse pas personnellement M. Marsan, je ne suis pas sans avoir entendu beaucoup parler de lui en d'excellents termes. Croyez-moi : c'est un journaliste consciencieux, qui n'agit pas en plaisantin. Monsieur Marsan, y a-t-il vraiment une raison importante justifiant ce déguisement ?...

— Certes, Monsieur d'Abrillac.

Le jeune journaliste fouilla dans la poche intérieure de son veston, en tira un papier froissé qu'il tendit à l'explorateur.

C'était une lettre dactylographiée. Au premier coup d'oeil, Tarin, qui s'était approché sans gêne et lisait par dessus l'épaule de d'Abrillac, s'exclama :

— La machine du club. Le papier du club.

On lisait en effet à gauche de la feuille : « Club des Voyageurs ».

La lettre n'était pas signée. Elle portait ces simples mots :

Rédaction de L'Echo de la Seine,
Monsieur,

J'ai l'honneur de vous faire connaître que demain, mercredi 12 juin, quelqu'un mourra au Club des Voyageurs. L'enquête pourrait être sensationnelle. Pouvez-vous y dépêcher l'un de vos reporters ?...

C'était tout. Il était indéniable que cette « plaisanterie », comme s'exclama aussitôt le colonel, avait été écrite au club même.

Par qui ?

La défiance qui avait accueilli Etienne Marsan disparut brusquement, comme un rideau de brume chassé par un vent furieux. Ils se pressèrent autour de lui. Ils n'avaient pas peur, certes. Une étrange angoisse les étreignait, voilà tout.

— Quand avez-vous reçu cela, Monsieur Marsan ?

— Ce matin même, au premier courrier. Je me suis informé aussitôt, j'ai appris la venue de M. d'Abrillac et j'ai pensé que je pouvais prendre son aspect... Ceci afin de ne pas mettre en défiance l'assassin...

— L'as... l'assa... Outre !...

Tarin se laissa tomber sur une chaise.

Le colonel ricana. Il y eut un silence après lequel Etienne Marsan reprit :

— Bien entendu, Messieurs, il peut s'agir d'une simple plaisanterie. Pourtant, je connais depuis longtemps le « Club des Voyageurs »... Je crois qu'aucun de ses membres ne se permettrait...

— Evidemment ! trancha le colonel. Aucun des membres, non... Mais... vous permettez ?...

Et, de sa voix brève, il interpella :

— Gaston ?...

— Monsieur ?...

Le garçon de salle s'approcha, dissimulant mal un sourire ironique sous un étonnement de commande.

— Gaston, pourquoi avez-vous écrit cela ?...

— Moi ?...

Le garçon de salle examina la feuille que lui tendait le colonel. Son front se plissait sous l'effort de réflexion. Il sourit légèrement, fort gêné semblait-il et niaisement, demanda :

— C'est... une plaisanterie, Monsieur ?...

— Pourquoi avez-vous écrit cela ?

— Mais ce n'est pas moi, voyons !... Est-ce que je savais, moi, qu'il doit mourir quelqu'un ?... Je...

— C'est donc que cet écrit dit la vérité, Gaston ? Quelqu'un doit mourir ?

— Mais je ne sais pas, Monsieur ! Je vous jure que je ne sais pas ! Je n'ai jamais vu cette lettre ! Je ne l'ai jamais écrite !...

Il était évident qu'il disait la vérité. Le colonel, qui semblait prendre l'affaire en mains, grommela quelques mots rageurs.

Gaston, effaré encore, recula jusqu'à la porte et disparut dans l'antichambre. Il grommela encore, pour la troisième fois, rancunier dans sa solitude.

— Sûr ! Ma main au feu qu'ils sont cinglés ! Va falloir que je téléphone à l'asile...

Puis il se laissa tomber sur une chaise et attendit patiemment qu'on voulut bien l'appeler...

IV — Mort attendue

MAINTENANT, dans le silence trop solennel, trop grave, trop lourd, ils jouaient. L'incident, de par la volonté du colonel, était « oublié ». Ils s'efforçaient, tout au moins, de l'oublier, alors qu'en réalité ils ne pouvaient en détacher leurs esprits.

Ils avaient formé deux tables de bridge. A l'une d'elles s'affrontaient les deux équipes Tarin-le colonel et Alfonso Cordobra-Lourdain. A l'autre, d'Abrillac (le vrai) formait équipe avec Lucien Chandrier, contre Athanase Lorgeais et Stéphane Mourain. Le faux d'Abrillac (Etienne Marsan, reporter à *L'Echo de la Seine*) interviewait Adrien Longeanet et le vice-président Luc d'Espès, qui répondaient avec bonne grâce à ses questions, tout heureux de voir enfin la presse s'intéresser au sort du club.

— Ainsi donc, Monsieur le Président, affirmait très sérieusement le journaliste, étrange avec sa perruque aux longs cheveux bruns qui pendait de travers sur la gauche, ainsi donc, même au cas où l'on ne tuerait personne (et il souriait, Etienne Marsan !) je tiendrai mon article. Vous dites que Gaëtan d'Abrillac a traversé par deux fois le Thibet... Et que...

Tout soupçon s'était envolé. C'est à peine si, au fond des mémoires, demeurait le souvenir de la petite phrase dactylographiée (avec la machine du club) : quelqu'un mourra au « Club des Voyageurs »...

Peu à peu, les parties s'animaient. On entendait le colonel qui protestait, indigné par la lenteur du jeu du petit Tarin.

Or, tandis qu'il notait les divers renseignements fournis par Longeanet de fort bonne grâce, Etienne Marsan laissait sa pensée vagabonder.

— C'est au moins étrange, songeait-il. Dans ce club si terne, si ennuyeux, on ne parait plus s'étonner de mon déguisement. Personne n'a insisté pour connaître le nom de celui qui a envoyé cette lettre sinistre ! S'agit-il d'une plaisanterie ? Est-ce que vraiment je perds mon temps ?... On me tolère ici. On ne s'est même pas indigné lorsque j'ai fait connaître ma véritable identité... Gaëtan d'Abrillac lui-même n'a pas protesté ! Il me semble que si l'on avait pris mon visage, à moi, et que l'on s'introduise dans les clubs sous mon nom, cela ne se passerait pas si simplement !...

Cependant, il inscrivait toujours sur son bloc-notes, avec le même sourire heureux, les phrases pompeuses d'Adrien Longeanet.

Et son étonnement ne fit que croître lorsque le président du « Club des Voyageurs » proposa, amicalement :

— Désirez-vous visiter l'immeuble ?... Compulser nos archives ?... Nous avons des lettres fort intéressantes...

— Inutile, cher Monsieur... Nommez-moi donc, je vous en prie, les membres présents... Quelques précisions ne sauraient nuire à mon article...

Longeanet, aimablement, présenta les assistants. Ceux-ci, pris par le jeu, n'interrompirent pas d'ailleurs leur partie. On ne songeait plus, plus du tout, à celui qui devait mourir. Ou, si l'on y songeait, on le cachait fort bien.

— Je désirerais, Monsieur le Président...

Un silence. La porte s'ouvre. Et paraît Gaston. Plus qu'éberlué cette fois, vaguement épouvanté :

— Ce Monsieur demande si Monsieur le Président peut le recevoir...

Bristol tendu vers Longeanet, qui pâlit et rougit coup sur coup, qui cambre la taille en un mouvement de fierté outragée et qui clame enfin, dominant les murmures des joueurs brusquement arrachés à leurs réflexions profondes :

— Faites entrer, Gaston.

Etienne Marsan, qui ne perd pas de vue le président, constate qu'un léger sourire se joue sur ses lèvres. Oh ! presque rien, une ombre de sourire. Mais c'est au moins étrange, cette manifestation de gaîté, alors que la porte s'ouvre à nouveau et que Gaston, introduisant le nouveau venu, annonce à nouveau imperturbable.

— Monsieur Gaëtan d'Abrillac.

— Quoi ?... Comment ?... Encore ?...

Les exclamations se croisent, s'enchevêtrent dans la salle. Les huit joueurs se sont levés et plusieurs font mine de s'élancer vers le nouvel arrivant comme pour lui rentrer dans la gorge son affirmation mensongère.

C'est un homme en tous points semblable à ce qu'était, l'instant auparavant, le journaliste Etienne Marsan : longs cheveux qui retombent jusqu'aux épaules, barbe mal soignée, presque inculte, c'est bien Gaëtan d'Abrillac, explorateur, qui, pour la troisième fois pénètre dans le « Club des Voyageurs ».

Il semble surpris par la stupeur générale, ce nouveau d'Abrillac. Il lance à la ronde des regards étonnés. Et, tandis qu'il fouille ainsi les groupes, à la recherche peut-être de visages connus, ses yeux se posent sur son sosie...

Il se raidit, stupéfait cette fois. Puis, lentement, les yeux écarquillés, une colère montante grondant dans la voix, il s'avance vers d'Abrillac 2.

— Qu'est-ce que c'est que cette mascarade ?...

Et, tourné vers le président :

— Est-ce de cette façon, Monsieur, que l'on m'accueille *amicalement* ? Je ne goûte guère cette stupide plaisanterie, que je vous serais reconnaissant de cesser à l'instant.

Cesser cette plaisanterie ? Il le voudrait bien, Adrien Longeanet ! Mais voici que le second d'Abrillac cambre la taille et proteste.

— Que signifie ce déguisement, Monsieur ?... Songeriez-vous à vous faire passer pour moi-même ?...

— Quelle impudence !...

— Quel cynisme !...

Ruée furieuse de d'Abrillac No 3, qui fonce, tête baissée (sans doute fonce-t-il ainsi dans la brousse) sur son sosie qui le prend de haut.

Rapide échange de coups de poings. D'Abrillac 3 étreinte d'Abrillac 2 par la ceinture et, dominant physiquement, le projette sur le sol...

La lutte se prolonge. Le colonel, moustache en bataille, intervient vainement et sollicite l'aide de ses « collègues », qui hésitent devant le feu du combat.

— Misérable !... clame d'Abrillac 3... Te jouer ainsi de moi...

Il y a, au « Club des Voyageurs », un instant de désarroi inconcevable... On n'est guère accoutumé, dans cette salle calme, à de tels spectacles !

Chacun ne regarde plus que les deux lutteurs. Le colonel, légèrement hors de lui, sacrant et tempêtant devant son impuissance, saisit une carafe d'eau qui dort sur un petit guéridon et la projette au visage de d'Abrillac qui se relève enfin furieux.

Qualité du papier,
plus de couleur,
mise en page rajeunie,
articles d'intérêt régionaux...

...telles sont les raisons qui nous poussent à rendre votre magazine

LE SAMEDI

MENSUEL

En effet, à partir du mois d'août 1961, le magazine national des Canadiens, "Le Samedi" deviendra mensuel. Nous serons donc en mesure d'offrir à nos nombreux lecteurs des articles traitant de sujets régionaux et écrits exclusivement pour eux. La qualité du papier sera supérieure, il contiendra plus de couleur, la mise en page sera rajeunie et complètement transformée dans le but de vous présenter, chaque mois, un magazine que vous serez fier de recevoir et de lire car il aura été préparé pour vous.

Croyez bien qu'une telle décision n'a pas été prise à la légère et que si nous devons en arriver là, notre seul but est de présenter à nos lecteurs un magazine qui sera digne d'eux tout en nous permettant de faire face à la compétition provenant de magazines imprimés en dehors de la province de Québec. Ainsi nous assurerons la survivance d'un magazine qui existe depuis plus de 73 ans et qui a toujours servi les intérêts des Canadiens-français. Un magazine canadien-français . . . pour les Canadiens-français . . . par des Canadiens-français !

Ayez les yeux fixés sur "Le Samedi" car il vous réserve d'agréables surprises . . .

EN VENTE CHEZ TOUS LES DEPOSITAIRES,
20 CENTS LE NUMERO.

Les Editions Poirier, Bessette & Cie, Ltée
975, rue De Bullion, Montréal 18

CONSEILS AUX AUTOMOBILISTES

PRUDENCE DANS NOS EXCURSIONS

Les voyages de pêche reprennent de plus belle, et le charme d'un séjour au camp de pêche ne fait que redoubler d'ardeur les disciples d'Isaac Walton. Cependant il faut bien se rappeler que la route sous bois présente autant de dangers que la voie publique achalandée. Le Comité Provincial de la Sécurité Routière (Prudentia) fait observer ici que dans les routes de la forêt on se croit souvent tout permis parce qu'il y a moins de trafic sur les limites des clubs et compagnies d'opérations forestières. Tel n'est pas le cas, car en général chacun se croit seul sur la voie isolée et un bon conducteur devient nonchalant. Gardons notre droite, surveillons les courbes et utilisons l'avertisseur fréquemment dans la forêt ; le danger guette partout et les pêcheurs tout comme les excursionnistes ne sont pas exempts des collisions en forêt.

POUR DEMENAGER AVEC METHODE

Nous sommes à l'époque des déménagements de toutes sortes ; tantôt à la ville, tantôt au chalet de la campagne ; tantôt au club de pêche, de golf, de yacht, et autres. L'automobile entre en scène presque chaque fin de semaine et souvent il nous faut la transformer en un véritable fardier pour éviter des courses inutiles. Soyons prudents dans ce domaine, et évitons de causer des accidents qui peuvent nous entraîner dans des procès fort coûteux. Le Comité Provincial de la Sécurité Routière (Prudentia) recommande aujourd'hui aux automobilistes de bien surveiller le chargement de leur voiture dans les déménagements de ce genre. Voyons à ce que tout soit fixé solidement à la voiture, soit sur la toiture ou sur les pare-chocs, et évitons tout ce qui peut dépasser la longueur de l'automobile, et ne tolérons rien autour du pare-brise pour ne pas avoir la vue obstruée.

UNE MOYENNE FORT TRISTE

Les tragédies de la route causent au Canada la mort de neuf personnes en moyenne chaque jour d'après les récentes statistiques d'organismes s'occupant de sécurité à travers le pays. Alors que nous figurons au rang des pays les plus en santé de la terre, il est effroyable de constater que la route vient faucher des vies précieuses et décimer une population forte et saine. « C'est pourquoi, dit le Comité Provincial de la Sécurité Routière (Prudentia) il importe de voir à ce que chaque citoyen fasse sa large part afin de régler ce problème urgent. » Soyons tous de la partie pour faire diminuer cette moyenne effarante, et soyons les apôtres de la prudence dans tous les milieux que nous fréquentons. Donnons le bon exemple sur la route encombrée, et coopérons sans critiquer avec la police locale.

LES BOUTEILLES SUR LA ROUTE

Certains individus sans vergogne, certains écervelés ont cette triste manie de lancer des bouteilles ou autres projectiles vers le fossé, et même au centre de la route quand ils circulent en automobile. C'est un geste considéré comme criminel, et il s'agit là d'une infraction tombant sous le coup des sanctions les plus graves. Le Comité Provincial de la Sécurité Routière (Prudentia) rappelle à ce sujet qu'une telle offense tombe sous le coup des arrestations que les officiers de la route peuvent effectuer sans mandat. C'est dire qu'avec la belle saison et les pique-nique, les lanceurs de bouteilles devront se surveiller s'ils ne veulent pas s'exposer à de rigoureuses sanctions. C'est faire preuve de civisme que de se bien conduire sur la route.

Tarin, qui ne veut pas être en reste, se glisse entre les deux combattants, les repousse des deux mains (et c'est si ridicule, ce geste prétentieux de ce gringalet qui prétend interdire le combat à ces deux hercules aux larges épaules, que tous sourient, jusqu'à Longeanet pourtant bien embarrassé).

— Misère de bled ! sacre le colonel... Messieurs ! Voyons !

Gaëtan d'Abrillac 3 regarde son adversaire. Tout le côté droit de la barbe s'est arraché, mal collé. La moustache a glissé vers la gauche et s'est placée en accent circonflexe aux coins très affaissés.

— Qui êtes-vous, Monsieur ?... Pourquoi ce déguisement ?...

D'Abrillac 2 (encore un faux d'Abrillac, à coup sûr, il n'est que de voir sa moustache et sa barbe) n'entend même pas. Il regarde, lui, depuis quelques secondes, le petit Tarin, qui, entre les deux combattants, a cessé de s'interposer. Le gringalet, depuis cinq ou six secondes, a porté les mains à sa poitrine. Un gémissement lui échappe.

Une plainte. La douleur jaillit maintenant de ses lèvres en un sanglot continu, qui, bientôt, va se changer en clameurs. Le petit corps maigrichon s'abat sur le parquet ciré et se crispe dans des convulsions épouvantables. Les yeux se révulsent. Une mousse baveuse souille les lèvres.

Cela dure pendant trois minutes, pas plus. D'Abrillac 2, barbe arrachée, a décroché le téléphone et tempête pour avoir un docteur. Lorsqu'il l'obtient, il est trop tard : Tarin, le petit gringalet Tarin, ne s'irritera plus aux plaisanteries du colonel : figé dans son immobilité éternelle, il git au centre du cercle épouvanté que font autour de lui tous les membres ahuris du « Club des Voyageurs ».

Jusqu'à Gaston qui, étonné par le grand silence, entr'ouvrant la porte par curiosité, en oublie de les vouer à l'asile le plus proche.

— Hé ben, mon vieux ! Y en a un qu'est mort !...

V — Enquête au "Club des Voyageurs"

"ENFIN, Messieurs... balbutia Adrien Longeanet, blême, verdâtre d'épouvante.. Vous ne voulez pas dire... qu'il est mort ?... »

Ils hochèrent la tête, silencieusement. Le groupe était sinistre. Le petit Tarin était écroulé sur le sol, raidi à jamais, hideux avec son visage convulsé.

Autour de lui s'étaient groupés tous les membres du club, qui réagissaient différemment selon leur caractère : autant le colonel était calme (bien qu'il tordit nerveusement les extrémités de sa moustache à la gauloise), autant le gros Lourdain, tremblant comme la feuille, paraissait prêt à s'évanouir.

— Mort ?... répéta Longeanet, les sourcils relevés, tout le visage bouleversé.

Autour du corps immobile, très près, agenouillés sur le sol et soulevant la tête raidie, il y avait (scène de cauchemar !) les trois d'Abrillac. Le premier (le reporter Marsan) étrangement ému sous sa perruque déplacée sur le côté, les deux autres très calmes...

L'incertitude de tous dura pendant une bonne minute. Puis, le président reprit conscience de son rôle, en même temps d'ailleurs que le colonel.

— Messieurs !... clama-t-il dans le grand silence... Messieurs ! ne touchez rien... rien....

Le colonel, déjà, s'était précipité et tentait d'élargir le cercle curieux :

— Ne touchez à rien, dit-il aussi... La justice doit être éclairée... Il faut téléphoner au commissariat... Demander des hommes immédiatement...

— Inutile. C'est fait. En demandant un docteur, je l'ai prié de passer au commissariat... Les agents seront ici dans cinq minutes. Pour l'instant, que personne ne bouge...

C'était d'Abrillac 2 qui parlait, étrange avec sa moustache affaissée et sa barbe à demi-arrachée. Campé près du corps immmobile, il parraissait formel, sûr de lui, presque imposant malgré son allure caricaturale.

— Ah ça, Monsieur ? fit Longeanet... Il faudrait savoir...

— Inspecteur Giscard, de la sûreté...

— Quoi ?...

— Je dis inspecteur Giscard, de la sûreté... Vous n'avez sans doute jamais entendu parler de moi... Mais Marsan (et il se tournait vers d'Abrillac No 1, le journaliste, et lui souriait) me connaît, lui...

En même temps, il tirait sa carte et la présentait au président stupéfait. Gaëtan d'Abrillac, dans le grand silence, ragea sourdement :

— Vraiment, Longeanet... de mieux en mieux ! J'arrive au club tranquillement pour y trouver deux déguisements, deux parodies de mon costume... et un mort.. Je ...

— Taisez-vous ! Si j'ai pris ce « déguisement.

— Mais, Monsieur...

— Taisez-vous ! Si j'ai pris ce « déguisement », comme vous dites, c'était précisément pour sauver *celui* qui devait mourir. Je croyais bien veiller ; il paraît qu'il n'en était rien. Mais je vous jure que...

Il y eut un silence étonné. Enfin, le colonel, fort embarrassé, traduisit l'opinion générale :

— Comment avez-vous été amené à prendre ce... costume, inspecteur ?

Etienne Marsan, qui, aidé par deux « anciens explorateurs », tentait vainement de ranimer le corps immobile — ou plutôt simulait de vaines tentatives, fort pratiques pour étudier visages et attitudes sans être remarqué — releva la tête. Il attendit la réponse avec quelque curiosité.

Rudement, l'inspecteur Giscard tira de sa poche une feuille dactylographiée. Elle était, visiblement, écrite au « papier carbonne ». Il s'agissait d'une copie.

Or, au premier regard, ils comprirent, tous, qu'il s'agissait là d'une copie de la lettre qu'avait reçu Etienne Marsan, journaliste.

On lisait, nettement, comme frappées plus fort dans le but d'épouvanter, de frapper les imaginations :

« *Mercredi 12 juin quelqu'un mourra au « Club des Voyageurs »*...

Quelqu'un mourra ! Et le gringalet Tarin était étendu sur le sol, immobile à jamais. Et l'assassin avait averti la police et la presse !...

Silence, à nouveau. Puis voix furieuse du colonel, qui s'emporte tout militairement...

— Misère de bled ! C'est un peu fort tout de même !... La police ici ! La police qui savait qu'il y aurait meurtre ! Et qui n'est pas même capable de nous protéger !... Dieu de Dieu !... C'est à...

— Pardon, Monsieur, fit Giscard, très calme. Si vous aviez, vous, reçu un papier dans le genre de celui que je vous ai soumis, quelle aurait été votre réaction ?...

Le colonel, après un regard au corps étendu, se gratta le front et aussi rudement :

— Je suis une vieille bête, inspecteur. Excusez-moi. Bien sûr, j'aurais dit : c'est une plaisanterie. Et c'est déjà merveille que vous fussiez venu !...

Sans doute allait-il parler encore. La porte s'ouvrit et parut le commissaire de police escorté de quatre agents armés de matraques, comme s'il s'agissait d'une lutte à mort contre les assassins.

Il est à remarquer que, pas un instant, personne dans la salle ne crut à

une mort naturelle : les deux lettres anonymes avaient fait leur effet et leurs affirmations résonnaient encore dans les esprits surexcités qui se contraignaient au calme.

— Qu'est-ce que c'est ?... clama le commissaire, sourcils froncés, fendant vigoureusement le groupe des explorateurs qui ne s'écartaient pas assez vite à son gré.

— Ce que c'est, commissaire, un assassinat.

Puis, aussitôt, arrachant ce qui restait de la barbe et des moustaches :

— Inspecteur Giscard...

Le commissaire eut un haut le corps :

— Oh, oh ! vous étiez donc avisé déjà, inspecteur ? On m'a appelé si tard ?...

— Je vais tout vous conter. Mais d'abord, voici le corps.

Ils se penchèrent sur Tarin raidi déjà.

— C'est bien ce que je pensais, commissaire. Pour que la mort soit si brutale, sans que personne ici ait rien entendu, rien soupçonné, c'est que cet homme a été empoisonné. Voyez ? A la main droite, une piqûre... Tout autour, les chairs sont boursoufflées, forment comme un abcès horrible. L'effet du poison a été presque instantané...

— A-t-il parlé ?

— Rien. Pas un mot.

— Bien ! heu... enfin, je veux dire...

Hésitant, le commissaire promena à la ronde ses regards soupçonneux.

— Lucas, prenez donc l'identité de tous ces Messieurs, s'il vous plaît...

L'agent, confortablement installé dans le fauteuil présidentiel, s'absorba dans sa besogne. Pendant ce temps, le commissaire et Giscard fouinaient sur toutes les tables.

Etienne Marsan, le jeune journaliste, avait eu la même idée, mais avait opéré pendant qu'ils examinaient le cadavre. Il coupa net leurs recherches.

— Inutile ! Et d'ailleurs plutôt dangereux... Je ne sais comment j'ai moi-même échappé à la mort... Tenez...

C'était un cendrier de bois, du type « réclame ». Sur tout le pourtour couraient en lettres rougeâtres : « Club des Voyageurs »...

Les bords en étaient légèrement carbonisés par les mégots achevant leur combustion.

Et surtout — oh ! surtout — sur le pourtour du cendrier de bois, tout près de la lettre Y de Voyageurs, on apercevait une fine aiguille métallique de phonographe, mais incomparablement plus fine.

Et, à la base de l'aiguille, une petite goutte de sang.

— C'est en saisissant ce cendrier que la victime a été empoisonnée, déclara avec emphase le commissaire enchanté de voir les choses se présenter si bien. Il nous suffira donc de...

— Attention, coupa Marsan...

Le commissaire, livide, déposa avec de multiples précautions le cendrier perfide sur la table de jeu. Car, emporté par son emphase, il s'en était fallu de peu qu'il ne se piquât lui-même à l'aiguille empoisonnée.

— Dieu de Dieu ! jura-t-il, vert de peur.

Puis, colère brusquement déchaînée :

— Ah ça, mais c'est donc un repaire d'assassin, ici ?...

Adrien Longeanet tenta une timide protestation :

— Monsieur le commissaire... en qualité de président du club, je me permets de...

— Ah ! c'est vous le président ?... Hé bien, nous allons nous expliquer immédiatement. Et d'abord, que savez-vous de la victime ?...

Pauvre victime ! Pendant que Longeanet, ahuri, cherchait ses mots, pendant que les membres du club formaient le cercle, prêts à lancer leur mot dans la conversation, Tarin, lui, demeurait étendu sur le sol, raidi, déjà froid. Le docteur arriverait bientôt. Il constaterait un empoisonnement à la strychnine : il ne fallait pas être grand clerc pour le comprendre...

Adrien Longeanet, lui, parlait maintenant à mots entre-coupés...

VI — Liste des suspects

« Ainsi, constata le commissaire, un quart-d'heure plus tard, tandis que le docteur relevait et confirmait l'empoisonnement à dose massive de strychnine, ainsi, Messieurs, nous sommes parfaitement d'accord ?... Hippolyte Tarin, âgé de cinquante-deux ans, ancien explorateur ?... Sans famille... Célibataire, bien entendu. Domicilié 28, boulevard de la Dalbade ? Assidu aux séances du club ? Vie privée totalement inconnue de vous ? Et c'est tout ?

— C'est tout ce que nous savons, Monsieur.

Le commissaire toussota. Il se sentait fort gêné. Cela ne ressemblait en rien aux enquêtes qu'il avait coutume de mener inconsciemment, il songeait à la phrase célèbre : Cherchez la femme. Pas de femme ici.

D'instinct, il lança un regard vers l'inspecteur immobile qui, les mains aux poches, lança :

— Il nous sera difficile, dès l'abord, de connaître les mobiles du crime... Si nous cherchions *comment* il a été conçu et exécuté ? Il me paraît que c'est l'instant, puisque nous avons le bonheur cette fois de nous trouver sur place assez tôt, avant que rien ne soit déplacé.

— Un instant, inspecteur... coupa le commissaire. Et, mâchant les mots durement, les sourcils froncés :

— La victime se connaissait-elle des ennemis ?

Cri de protestation unanime :

— Des ennemis ? Voyons, Monsieur le commissaire... Nous...

— Ennemis ou adversaires ?... Enfin, n'avez-vous jamais constaté de... comment dire... de friction, de froissements entre... (il désigna le corps) et l'un de vous ?...

Une gêne plana sur le groupe. Le commissaire s'apprêta à répéter sa question. Mais d'Abrillac (le véritable) s'approcha de lui et l'air excédé :

— Me sera-t-il permis de regagner mon domicile ?...

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Je dis que j'en ai assez. Ah ça. L'on me prie de me présenter au « Club des Voyageurs ». Je m'y présente et j'y rencontre deux individus qui ont jugé utile de se grimer de façon à me ressembler. Journaliste et policier : je veux bien. Toutefois, de graves affaires m'appellent à Paris et je...

— Ouais !... Vous remettrez ces affaires, Monsieur. Et d'abord, qui êtes-vous ?...

— Gaëtan d'Abrillac, explorateur...

— Ouais...

Un court silence. D'Abrillac explosa en une protestation que le commissaire interrompit aussitôt :

— Dites-moi, Monsieur d'Abrillac, franchement, mettez-vous à ma place : vous pénétrez dans ce club pour la première fois et voilà qu'un homme est empoisonné !

— Vous n'insinuez pas que...

— Je n'insinue rien. Je déclare que vous devez demeurer ici jusqu'à la fin de l'enquête. Pour l'instant, Monsieur d'Abrillac, soumettez-vous à la fouille.

Ce fut rapide. On fouilla tous les assistants, l'un après l'autre. Aucun d'entre eux ne possédait de strychnine (il fallait s'y attendre), ni aucun tube ou boîte dans lequel il aurait pu, à la rigueur, dissimuler l'aiguille empoisonnée. Elle ne se manipulait pourtant pas si aisément, cette aiguille !...

— Reconstituons, voulez-vous, trancha Giscard, impatienté.

A la voix rude du commissaire, les voyageurs se mirent en devoir de regagner les places qu'ils occupaient au début du jeu.

A leurs regards apeurés, aux précautions qu'ils prenaient pour s'asseoir, on devinait que la même crainte régnait en eux tous ; quelque aiguille n'était-elle pas dissimulée dans les fauteuils ?

Les autres cendriers ?... Ils ne parlaient pas ; c'était à la fois solennel et grotesque à force de lâcheté.

C'est l'instant que choisit le colonel pour se lever lentement, faisant sa moustache, et s'approcher du commissaire :

— Commissaire, vous avez posé tout à l'heure une question à laquelle je me repens de ne pas avoir répondu aussitôt, nettement.

— Une question ?

— M. Tarin avait-il ici... non des ennemis, mais des antipathies ?...

— Eh bien ?

— Voici, commissaire. C'est assez difficile à dire... Je n'estimais guère M. Tarin, qui, d'ailleurs, me détestait cordialement.

— Vous dites ?...

Le colonel était lancé, maintenant. Il se tourna vaguement vers Longeanet et, avec une franchise toute militaire, ajouta :

— Le président a préféré se taire. Je l'en remercie cordialement. Mais il est bon que vous sachiez, Monsieur, que je me suis colleté, par trois fois, avec M. Tarin. Ici même, au « Club des Voyageurs ».

Le commisaire, attentif, allègre maintenant, coupa :

— Le motif de la querelle ?

— C'est simple. Vous l'auriez appris tôt ou tard. M. Tarin préparait depuis plus de dix ans un énorme ouvrage sur le Soudan. Son bouquin terminé, il voulut le placer chez un éditeur. Or (j'avoue, Messieurs, que c'était un rude coup pour lui, mais qu'y faire...) je suis moi-même un vieux Soudanais. Je ne pus supporter que parussent toutes les stupidités qu'il avait accumulées dans son ouvrage. Je commençai une campagne dans les revues spécialisées... Il y avait, Monsieur, dans son ouvrage, des erreurs monstrueuses !... Il ne put le faire éditer... Mais, rancunier comme il l'était, il fit des pieds et des mains pour m'empêcher de publier moi-même mon « Moeurs des Soudanais », qui me coûta huit années de travail !... Nous étions à couteaux tirés, voilà la vérité, misère de bled !...

S'exaltant peu à peu, il finit par frapper la table d'un violent coup de poing. On le sentait nerveux, irritable, prêt à éclater de colère mal contenue, dominé par la présence du corps immobile de Tarin, l'ennemi de toujours...

Machinalement, il avait saisi sur la table ses trois cartes et les pétrissait entre les doigts. Il poursuivit, après avoir attendu une interruption qui ne se produisait pas :

— Vous comprenez, commissaire ?... Mais, moi, le colonel Labat, je suis obligé de vous dire : considérez-moi comme suspect ! Foutre ! Je n'ai pas tué ! Mais si vous vous renseignez sur mon compte...

Il courba la tête et fronça les sourcils, comme regrettant d'en avoir trop dit. Ce fut Giscard qui répéta :

— Si nous nous renseignons ?...

— ...Vous apprendrez d'étranges choses, misère de bled ! Hé, je le sais bien.... Tenez : je vais être franc. *Je suis ruiné.* Vous comprenez ?... A plat, sans le sou. Je n'étais pas riche lorsque j'ai pris ma retraite. Or, mon seul but dans la vie, c'était mon ouvrage sur les « Moeurs des Soudanais ». Je dus emprunter de l'argent pour affectuer une dernière



PISTOLET A PLOMBS
LUGER AUTOMATIQUE
- Magasin de recharge
- Plus de 15 parties mobiles
- Entièrement automatique

POUR **$2.98**

Modèle automatique de même grandeur que le Luger. Contient 8 rondes complètes qui se déclenchent dans la crosse simulant le vrai Luger. Décharge 8 plombs forme de balles. Action automatique à glissière. **Fait de Styrene résistant** et moulé parfaitement dans tous les détails. **Le modèle de pistolet le plus authentique jamais vu.** Livré démonté avec ressorts habilement construits. Instructions complètes. Plombs et étui de ceinturon disponibles. Garantie sur remboursement. Envoyez **$2.98** plus **.27** pour frais de poste ou commandez C.O.D.
NEW YORK IMPORTS Dépt. LS-708, Downsview, Ont.

À VOS OUTILS, Monsieur le bricoleur

Un cadeau original : panier en contreplaqué de sapin Douglas, que tout bricoleur peut faire

Un panier à déchets, en contreplaqué de sapin Douglas, facile à faire en une soirée, constitue un cadeau fort simple mais qui sera sûrement apprécié.

Les côtés sont coupés dans du contreplaqué de sapin Douglas de ¼″ d'épaisseur et la pièce de fond a ¾″ d'épaisseur et 7″ carrés. Les côtés ont 7½″ à la base, 12″ de hauteur et sont larges de 12″ en haut.

On peut procéder de la façon suivante : scier un côté dans du contreplaqué de sapin Douglas de ¼″ d'épaisseur et s'en servir comme modèle pour les trois autres pièces. Le perçage des trous pour les lacets peut se faire d'une seule opération si tous les côtés sont placés l'un sur l'autre. Les bords sont biseautés à un angle de 45 degrés.

Les côtés sont vissés à la base et une vis par côté suffit. Des lanières de cuir, des lacets à chaussures ou des rubans peuvent être utilisés pour joindre les côtés. Pour finir, les côtés sont lacés comme des chaussures, de bas en haut, le noeud étant placé à l'intérieur, en haut du panier.

Peint ou teint, le panier en contreplaqué de sapin Douglas est un cadeau utile que tous peuvent fabriquer pour leurs amis.

expédition qui me donna les renseignements nécessaires.. Et maintenant...

Il passa la main sur son front et soupira. Il avait oublié, c'était visible, le lieu et les êtres qui l'entouraient. Il parlait peut-être pour lui-même, à voix basse :

— Maintenant, mon bouquin refusé partout, je ne puis plus payer ! Vous comprenez ? J'avais des promesses d'édition... Des souscriptions d'organismes officiels... Tout cela a fondu entre mes doigts, peu à peu... par la faute de ce misérable.

Il s'emporta, montrant le poing au cadavre de Tarin.

Giscard dut le calmer, l'entraîner dans un angle.

Une gêne plana. Longeanet affectait une indifférence que démentaient ses regards inquiets.

Ce fut le moment que choisit Etienne Marsan, le jeune reporter de *L'Echo de la Seine*, pour demander d'une petite voix tranquille :

— Et si nous recherchions l'auteur des lettres anonymes, Giscard ? Celui-là doit bien connaître le coupable !...

Un silence régna, lourd de malaise. Seul, d'Abrillac, décidément excédé par ce « Club » étrange, grommelait des protestations continues.

Le commissaire approuve et, de sa voix rude et comme menaçante, exigea :

— La machine à écrire du club ?...

La voix du commissaire résonna dans la salle de jeu. Toutes les têtes se tournèrent, avec ensemble, vers le président.

Or, celui-ci, brusquement, se laissa tomber dans un fauteuil, prit la tête dans ses mains et, faiblement, atterré, murmura, affolé, épouvanté :

— *Le coupable, c'est moi !...*

— Vous !... Vous ?...

De toutes parts se heurtèrent les exclamations stupéfaites. Adrien Longeanet assassin ? Cet homme respecté dans la ville entière, au surplus riche à millions ?...

Le doigt de l'inspecteur effleura l'épaule tremblante. Le président releva la tête :

— Vous avouez avoir assassiné M. Tarin ?...

— *Moi* ?...

Adrien Longeanet se dressa d'un bond, comme mu par des ressorts. Il éclata d'un rire strident, traduisant l'état d'affolement de son âme déséquilibrée par l'angoisse.

— Moi, assassin ? Ah ça ! vous êtes fous ?... C'est moi qui ai écrit les deux lettres, voilà tout.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ?

— Parce que... parce que le « Club des Voyageurs, se mourait. C'était l'ennui, ici, l'ennui total, solennel. Il fallait absolument qu'il se passât quelque chose !... De l'animation, du mystère si possible afin de ramener à nous tous nos adhérents qui nous échappaient ! C'était la vie même du club qui était en jeu !... L'idée m'est venue subitement, lorsque j'appris le désir de M. d'Abrillac de venir au club. Je me dit : Et si j'alertais la police et les journalistes de façon à provoquer une sorte de petit esclandre ?... On chercherait l'auteur des lettres anonymes... sans le trouver, bien sûr, car qui donc me soupçonnerait, moi, président ?... Pour compléter la plaisanterie (car il s'agissait d'une plaisanterie, voilà tout) j'ajoutai : « quelqu'un doit mourir »... Cela ajouterait un mystère... C'est simplement pour donner de l'animation que j'ai fait cela... Je le jure ! Est-ce que je pouvais savoir que...

Il pleurnichait comme un enfant, maintenant. Sincère ? Qui pouvait savoir ?... Et si, pour donner encore plus d'animation au club, si c'était lui qui avait empoisonné Tarin ? Le commissaire regarda l'inspecteur, qui haussa les épaules. Ils se détournèrent.

Etienne Marsan, lui, s'était laissé tomber dans un fauteuil et, les yeux mi-clos, rêvassait. On le vit soudain se lever, aller vers le corps de Tarin, se baisser, se relever. Il chercha du regard, dans le groupe quelqu'un ou quelque chose. Puis il sourit.

Dès cet instant, comme le chuchota Giscard à l'oreille du commissaire, on pouvait détacher du groupe des « membres du club » deux coupables possibles ; le colonel et Longeanet.

Il y avait aussi d'Abrillac, dont il fallait sonder le passé ; ce serait là le but de l'enquête « extérieure ». Gaston, le garçon de salle...

Les autres, aussi, qu'il ne fallait pas oublier, malgré tout. On interrogerait à nouveau Longeanet, à tête reposée, plus tard.

Pour l'instant...

— Messieurs... Nous allons procéder séance tenante à une reconstitution des faits... Placez-vous exactement, très exactement, comme vous l'étiez à l'instant où la victime s'est écroulée...

Il y eut une hésitation, puis une protestation générale :

— Mais... Ce n'est pas possible, Monsieur le commissaire.

— Pas possible ? Pourquoi donc ?

— Parce que, à ce moment, Monsieur d'Abrillac (le vrai) est entré. C'était la troisième fois, pour nous. Nous avons été si surpris que nous nous sommes tous levés, que nous nous sommes avancés vers lui, que nous avons fait cercle autour des deux d'Abrillac, dont l'un était l'inspecteur ici présent... Aussi... moi-même... je ne me souviens pas exactement de la place que j'occupais !

Le commissaire grimaça, excédé. Etrange enquête ! Exiger un effort de mémoire ? Allons donc ! Le coupable aurait beau jeu pour se placer de toute autre façon !...

Soudain retentit la voix calme d'Etienne Marsan :

— Giscard, voulez-vous avoir l'obligeance de faire placer ces Messieurs autour des tables, assis, comme s'ils jouaient réellement ?...

— J'allais le dire, sourit le commissaire...

Ce fut l'affaire d'un instant. Les deux tables de bridge se reformèrent. On eut à nouveau, au fond de la salle, d'Abrillac, Lucien Chandrier, Athanase Lorgeais et Stéphane Mourain.

A trois mètres, plus près de la porte d'entrée, Alfonso Cordoba, le gros Lourdain (qui suait de peur) et le colonel, dos vers la muraille, regardant fixement la place vide de Tarin — du mort, bien réellement mort, cette fois.

— Monsieur le commissaire, demanda doucement Marsan, voulez-vous prendre la place de la victime ?...

— Et maintenant, Messieurs, fit Marsan très grave, je vous demande un effort de mémoire. *Regardez votre jeu.*

VII — L'assassin

Il y eut un court silence. Puis, voix de Marsan :

— Est-ce bien celui que vous aviez en mains avant le crime ?...

— Oui, oui, oui, firent les quatre de la première table.

— Non, non, non, firent le colonel, Lourdain et d'Abrillac.

Visiblement, ils ne comprenaient pas. Marsan se frotta les mains.

— Tiens, c'est curieux, dit le colonel éberlué ?...

— C'est curieux, certes, colonel, coupa Marsan, presque souriant, oubliant le cadavre que l'on avait en hâte recouvert d'un tapis... Messieurs Lourdain et d'Abrillac, communiquez-vous vos jeux, je vous en prie.

Ils se levèrent et se montrèrent leurs cartes. Ils eurent la même expression étonnée.

— Mon jeu ! Mon jeu !...

Le reporter de *L'Echo de la Seine* regarda alors fixement le cendrier qui gisait à la gauche du commissaire — à la gauche de la place du *mort*...

— Encore un renseignement, Messieurs... Monsieur d'Abrillac, fumez-vous ?...

— Non.

— Monsieur Tarin fumait-il ?...

— Non. Jamais.

— Et vous, Monsieur Lourdain ?

— Mais oui, Monsieur. Ainsi que le colonel. Mais nous n'avions pas encore allumé notre cigare...

Lentement, l'inspecteur Giscard s'approcha de la table de jeu. Il était tout pâle.

— Marsan, demanda-t-il lentement, comme pesant ses paroles, vous ne voulez pas dire que...

— Hé ! je veux dire ce que je dis, voilà tout. C'est la première chose qui m'a intriguée, voyez-vous, Giscard ! Comment Tarin, qui ne fumait pas (car il m'avait bien paru, à l'examen de ses doigts, qu'il n'avait jamais tenu la moindre cigarette... encore pouvais-je me tromper, mais la preuve en est faite), comment Tarin avait-il besoin d'un cendrier auprès de lui ?... Surtout entre d'Abrillac et lui, puisque d'Abrillac lui-même ne fumait pas ?... Et pourquoi le colonel, qui fumait, lui, comme tout vieux militaire, n'avait pas de cendrier, *lui* ?...

— Marsan !...

— Mais oui, mon cher. Vous la tenez, la vérité !... Ce n'était pas M. Tarin que l'on voulait tuer, *c'était le colonel !*

— Quoi ?...

Le vieux militaire, livide, se dressa d'un bond. Sa main frémissante froissait les cartes. Il frappa du poing sur la table et, du regard chercha un objet à saisir.

Comme il paraissait humble, le colonel !

— Et voilà, colonel, pourquoi je dis : « C'est vous que l'on voulait tuer ! » Votre geste, je l'ai remarqué voici un instant, lorsque vous avez froissé vos cartes... Cela s'ajoutait au fait que vous fumiez, vous. Et j'ai pensé : il y a ici un homme que hait le colonel. Il connaît sa manie de frapper la table... parfois avec un cendrier. Il entend la teneur des deux lettres reçues par la police et par la presse : « on va tuer quelqu'un.. » Et pourquoi ne serait-ce pas vrai, songe-t-il ?... Diaboliquement, il a compris que c'était le président qui avait envoyé les deux lettres : le président sera compromis. Alors, il dévisse, lentement, le chaton d'une bague qu'il porte à la main droite... A l'intérieur se trouve une minuscule aiguille empoisonnée. Profitant de l'altercation entre les deux premiers d'Abrillac, il enfonce délicatement l'aiguille sur la paroi du cendrier. Il dissimule la bague : on la retrouvera sans doute dans quelque fauteuil... Puis il attend l'instant où le colonel, coléreux, saisira le cendrier pour frapper la table... Il espère, dans la confusion qui suivra, pouvoir subtiliser l'aiguille et la cacher dans le fauteuil... Malheureusement...

Il reprit son souffle. On aurait entendu une mouche voler.

— Malheureusement — ou heureusement pour vous, colonel — alors que vous commenciez à jouer, le véritable d'Abrillac est entré, conduit par Gaston. Vous vous êtes levés. Mais, en vous levant tous quatre, vous avez bousculé la table. Je l'ai fort bien remarqué : elle n'était plus parallèle à la première. Or, quand la querelle entre d'Abrillac et son sosie fut calmée, c'est-à-dire quand M. Tarin s'abattit sur le sol, la table était à nouveau parallèle... Quelqu'un l'avait donc déplacée, remise d'aplomb. Ce quelqu'un...

— Ce quelqu'un, c'est moi ! fit Gaston, tout éberlué. Monsieur le président m'excusera... Mais je suis passé tout à côté, j'ai vu qu'elle était mal disposée, toute « de biais », je l'ai remise d'aplomb...

— Mais vous vous êtes trompé de côté, Gaston ! triompha Marsan.. Vous avez tourné la table à l'envers. Le jeu du colonel est venu à la place de M. Tarin... *et le cendrier aussi !...* Et alors... dites, Gaston, n'avez-vous pas quelque peu bousculé M. Tarin en regagnant la porte ?...

— Je l'ai bousculé, oui. Exprès même. Il est toujours à m'embêter : commissions par ci, par là... Je l'ai poussé, en passant... Il s'est appuyé sur la table...

— Et *c'est vous* qui avez tué M. Tarin, Gaston ! Car, en s'appuyant sur la table, il a mis la main sur le cendrier.

Le garçon de salle devint blême et s'amollit :

— Moi ? Moi ? bégaya-t-il... je... j'ai... Mais ce n'est pas vrai ! Je ne l'ai pas tué exprès.. je...

— Je sais, Gaston. Ce n'est pas vous qui avez placé l'aiguille. Vous ne saviez rien, vous.

— Mais alors, trancha le commissaire qui n'avait pas encore compris... *Qui* ?...

Etienne Marsan sourit tristement :

— Voyons, Monsieur le commissaire, souvenez-vous, c'était le colonel qu'on voulait tuer... *le colonel* !...

La confession du vieux militaire se présenta en un éclair dans l'âme du commissaire. Tarin et le colonel étaient « à couteaux tirés »... Leurs deux bouquins... La gloire sur laquelle ils comptaient, détruite par l'obstination de l'ennemi...

Il se tourna vers le cadavre :

— Lui ?...

— Lui-même, commissaire. C'est lui qui, après avoir eu connaissance des deux lettres « qui va mourir ? » a échafaudé tout ce plan. Lui qui a placé l'aiguille... et qui est mort parce que Gaston a déplacé la table et l'a bousculée. Voyez sa main droite : l'annulaire porte la trace toute récente d'une bague qu'il a enlevée. Vous trouverez la bague dans quelque fauteuil... Et ces Messieurs confirmeront qu'elle lui appartenait...

Ce fut rapide. Cinq minutes plus tard, Giscard brandissait la bague du mort que tous reconnurent. Tarin était mort, victime de sa combinaison diabolique !...

— Hé bien, Marsan, fit l'inspecteur en quittant le « Club des Voyageurs », presque égayé maintenant qu'il n'était plus dans cette atmosphère de cauchemar, eh bien, pour une fois, le coupable se punit lui-même ! Ce qui m'étonne, c'est cette rage, cette haine pour un motif aussi puéril qu'un bouquin.

Le reporter hocha la tête :

— C'est que vous ne connaissez pas, Giscard, ce milieu d'hommes âgés, fanatisés par leur passé, quelque peu rongés par les fièvres et les fatigues... Soyez-en persuadé : pour Tarin, son bouquin, comme vous dites, c'était toute sa vie ! Il était prêt à tout pour en assurer la réussite... Et le colonel lui-même, vous l'avez vu ? Il n'a même pas eu une crise de colère quand il a connu la vérité. Il en était presque joyeux ; Tarin disparu, c'est pour lui la possibilité de lancer son « Moeurs des Soudanais »...

— Quant à Longeanet, le président...

— Il l'a eue, sa publicité ! Je pense que les honorables membres du club vont se précipiter en foule...

Derrière eux, Gaston refermait la porte, encore tremblant et stupide d'émotion. Il ne resterait pas longtemps dans « la maison », celui-là... Et, lorsqu'il saisirait les cendriers, dans la salle de jeu, il ne manquerait pas de regarder attentivement si quelque aiguille ne dépassait pas, empoisonnée !

YVES DERMÈZE

L'ILE MYSTERIEUSE – 3e épisode



Copyright by Ed. Dupuis et World Presse, Bruxelles.

DECOUPEZ ICI

SYLVIE

par martial

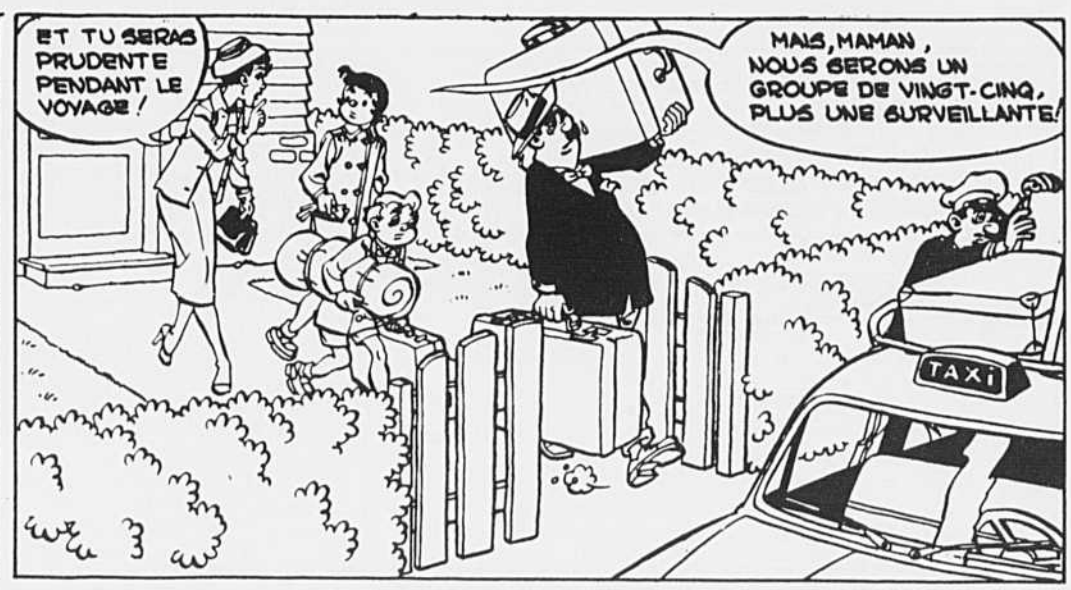












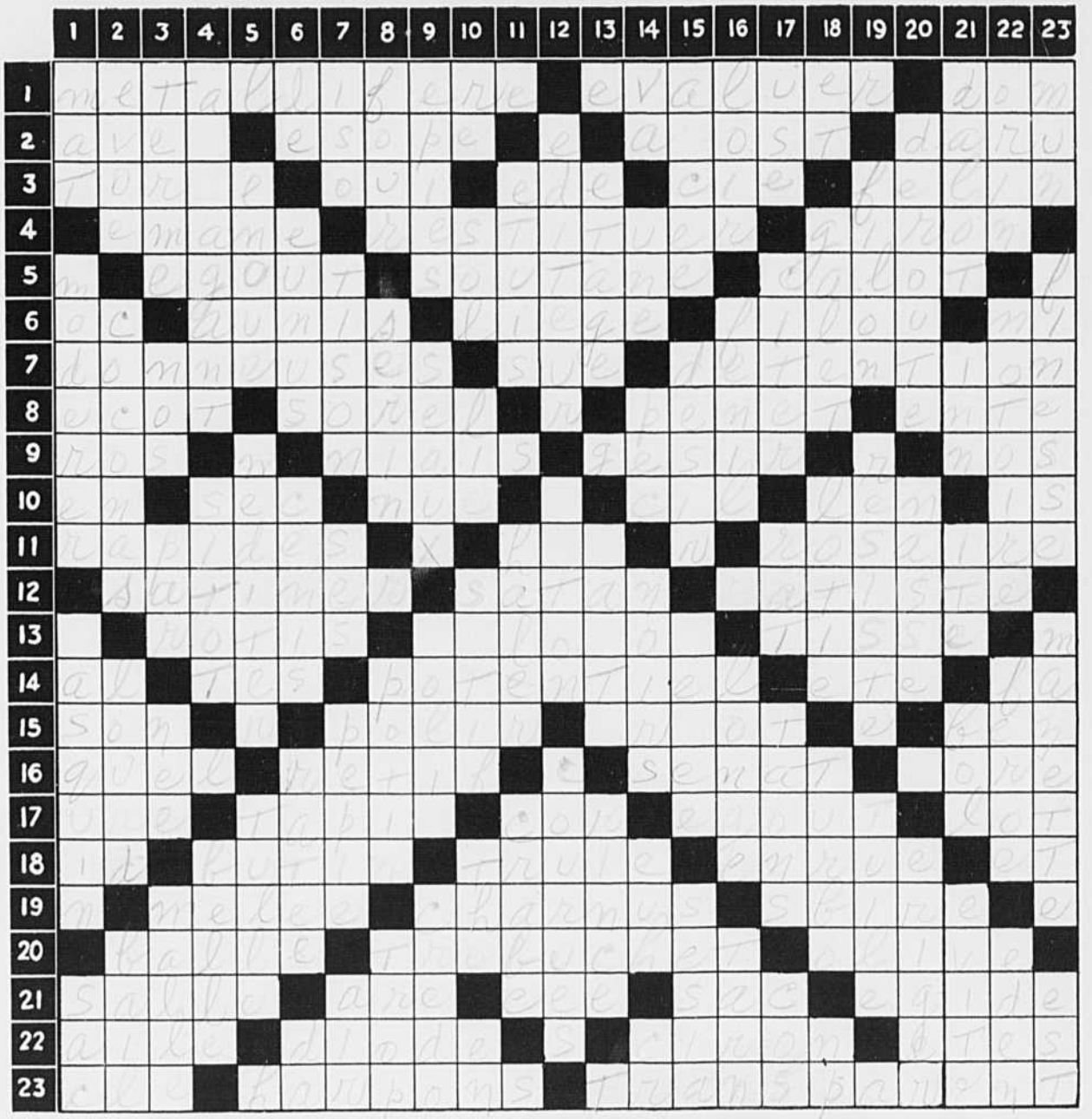




Copyright by Ed. Dupuis et World Presse, Bruxelles.

Les Mots Croisés du "Samedi"

Problème No 1476



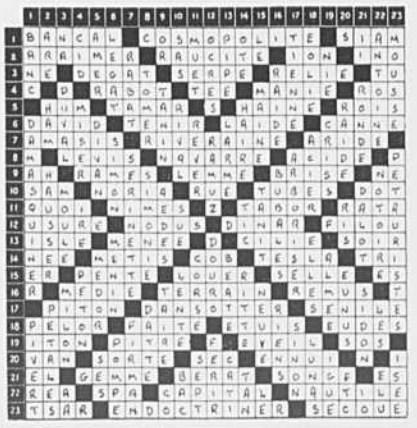
HORIZONTALEMENT

1. — Qui renferme un métal quelconque. — Apprécier. — Titre donné aux bénédictins.
2. — Portraitiste français, né à Douai. — Fabuliste grec. — Ville de Belgique. — Administrateur et littérateur français, né à Montpellier.
3. — Ville d'Italie, au Sud du Vésuve. — Particule affirmative. — Ville des Pays-Bas (Gueldre). — Compagnie (abr.). — Qui tient du chat.
4. — Découle de. — Rendre ce qui est possédé indûment. — Partie qui s'étend de la ceinture aux genoux, quanl on est assis.
5. — Pente d'un toit. — Robe des ecclésiastiques. — Nom donné familièrement au bonnet de police.
6. — Particule du dialecte provençal. — Ancienne province de France. — Matière légère tirée de l'écorce de certains arbres. — Voleur au jeu. — Négation.
7. — Joueuses qui distribuent les cartes. — Auteur des *Sept péchés capitaux*. — Etat d'une personne détenue en prison.
8. — Tronc d'arbre. — Auteur de *La Vraie Histoire comique de Francion*. — Fleuve de Thessalie. — Greffe.
9. — Peigne de tisserand. — Qui n'a aucun usage du monde. — Etre couché. — A nous.
10. — Dans. — Sans humidité. — Nuage. — Poil des paupières. — Article. — Note (inv.).
11. — Qui ont lieu avec vitesse. — Interjection. — Grand chapelet.
12. — Donner à une étoffe le lustre du satin. — Le chef des démons. — Toile de lin très fine.
13. — Cuits à la broche. — Commis d'un magasin de nouveautés (*pop.*). — Entrelacé régulièrement.
14. — Symbole chimique de l'*aluminium*. — A toi. — Qui n'est qu'en puissance. — Saison. — Dans la gamme.
15. — Bruit. — Rendre uni et luisant. — Saillie laissée à une pièce de métal. — Mot arabe signifiant *fils*.
16. — Adjectif qui ne s'emploie que dans les phrases interrogatives. — Difficile à conduire. — Chambre Haute du Canada. — Grosse moulure.
17. — Bison d'Europe. — Mauvais tambour. — Petite corne du bois d'un cerf. — Conduit pour l'écoulement des eaux sales. — Ce qui échoit à chacun par le sort (*fig.*).
18. — Idem (*abr.*). — Ce qu'on enlève à l'ennemi. — Femelle du porc. — Large sillon. — Conjonction.
19. — Mélangée. — Formés de chair. — Agent de la force publique, en Italie.
20. — Masse métallique sphérique. — Piège pour les petits oiseaux. — Fruit à noyau.
21. — Dortoir dans un hôpital. — Mesure agraire. — Voyelles. — Espèce de poche. — Bouclier de Pallas.
22. — Garde-boue d'auto. — Lampe à deux électrodes. — Animalcule qui vit dans les matières alimentaires. — Du verbe *être*.
23. — Instrument pour accorder les pianos. — Dards employés pour la pêche à la baleine. — Se dit des corps qui se laissent traverser par la lumière.

VERTICALEMENT

1. — Echec au roi (*échec*). — Tempérer. — Bouffon de comédie. — Habit de toile.
2. — Cri des bacchantes, en l'honneur de Dionysod. — Gentilhomme piémontais, favori de Charles IX. — Difficile à remuer. — Contrat.
3. — Epoque à laquelle on doit effectuer un payement. — A nous. — A travers. — Créé. — Coffre pour le voyage.
4. — Se dit d'une gomme qui découle de certains arbres de l'Asie Mineure. — Aussi promptement. — Qui plaît à l'oeil.
5. — Débarrassé des noeuds. — Soumettre à des réflexions. — Tissu mince et transparent.
6. — Chemin de halage. — Chef de la première guerre Servile, tué en 133 av. J.-C. — Mont des Alpes. — Manquée. — Particule qui donne plus de force à la négation.
7. — Préfixe signifiant *égalité*. — Sorte d'allumette que le vent ne peut éteindre. — Possessif. — Pellicule qui vient au bout de la langue des oiseaux. — Façon.
8. — Construction en maçonnerie dans laquelle on produit une température très élevée. — Petit oiseau. — Commérage. — Plus qu'il ne faudrait.
9. — Observés secrètement. — Vases de bois. — Nom commun de la merluche. — Premier mot du Symbole des Apôtres.
10. — Ile de l'Atlantique. — Dans la gamme. — La plus vile populace. — Qui vient des graines qu'on a semées. — Réunion d'après-midi. — Dans.
11. — Boîtes cylindriques pour les aiguilles. — Faire effort en tirant sur. — Genre principal des crustacés décapodes.
12. — Qui publie l'oeuvre d'un auteur. — Nom de divers alliages de cuivre. — Recherchées.
13. — Espacé. — Traité. — Passe dans une eau nouvelle.
14. — Du verbe *aller*. — Seule. — Hareng fraîchement salé. — Nègres. — Interjection. — Symbole chimique du *chrome*.
15. — Genre de malvacées. — Mouvement de l'âme qui aspire à la possession d'un bien. — Ville de l'ancienne Arcadie. — Rivière d'Italie, affluent du Pô.
16. — Petit quadrupède rongeur. — Lieu pour serrer les foins. — Moitié de l'échine d'un veau. — Rivière de France.
17. — Affaibli. — Rapporter textuellement. — Petit rongeur. — Insectes diptères, comprenant d'assez grosses mouches. — Ile du Dodécanèse italien.
18. — Conjonction. — Planche à rebords, en usage dans l'imprimerie. — Partagée par lots. — Genre de mollusques gastéropodes, des mers chaudes. — Notaire public (*abr.*).
19. — Suite ininterrompue d'une même matière. — Ne cède pas au choc d'un autre corps. — Accident désagréable (*fig.*).
20. — Fuite en désordre. — Pelle creuse, qui sert à jeter l'eau hors des embarcations. — Construire.
21. — Petit aqueduc servant à l'écoulement. — Rivière d'Allemagne. — *Allez*, en latin. — Grosse pilule. — Esquive.
22. — Câble d'une mine immergée. — Connu généralement. — Archipel danois au Nord de l'Ecosse. Lieu de délices.
23. — Homme politique français, né à Lumigny. — Ruse. — Levier. — Point cardinal.

Solution du Problème No 1475



Demandez "Coke" ou "Coca-Cola"—Les deux marques identifient le produit de Coca-Cola Ltée, le breuvage pétillant préféré dans le monde entier.



ÎLOT
sur COKE!

Voici un régal parfait *en toute saison* . . . différent . . . et tellement délicieux! Ajoutez une boule de votre crème glacée préférée ou de sorbet à un verre à demi rempli de Coca-Cola glacé. Remplissez jusqu'au bord avec du Coke et garnissez avec une cerise, des noix ou une brindille de menthe. Mmmmm! Essayez aujourd'hui même un rafraîchissant Îlot sur Coke!

Savourez ce **VRAI REGAIN DE FRAÎCHEUR**

que vous procure le Coke! Essayez un "Îlot sur Coke"

à la maison ou à votre comptoir préféré. Avec Coke y a d'la joie!

. . . et une détente a

SERVEZ

BIBLIOTHÈQUE DE LA LÉGISLATURE
HÔTEL DU GOUVERNEMENT
QUÉBEC P QUÉ
11JU63-R-96642